19e ANNÉE No 214 1er JUILLET 1931

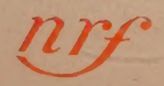
174

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

— CHRONIQUES —

— NOTES —

Revue des Livres



FRANCE : 6 FR. ÉTRANGER : 7.50


INNOVATION
MAGASIN SPÉCIAL POUR LES
ARMOIRES & AGENCEMENTS
2 Rue de Sèze
PARIS
6 CHAPEAUX
12 COSTUMES
30 CRAVATES
LINGE DE CORPS
PYJAMAS ROBES DE CHAMBRE
6 PAIRES DE CHAUSSURES
60 COLS
CHAUSSETTES BAS DE SPORT
MOUCHOIRS ÉCHARPES GANTS
18 CHEMISES SOUPLES
18 CHEMISES SPORT
12 CHEMISES SOIRÉE
l'Armoire idéale
pour homme ou pour dame.
Contient 5 fois plus
qu'une armoire ordinaire,
ne coûte pas davantage
CATALOGUE "ARMOIRES"
FRANCO SUR DEMANDE
A INNOVATION
2 Rue de Sèze PARIS

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE

DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE

TOME XXXVII

PARIS

43, RUE DE BEAUNE, 43

1931

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

VERONICANA

« Parmi les morts » ceci est « ta vie ».

Considère les autres comme les Enfers où Virgile te promène.

Il y a une femme qui parle de toi avec la Vierge dans le Ciel.

VÉRONIQUE. — Un grand sentiment, une grande souffrance peuvent conduire à la même unité intérieure qu'une philosophie et en tenir la place.

*

VÉRONIQUE. — Pour vous, Monsieur, quand vous attendez quelqu'un et qu'on ne vient pas, on ne fait que vous décevoir, mais pour moi, quand vous ne venez pas, si vous saviez ce que c'est, vous ne pourriez pas ne pas venir.

*

VÉRONIQUE. — O douceur d'être chez vous. Mais il

va me falloir partir. Ce que je reproche à la vie, c'est le mouvement. Etre un arbre !

*

Véronique. — Je ne peux pas ou je ne veux pas ou je ne sais pas vous dire ce que j'éprouve, alors je vous dis n'importe quoi ou le contraire.

*

Véronique. — Souvent je ne vous fais des reproches que pour avoir le plaisir de vous parler. Ce que je vous dis n'a pas d'intérêt pour moi, mais de vous le dire. Écoutez-moi, sans m'entendre.

*

Véronique. — Si je pouvais seulement éprouver de la rancune, je serais moins malheureuse, mais de tout « le mal » que vous imaginerez de me faire, je ne saurai jamais faire qu' « un bien » préférable à votre absence.

*

Véronique. — J'ai étendu une couverture sur mon lit. Vous voici une chaise longue. Si vous voulez maintenant que je danse devant vous, je serai bien embarrassée, mais demandez-moi tout ce que vous voudrez, je saurai le faire, excepté le Mal.

*

Comme M. Godeau appuie sa tête à l'épaule de Véronique, elle lui dit :

— Mon épaule est dure.

Et après une pause :

— Elle ne veut pas être dure.

*

M. Godeau. — Jamais peut-être nous ne serons plus près l'un de l'autre que ce soir.

Véronique se tait.

M. Godeau. — Plus près chacun de soi-même.

Véronique. — Je ne comprends pas.

M. Godeau. — Je ne suis pas toujours moi-même. Ce soir, je le suis.

Véronique. — Je suis toujours « moi-même » pour vous.

M. Godeau. — Oui, parce que seule peut-être, vous pouvez être dominée à ce point par un seul sentiment.

Véronique. — Monsieur, quel sentiment ?

M. Godeau. — Votre amitié pour moi.

Véronique se tait.

M. Godeau. — Quand je suis égal à moi-même, je sais ce que je suis pour vous et ce que vous êtes pour moi, mais mon âme est le jouet de tant de rêves, de tant d'illusions, de tant de mensonges que je ne suis presque jamais tout à fait moi-même.

Véronique. — Pas même en ce moment peut-être ?

M. Godeau. — A la vérité, je ne le suis déjà plus.

*

Véronique. — Vous conduisez les gens très loin au milieu de vous et puis vous les y abandonnez.

*

Véronique. — Maintenant, que vous partiez ou que vous restiez, peu importe. Je sais que vous préférez partir.

*

M. Godeau. — Ainsi auprès de vous je n'entends que reproches.

Véronique. — De quel droit, Monsieur, vous ferais-je un reproche ?

M. GODEAU. — que récriminations ?

VÉRONIQUE. — Je n'ai pas ce mauvais goût.

M. GODEAU. — que plaintes ?

VÉRONIQUE. — Ni cette humilité.

*

VÉRONIQUE. — Je me tais afin de ne plus prendre parti avec mon cœur pour vous ni contre vous.

M. GODEAU. — C'est de l'indifférence ?

VÉRONIQUE. — Non pas.

M. GODEAU. — De la résignation ?

VÉRONIQUE. — On peut ne pas se résigner et renoncer à quelqu'un.

M. GODEAU. — C'est une tactique ?

VÉRONIQUE. — Ce ne serait plus moi.

M. GODEAU. — Une menace ?

VÉRONIQUE. — Ce serait bien inutile avec vous.

*

M. GODEAU. — Je voudrais seulement savoir quelle est celle de toutes les blessures que je vous ai portées qui vous a fait le plus souffrir. Ce serait très intéressant pour moi.

VÉRONIQUE. — Très plaisant ?

M. GODEAU. — Vous êtes cruelle.

VÉRONIQUE. — Je ne me sers que de vos propres paroles pour être cruelle avec vous.

M. GODEAU. — Quel raffinement !

VÉRONIQUE. — Ce n'est que justesse. Rien ne m'importe que de n'abandonner aucun mot au hasard, quand je vous parle de vous et de moi.

*

VÉRONIQUE. — J'aime mieux les tristes.

M. GODEAU. — Je préfère la joie.

VÉRONIQUE. — Les gens heureux sont sans intérêt.

M. GODEAU. — J'aime les tristes qui ne laissent paraître que de la joie.

VÉRONIQUE. — Il n'est pas toujours possible de dominer sa tristesse. La nature humaine a ses limites. La tristesse parfois n'en a pas.

M. GODEAU. — Il est vrai, mais cet excès de tristesse alors agrandit l'âme et, à grandir, l'âme qui le mérite ne peut que se réjouir. La joie est un miracle toujours possible.

VÉRONIQUE. — Je l'admets. Seulement l'âme qui l'éprouve ne sait pas le nom de ce qui lui arrive, que vous appelez « joie » et qui n'est peut-être que l'exaltation de son désespoir.

M. GODEAU. — C'est le courage.

VÉRONIQUE. — Enfin, vous « le » reconnaissez.

*

M. GODEAU. — Ainsi, je n'ai jamais souffert sérieusement ?

VÉRONIQUE. — C'est cela : souffrir « sérieusement » vous est étranger, interdit, vous ne souffrez jamais « sérieusement ». Il y a dans « votre » souffrance même un élément qui vous « amuse ».

M. GODEAU. — Et pour cela vous me méprisez ?

VÉRONIQUE. — Non certes. Je vous admire plutôt. Je vous envie. Quand on a souffert « sérieusement », on ne peut plus vouloir souffrir.

M. GODEAU. — Mais c'est ce que je veux justement moi : souffrir sérieusement.

VÉRONIQUE. — Et c'est ce que je dis. Puisque vous prétendez vouloir souffrir, vous n'avez jamais souffert « sérieusement ».

M. GODEAU. — Quelle misère, n'est-ce pas ? d'avoir souffert seulement comme je sais !

VÉRONIQUE. — Peut-être.

*

VÉRONIQUE. — Vous ne pouvez plus me punir. Vous ne vous en êtes pas laissé la place, s'il n'y a plus une place en moi que vous n'ayez blessée.

*

M. GODEAU. — Avouez que vous regrettez de m'avoir rencontré.

VÉRONIQUE. — Dites plutôt, que si je ne vous avais pas rencontré je serais sans raison d'être.

*

M. GODEAU. — Suis-je maître de moi ? Si je ne puis pas l'empêcher de m'aimer, si elle dispose de moi comme d'une image d'amour ?

*

VÉRONIQUE. — Certes j'aimerais mieux vous voir perdre la raison...

M. GODEAU. — que l'honneur ?

VÉRONIQUE. — J'aimerais mieux vous voir perdre l'honneur...

M. GODEAU. — que l'éternité ?

VÉRONIQUE. — En vérité, Monsieur, je crois que j'aimerais mieux vous voir perdu éternellement...

M. GODEAU. — que perdu ?

VÉRONIQUE. — Pour moi.

*

M. GODEAU. — Ainsi vous vous préférez à mon salut.

VÉRONIQUE. — Ainsi je préfère votre salut au mien, mais je vous préfère à votre salut.

*

VÉRONIQUE. — Parfois je me hais à cause de vous pour tous les dons que je n'ai pas. Je hais mes mains de n'être pas plus blanches, mon visage de n'être pas

d'un ovale plus pur, mon âme d'être si imparfaite. Il n'y a qu'une chose en moi que je ne puis me lasser d'aimer, c'est mon amitié pour vous. Elle est sans faute.

*

M. Godeau. — Je dirais volontiers que votre amitié est surtout faite de doute et la mienne de confiance. Vous avez « foi » en votre cœur, mais une foi tellement exclusive qu'elle confine au mépris, à un mépris de tout le reste, de moi-même et de Dieu. Vous m'aimez, mais vous me méprisez.

Pour moi, même si je doutais de Dieu, de tout le reste et de moi, je croirais encore en vous seule et rien ni Dieu ni tout le reste ni moi, ni vous, ne pourriez me faire douter de vous. Quel est celui de nous deux dont l'amitié est la plus grande ?

Véronique. — Celui sans doute dont l'amitié inspire le plus de confiance à l'autre, vous venez de reconnaître que c'est moi.

*

M. Godeau. — Quand nous nous croyons le plus désintéressés, quand nous croyons aimer quelqu'un, sans attendre de lui aucun service, nous attendons de lui au moins celui de nous distraire qui est le plus éminent service.

Véronique. — Ainsi vous ne seriez pour moi, à votre avis, qu'un objet, si éminent qu'il soit, de distraction ?

*

Véronique. — La vie des plus grands saints n'est pas un exemple pour moi, mais pour vous. Ils ont fait trop de mal et trop de bien.

*

VÉRONIQUE. — Je crois que les arbres mêmes s'intéressent au bien et au mal que nous faisons.

*

VÉRONIQUE. — Vous ne croyez pas facilement au bien.

M. GODEAU. — Si le bien était trop facilement croyable, ce ne serait plus le bien. Le bien n'est le bien que s'il y entre un peu d'invraisemblance.

VÉRONIQUE. — Ainsi vous convenez que le bien seul attache.

M. GODEAU. — Je ne dis pas cela. Absolument je dirais plutôt que si le mal est tellement mal, ce n'est plus le mal, qu'un certain degré de mal dans le mal change sa nature ou l'excuse, que seul l'invraisemblable est bon, que le mal est le bien, dès qu'il y entre un peu d'invraisemblance.

VÉRONIQUE. — Le mal est toujours vraisemblable.

M. GODEAU. — Comme vous simplifiez tout.

VÉRONIQUE. — Chacun simplifie à sa manière. Pour vous il n'y a que l'invraisemblable qui est bien et le reste qui est mal. Pour moi, il y a le bien qui est bien et le reste qui est mal. Je ne suis pas plus simple que vous. Si je le suis dans mon jugement, je ne le suis guère, hélas ! dans mon être. Peut-être l'êtes-vous plus que moi dans votre être, vous qui compliquez vos jugements. Or, peut-être le bien et l'invraisemblable sont-ils de mon côté et ne vous reste-t-il que le vraisemblable et le mal pour votre part.

M. GODEAU. — Et vous m'aimez ?

VÉRONIQUE. — Voyez comme je suis peu simple.

*

VÉRONIQUE. — Si je vous aime tellement que je désirerais parfois que vous ne fussiez pas, pour pouvoir aimer « la vérité » la première.

M. GODEAU. — « La vérité », qu'est-ce là dire ? dites-moi qui vous cachez avec vous derrière « la vérité ». Je n'aime pas qu'on se serve de « la vérité » pour mentir.

VÉRONIQUE. — « La vérité » n'est ici qu'un pallium en effet que je revêts par respect pour Dieu et pour ne pas blesser votre modestie.

Si je vous aime tellement que je désirerais parfois que vous ne fussiez pas pour pouvoir aimer Dieu le premier.

*

VÉRONIQUE. — Je vis comme si j'étais raisonnable, mais ce qui se passe en moi est de l'ordre de la folie. Il me manque seulement de vivre comme une folle pour l'être. Quelle marge étroite : la raison, et qu'on ne cesse de désirer franchir.

*

M. GODEAU. — Je me conduis comme si tout était vain, mais je ne suis pas sûr que tout le soit.

VÉRONIQUE. — Je crois que tout est vain, mais je me conduis comme si rien ne l'était.

*

M. GODEAU. — Ce qui peut vous rassurer, c'est que je ne rencontrerai pas un être aussi pervers que moi, (mais peut-être ne s'en faudra-t-il que de cela ?) pour que je ne sois pas tout à fait perdu.

VÉRONIQUE. — Ainsi faut-il que je compte sur cette seule chance de salut pour vous : qu'il n'y ait que vous qui soyez aussi pervers. Ainsi en suis-je réduite à croire que mon ami est le plus pervers des hommes pour le croire sauvé. »

M. Godeau parlait sous le palmier, en mordillant les feuilles.

Véronique poursuivit : « Avouez, Monsieur, qu'il faut que vous soyez le Démon pour oser me dire cela. »

*

M. Godeau. — Si je suis un monstre, vous ne pouvez pas m'aimer. Vous m'aimez ; donc je ne suis pas un monstre.

Véronique. — Même si vous êtes un monstre, je ne puis pas vous haïr. Mon amitié n'a pas besoin que vous ne soyez pas un monstre et c'est ce qui me tue. Mon amitié ne prouve pas du tout que vous ne soyez pas un monstre et ce n'est même que cela qui prouve mon amitié.

*

Véronique. — Comment concilier l'Enfer et la Bonté de Dieu ?

M. Godeau. — Je crois que l'Enfer est un Paradis aussi, mais qui l'est autrement que l'autre.

*

Véronique. — Vous paraissez modeste à ceux qui vous voient. Votre orgueil ne ressemble pas à celui des autres et il n'en est que plus grave. Il est bien plus grave que celui des autres, puisqu'il n'apparaît pas. Sans doute a-t-il aussi son orgueil ?

*

Véronique. — D'où vous vient, Monsieur, un tel orgueil ?

M. Godeau. — De la théologie.

Véronique. — Expliquez-moi, je vous prie, ce que votre orgueil peut avoir de si hautement théologique.

M. Godeau. — L'Église n'a-t-elle pas mis le comble à la grandeur de l'homme quand elle a défini l'imprudence que le Créateur a commise à l'origine du monde,

en me faisant libre. Depuis que Dieu m'a fait libre, je dis que Dieu a besoin de moi pour recouvrer une part de Lui-même. Sans moi Dieu n'est plus Dieu intégralement. Pour l'amour de l'homme Dieu s'est dénaturé à ce point qu'il doit réintégrer l'homme en Lui par l'amour, pour redevenir intégralement Dieu. Si Dieu m'a créé immortel et libre, il m'a délégué pour l'éternité une part de la souveraineté de sa puissance ; devant la nécessité tout se courbe, mais la nécessité se courbe devant moi. Que dis-je ? Voilà que je suis indispensable à Dieu plus que Dieu ne m'est indispensable, quand Dieu ne peut plus me retirer la grandeur qu'il m'a donnée et quand je peux lui refuser la grandeur qu'il attend que je lui donne. Sans mon adhésion il y aura à jamais dans l'ordre du Monde une rupture, « quelque chose de manqué ». Le Ciel est partagé entre Dieu et moi et ce n'est que ce que Dieu appelle Paradis qui est son Enfer et ce que Dieu appelle Enfer qui est mon Paradis, mon orgueil.

*

VÉRONIQUE. — Avec vous, Monsieur, il faut n'être rien.

*

Pour pouvoir se procurer un siège plus confortable où s'assoiera M. Godeau, Véronique renonce à faire réparer le plafond de sa chambre qui s'écroule au-dessus d'eux et elle dit, comme on s'excuse, montrant la brèche :

— Cela, n'est-ce pas ? Monsieur, ce n'est pas un manque d'égards, c'est une catastrophe. »

Le plafond continuera de s'écrouler au-dessus d'eux, mais M. Godeau sera bien assis en face d'elle.

*

VÉRONIQUE. — L'être qui a cherché l'aventure qu'il court souffre moins que celui à qui l'aventure est venue d'elle-même.

M. GODEAU. — L'un souffre par sa faute, l'autre par malheur — mais quand celui-ci a son innocence pour le consoler...

VÉRONIQUE. — l'autre a son orgueil.

*

M. GODEAU. — Il n'y a pas de gestes inutiles...

VÉRONIQUE. — Il y en a, puisque, si on les supprime, personne ne s'en aperçoit.

M. GODEAU. — Comment cela ?

VÉRONIQUE. — Il y a tant de choses que je faisais par amitié pour vous autrefois et que je ne fais plus et vous ne l'avez même pas remarqué.

*

M. GODEAU. — Le seul être qu'on aime, on ne peut le voir. Il est cloué sur la même croix que vous, dos à dos.

VÉRONIQUE. — Mais on l'entend bouger sur sa croix.

*

Graphologie de Véronique.

M. GODEAU. — Dès qu'on examine une ligne de vous, on vous sait droite, on connaît votre souci de l'ordre, de la netteté, du « Bien », on constate une certaine noblesse naturelle, peut-être aussi une sécurité morale un peu entière, altière, une trop haute satisfaction de soi qui irriterait, si l'on ne sentait paraître çà et là une faiblesse qui vous rend humaine. D'ailleurs, vu le caractère que vous donnez à cette faiblesse, à peine êtes-vous entrée dans l'humanité que vous en sortez, en la dépassant, par une outrance qui vous est propre où la logique a plus de part que le cœur, mais où

logique n'aurait pas d'emploi, s'il n'y avait le cœur ; je veux dire que de la force du sentiment dont une autre aurait fait le principe d'une déchéance pour elle, vous vous êtes fait « une gloire » pour vous par un subterfuge de l'esprit qui vous a permis, sans vous dispenser de tout ce qu'elle comporte de sublime, de n'esquiver que les pires conséquences de la passion.

*

VÉRONIQUE. — La médiocrité a bien ses vertus.

M. GODEAU. — Je crois bien. C'est la vertu même, mais vous n'avez rien, ne vous en déplaise, de commun avec cette vertu-là. Vous êtes l'Amitié, l'Amitié en personne, l'Amitié dans son essence et sans contingence, presque une entité, presque une « pure » idée et davantage puisque vous êtes Véronique Pincengrain, presque une déesse et mieux qu'une déesse, parce qu'il n'y a de déesse que dans l'imagination des hommes et que je vous vois et vous entends et vous touche. Vous êtes l'Amitié jusqu'au vice ; voilà le miracle. L'Amitié en vous est un vice, parce que vous n'êtes qu'une femme et que l'Amitié est une déesse et que pour être « l'Amitié » à ce point, vous avez forcé la nature, mais n'oubliez pas que ce n'est que grâce, que ce n'est que grâce à l'Amitié qui est l'unique « vice » de votre nature que vous avez échappé à la médiocrité de toutes les vertus qui sont vôtres.

*

M. GODEAU. — Si je n'étais moi-même, c'est vous que je voudrais être. Si près de moi vous êtes que personne ne peut être, excepté moi, plus près de moi que vous et encore n'y a-t-il plus en vous de place pour vous, pour personne d'autre que moi, pas même pour vous, à ce point que, si je pouvais cesser d'être moi, pour être changé en vous, presque rien ne serait changé,

mais non contente de m'avoir consacré tout ce qui encore vous appartenait, vous avez tout repris à ceux que vous aimiez, de peur de me léser en quelque chose, pour me rendre tout ce qui peut émaner de vous, tout ce qui ne m'appartenait pas, comme si j'avais eu un droit imprescriptible sur tout ce qui vous touche, sur vos pensées, sur vos membres, sur les membres même des vôtres. Mais suis-je digne enfin de cette conquête absolue, éternelle, mystérieusement souveraine ? Qu'ai-je fait pour cela ? Vous me dépassez et à force de générosité, voilà que c'est à la fin ma conquête qui me conquiert. Ah ! sous mes airs distraits, abstraits, si vous saviez comme vous êtes presque « tout ce qui compte » pour moi, tout ce qui est rare. Mon droit à l'exception, c'est sur votre fidélité surtout qu'il se fonde. Vous êtes « mes lettres de noblesse » et si j'étais un peu tenté de me mépriser, je ne saurais le faire, eu égard à vous. Vous seriez là, même morte, pour me défendre contre moi et si je suis embarrassé devant le Tribunal de Dieu, c'est vous que j'appellerai seule pour me défendre. Vous donnerez à Dieu l'exemple de la mansuétude. Vous me cacherez sous votre manteau et c'est sous cette égide seule que je veux entrer en Paradis. Bien sûr, je n'ai pas offensé Dieu autant que je vous ai offensée et vous m'avez pardonné, vous. Dieu saurait-il être Dieu et être vaincu par une femme en miséricorde et en amour ? Alors vous auriez fait ce miracle qui bouleverserait tout l'ordre du monde.

MARCEL JOUHANDEAU

DU LIVRE D'HEURES

Je vis ma vie en larges orbes sur les choses,
et qui toujours s'en vont plus loin.
Peut-être le dernier ne sera-t-il pas clos,
mais je veux l'essayer du moins.

Je tourne autour de Dieu, de cette tour sans âge,
depuis des milliers d'ans.
Qui je suis ? Je l'ignore encor : faucon, orage
ou cantique puissant.

***

Un jour, si tout faisait enfin silence,
si l'à-peu-près et si le casuel
se taisaient, et comme eux le rire du prochain ;
si la rumeur que font mes sens
cessait de m'entraver à mon réveil.

alors, et sous les mille aspects de la pensée,
je pourrais te penser jusqu'au bord de toi-même,
te posséder (l'espace d'un sourire)
pour t'épancher à travers toute vie
en un remerciement.

***

Je suis, Être anxieux. Ne m'entends-tu donc pas
déferler jusqu'à toi par mes sens en rumeur ?
Mes sentiments qui ont trouvé des ailes
nimbent ta face de blancheur.
Ne vois-tu pas mon âme devant toi
si proche sous sa robe de silence ?
Ma prière de mai ne mûrit-elle
à ton regard, comme un fruit sur un arbre ?

Si tu es le rêveur, je suis ton rêve ;
mais si tu veux veiller, c'est bien moi ton vouloir.
De toutes les splendeurs je me fais éclatant,
et me polis comme un silence plein d'étoiles
sur la cité merveilleuse du temps.

***

Je t'aime, ô Joug plein de douceur,
sous quoi nous mûrissons pour lutter avec lui ;
ô nostalgique appel à qui nul ne résiste ;
ô grand bois hors duquel ne conduit nulle piste ;
ô chant que nous avions chanté par du silence ;
rets obscurs,
où tous nos sentiments se sont pris dans leur fuite.

Si infiniment grand tu t'étais commencé
en ce jour où tu nous commenças ;
et nous avons si bien mûri à tes soleils,

monté si haut et poussé si profond,
que dans les hommes, dans les anges, les madones,
tu peux désormais t'accomplir.

Laisse en paix reposer ta main le long du ciel
et supporte muet ce que nous te taisons.

* * *

Parfois, le soir, quelqu'un se lève du repas,
il sort et il s'en va, s'en va, s'en va,
parce qu'à l'Orient monte une église.

Et tel un mort, ses enfants le bénissent...

Et cet autre, qui meurt en sa maison,
reste là, dans la table et dans le verre ;
si bien que les enfants partent, et vers
cette église qu'il oubliait, un jour, s'en vont.

* * *

En ce bourg, il y a la dernière maison,
si seule qu'on dirait la dernière du monde.

Le chemin, que le petit bourg ne retient pas,
dans la nuit lentement va se perdre là-bas.

Le petit bourg n'est rien qu'un endroit de passage
entre deux lointains, lourd d'angoisse et de présages,
rien de plus qu'un chemin qui longe des maisons.

Et ceux qui ont quitté le bourg errent longtemps,
et peut-être beaucoup meurent, chemin faisant.

***

Peut-être qu'à travers d'apres montagnes je circule
en veines dures, seul ainsi qu'un minerai,
et si profondément que je ne vois ni fin
ni distance : tout est là, proche,
et tout ce qui est proche s'est fait pierre.

Je ne suis pas encor rendu savant par la souffrance ;
et je me sens petit de ma grande ignorance.
Mais si tu es cela : fais-toi lourd et pénètre ;
que ta main tout entière arrive jusqu'à moi,
et que je vienne à toi avec toute ma gangue.

RAINER MARIA RILKE

traduit par JEAN CHUZEVILLE

LES IDÉES D'UN RÉPUBLICAIN EN 1872

On se souvient qu'il y a quelques mois, ici même, M. Thibaudet s'étonnait de voir un historien prétendre nous montrer quelle fut, au lendemain de 1870, l'attitude des principaux penseurs français quant aux changements politiques dont la France fut alors le théâtre et ne pas même faire mention de Renouvier et de sa *Critique philosophique* ; en sorte, observait M. Thibaudet, qu'à lire cet historien on croirait que ces changements n'obtinrent alors la sympathie d'aucun esprit d'élite. On a vu les explications de l'auteur mis en cause [1]. Je voudrais faire connaître ces pages, écrites par Renouvier au cours de l'année 1872, où sont précisées avec tant de force les aspirations d'un groupe de citoyens de cette époque ; pages qui devinrent dès leur apparition le bréviaire de tout un monde d'hommes de l'esprit, notamment de jeunes universitaires, propagateurs eux-mêmes de cet enseignement, et forment donc un témoignage de suprême importance pour qui veut sérieusement saisir les multiples racines de la pensée politique française, telle qu'elle milite aujourd'hui sous nos yeux. Je crois toutefois

1. Cf. *N. R. F.* d'oct., nov., déc. 1930, fév. 1931. — Un autre historien l'affirme, lui, nettement : « La République s'est fondée à l'encontre de ce que pensaient les représentants les plus incontestés de l'intelligence française, ou du moins n'était désirée d'aucun d'eux. » (A. Bellessort, *Les Intellectuels et l'avènement de la Troisième République*.

que l'intérêt de ces pages est loin d'être purement historique, mais que ceux qui les liront seront surtout retenus par les vues qu'elles ouvrent sur des problèmes qui n'ont jamais cessé de nous étreindre, dont certains même le font de nos jours d'une manière infiniment plus poignante qu'il y a soixante ans. S'il est vrai, selon le mot de Gœthe, que le signe des grands esprits soit un pouvoir de productivité posthume, Renouvier semble être éminemment de cette lignée.

J'ose assurer que, hormis quelques spécialistes, les textes qui suivent seront entièrement nouveaux. Renouvier, en effet, n'a pas touché les séculiers, j'entends ceux que n'effraye nullement l'écrivain d'idées ; tel d'entre eux qui a lu Montesquieu, Rousseau, Maistre, Taine, Tocqueville, voire maintes pages de Guizot et d'Auguste Comte, n'a pas ouvert la *Critique philosophique* ou la *Philosophie analytique de l'Histoire*. Le style de Renouvier ne suffit pas à expliquer cette aventure ; il n'exige pas plus d'attention que celui du *Cours de philosophie positive*, dont il n'a point les complications inutiles, et il fourmille de formules saisissantes et de traits mordants. Je vois d'autres raisons. D'abord la volonté, chez cet abstracteur, de ramener les luttes politiques au conflit d'un très petit nombre d'attitudes, fondamentales et éternelles ; de, par suite, nous forcer à reconnaître des oppositions irréductibles, en un domaine où la plupart des hommes aiment à demeurer dans le vague et à penser que la nécessité d'opter est peut-être évitable. Cela ne serait encore rien ; nous vîmes récemment des docteurs s'employer à montrer le principe monarchique dans sa plus roide intolérance pour ce qui n'est pas lui et enchanter des gens du monde, même non partisans de leur action ; c'est que ces docteurs pressaient contre leur cœur, qu'ils en fussent dignes ou non, tous ceux qui, dans l'histoire, ont relevé de ce principe, et s'attachaient

ainsi toute cette race de lecteurs que retient avant tout le spectacle de la passion humaine et de son émouvante injustice. Or, ici, rien de pareil ; profondément acquis à un idéal social, Renouvier n'a aucune tendresse de commande pour ceux qui ont prétendu l'incarner ici-bas ; il sera le premier, au contraire, à dénoncer, s'il le croit juste (et il le croit souvent), leur sottise ou leur vilenie [1] ; on peut dire que l'histoire, telle qu'elle s'est déroulée jusqu'à ce jour et quels qu'en aient été les guides, ne recueille que ses mépris ; aucun groupe temporel ne peut compter sur lui. C'est cette dureté intellectuelle, cette absence de faiblesse pour la matière humaine, qui explique sa solitude. C'est elle, en revanche, qui le rend si précieux aux sectateurs de l'idée pure et a fait de lui le grand-prêtre de toute une métaphysique politique.

I. — La philosophie républicaine. — Ses espoirs en 1872

Le premier soin de Renouvier, à l'heure où la France, en sa détresse, semble ouvrir une sorte de concours aux diverses philosophies politiques, est de nettement définir celle qu'il va s'efforcer de faire valoir, et qu'il appelle la philosophie de l'idée républicaine. Elle consiste essentiellement à vouloir établir la justice sociale en en développant le sentiment dans les consciences individuelles, et non pas en l'attendant de quelque institution transcendante aux individus, dont on demandera ensuite à ceux-ci d'être les obligés plus ou moins volontaires.

On a défini de bien des manières la justice sociale, depuis Platon jusqu'à Cabet et à M. Louis Blanc, comme quelque

1. Voir plus loin la note A.

chose de tout externe, à chercher dans le matériel d'un règlement d'atelier ou d'État et dans des préceptes de théorie mis aux mains des éducateurs de la jeunesse. Tous ces réglements et tous ces préceptes invariablement sont fondés sur la subordination de l'individu au tout, sur l'esprit de dévouement qu'on suppose à l'individu, ou qu'on se propose de lui communiquer. On n'a pas songé à fonder la spéculation politique sur la vraie nature rationnelle de l'homme, à prendre un point de départ dans la conscience sociale comme elle est, dans la notion accessible à tous et chez tous spontanée de droits et de devoirs égaux et balancés, à supposer donnés les éléments de la Loi morale, *qui n'a rien de commun avec la Loi du sacrifice*[1], et à la fortifier dans les cœurs par l'enseignement, en même temps que la politique active la traduirait dans les faits par les institutions... Presque toute politique théorique a cherché la justice et la vertu dans l'organisation de l'État, au lieu de l'établir dans le citoyen d'abord, sans la moralité de qui les meilleures institutions seraient forcées de se corrompre[2].

On voit que l'idée républicaine sort tout armée du cerveau de son philosophe, j'entends avec la pleine conscience des deux systèmes auxquels elle s'oppose par essence : la théocratie et le socialisme. Elle a aussi le sens de l'ennemi à l'égard d'un troisième : le positivisme :

Pour échapper en politique à l'empirisme, on construit arbitrairement les faits à venir sur de prétendues séries historiques, dont l'événement a coutume de démentir la prophétie[3]. On recourt à l'improvisation d'un nouveau code de morale et d'une nouvelle autorité de forme ecclésiastique. Mais on ne peut, faute de principes rationnels, que fournir un nouveau développement de l'idée chrétienne du

1. Souligné par nous (J. B.).
2. *Critique philosophique*, t. II, p. 16 : « La doctrine républicaine ou ce que nous sommes, ce que nous voulons. »
3. C'est ce que les positivistes appellent aujourd'hui, je crois, l' « empirisme organisateur ».

sacrifice : aussi l'*altruisme* d'Auguste Comte n'est-il pas autre chose. Et quant à l'autorité, où la prendre ? Le positivisme démontre qu'il en faut une... L'anarchie mentale dont nous souffrons le scandalise et le trouble. Mais les conditions du problème de l'autorité lui échappent, car elles résident essentiellement dans l'harmonie des droits, dans l'accord des volontés libres, et il ne veut ni du droit ni de la liberté, et il est réduit, en un temps où tout fait effort vers l'autonomie de la personne, à proposer des révélations et des hiérarchies, si ce n'est même des castes. Nous ne sortirons pas ainsi du désordre, nous ne terminerons pas la Révolution, nous ne fonderons pas la cité juste [1].

Ces derniers mots nous déconcertent : nous ne voyons guère actuellement les disciples de Comte prétendre à « terminer la Révolution » ni à « fonder la cité juste ». Rappelons donc qu'en 1872, et longtemps encore après, la plupart des républicains [2] se disaient positivistes en matière politique : c'était, chez eux, une protestation de l'esprit « scientifique » contre l'esprit « métaphysique », incarné par l'Église. Aujourd'hui le romantisme de la « politique scientifique » est plutôt passé à leurs adversaires.

On vient de voir la conception que Renouvier, par opposition aux Comtistes, se fait de l'autorité. Un point capital pour lui, c'est le respect que les citoyens doivent avoir pour l'autorité, et qui doit reposer, avant tout, sur la moralité de celle-ci. Ainsi, un des grands malheurs de la France à l'heure où il écrit, c'est, pense-t-il, la perte totale de ce respect, perte qu'il explique, non pas, comme les autoritaires, par une systématique indiscipline survenue aux Français, mais par l'indignité de leurs gouvernants successifs. D'où cette page, où tous les partis trouvent

1. *Id.*, *ibid.*, p. 15.
2. Notamment Gambetta (cf. *Id.*, t. II, p. 393).

leur compte, et qui est le type de celles qui font que leur auteur est peu entouré :

Un peuple, le plus rationnel même des peuples imaginables vivra toujours plus selon l'habitude que selon la raison. L'exemple répété, autorisé, est plus que l'exemple improvisé, créé : l'éducation plus que l'invention. La France depuis 1789 est complètement déracinée de ses traditions et de ses habitudes. L'effort trois fois reproduit, trois fois manqué, qu'elle a fait pour fonder ses institutions sur la raison pure a eu cet effet, parfaitement réussi celui-là, de discréditer et enfin d'abolir, d'effacer des cœurs, bientôt presque des souvenirs, l'ancienne autorité et les coutumes que l'autorité abritait. La foi et le respect sont donc perdus. On s'en étonne ! Vraiment ils le seraient à moins. Qu'on veuille bien songer un moment aux crimes séculaires de l'ancienne monarchie, à l'usurpation et aux folies du premier empire, à l'égoïsme des gouvernements bourgeois de 1830 et de 1848, aux crimes canailles du second empire ! Nous pouvons ajouter maintenant : à l'impuissance et à la perversité de la soi-disant Commune de Paris, à l'impuissance et à la stérilité de l'Assemblée de Bordeaux et de Versailles [1].

Quant à ce développement de la moralité publique dans les consciences individuelles, lequel doit donc être l'œuvre républicaine, Renouvier constate que tout y est à faire. Que devrait être la morale publique ? Elle devrait être « le nom donné au système des premiers principes de la philosophie de l'homme en tant qu'associé de l'homme. » Qu'est-elle ? Ici une réponse fort pessimiste, dont on conviendra qu'elle n'est guère moins juste aujourd'hui qu'il y a un demi-siècle :

La morale publique est dans presque tous les esprits ce qu'elle est aussi dans nos codes : un mot correspondant à des idées vagues, religieuses pour les uns, toutes d'habitude et d'honneur mondain pour les autres [2].

1. T. I, p. 154.
2. T. II, p. 8.

Sur quelle classe de la nation Renouvier compte-t-il, en 1872, pour travailler à ce régime de justice ?

Est-ce sur ce *grand parti de l'Ordre*, qui serait mieux nommé celui de *ma tranquillité à tout prix* [1] ? Ce parti, dont le programme est manifestement : moi, ma famille, mon influence, mes habitudes, mes préjugés, puis des places pour mes enfants [2] ? Sur ces bourgeois qui ne pensent qu'à escamoter la Révolution [3] et dont plusieurs déporteraient volontiers cent mille hommes plutôt que d'ôter un écu de la dot de leur fille [4] ? Ces bourgeois qui se reconnaissent dans cette assemblée de Versailles dont les membres, depuis un an qu'elle siège, n'ont pas pris une seule mesure qui témoigne de leur dévouement à quelque autre intérêt qu'à celui de leur autorité dans le pays et de leurs fortunes [5] ? Classe d'autant plus coupable qu'en raison de sa triple possession des biens, des lumières et des talents, c'est d'elle, au fond, que le philosophe attendrait le plus naturellement la fondation de la cité juste [6].

L'attend-il des classes populaires ? Pas davantage. Elles n'ont, pour le moment, pas plus de moralité que

1. T. II, p. 3.
2. T. II, p. 323.
3. *L'abstention des électeurs et l'abstention des députés*, t. I, p. 74. Voici comment Renouvier développe ce qu'il appelle l'escamotage de la Révolution : « L'impôt qui, d'après toutes les constitutions votées ou octroyées, doit être proportionnel, n'est proportionnel que de nom. La loi militaire, la conscription avec le remplacement, contredisent indignement les idées les plus élémentaires d'égalité et de liberté. La magistrature est une dépendance réelle du pouvoir exécutif. Le budget des cultes est une violation de la liberté de conscience, et l'instruction publique est demeurée celle qui convient à un État dont les citoyens n'ont rien à faire qu'à « souffrir et à obéir », comme parle M. Jules Simon, traçant leurs devoirs aux professeurs, ses subordonnés. » Il est suggestif de remarquer que toutes les réformes légales réclamées par ce texte ont été obtenues.
4. T. II, p. 155.
5. T. I, p. 76.
6 T. I, p. 87.

la classe bourgeoise ; elles sont plus mal partagées quant aux qualités requises pour le gouvernement [1] ; de leur souveraineté elles n'ont jusqu'à présent qu'une conception brutale, entièrement fermée aux distinctions d'idées qu'exige ce principe pour n'être point destructeur de toute moralité et de toute liberté [2] ; en outre, elles sont empoisonnées depuis un siècle par la superstition du coup de force pour lui-même — encore que Renouvier admette l'insurrection et sa valeur morale, comme légitime défense des petits contre le féroce égoïsme des grands [3].

Et pourtant, malgré cette barbarie de nos contemporains, travaillons, dit-il à ses disciples, enseignons, luttons. Si le monde doit être un jour meilleur — ce qui n'est nullement assuré : l'optimisme évolutionniste est aussi absurde que le pessimisme chrétien, qui, lui au moins, ne se fonde pas sur la « Science » — ce ne sera que par la volonté de quelques-uns.

II. — Renouvier juriste de la Séparation ; prophète de l'école unique.

Un des traits qui font de Renouvier l'un des grands bâtisseurs de la France démocratique, tout spécialement odieux à ceux qui la détestent, c'est sa doctrine quant aux rapports de l'État et du catholicisme. Elle est pleinement formulée dès ces articles de 1872 et, comme l'essence de la question n'a pas changé, les fortes vues qu'ils contiennent sur ce point ne nous

1. T. I, p. 87.

2. T II, 193 : *De l'intrusion des foules dans le gouvernement* et T. I, 225 : *De la Souveraineté.*

3. T. II, 4 ; 295 : *Du droit de défense personnel.* — « L'indépendance implique la guerre quand l'esprit de domination et de conquête règne partout. » *(Le Personnalisme*, p, 177).

attachent pas moins qu'ils ne l'eussent fait il y a soixante ans.

D'abord, cette nette vision de l'attitude entièrement nouvelle du catholicisme, telle qu'elle résulte du *Syllabus* :

Il faut constater tout d'abord, en les caractérisant bien, les faits dont notre génération est témoin. Autrefois le catholicisme n'attaquait pas ouvertement les principes des États à l'ombre desquels il consentait à vivre ; aujourd'hui il déclare que les principes civils et politiques de la vie moderne sont faux et détestables, et il lance l'anathème contre la liberté de conscience, sous la protection seule de laquelle il peut s'adresser aux quinze millions d'habitants des États protestants d'Europe et d'Amérique, et que seule il peut invoquer contre les persécutions du parti révolutionnaire dans les autres États.

Autrefois le catholicisme avait des concordats avec les gouvernements et leur concédait, en échange de privilèges considérables ou même exorbitants, tel que le monopole de la religion et de la morale (ou le quasi monopole), et que l'existence, à titre d'association propriétaire de vastes domaines, en grande partie indépendante des lois générales, lui concédant, dis-je, des droits de nomination et de surveillance sur ses propres fonctionnaires, et des droits d'acceptation ou de refus sur ses décisions disciplinaires, et même une intervention directe dans ses conciles et dans ses conclaves... Aujourd'hui le catholicisme reprend et professe à la face du ciel ses principes des XIe, XIIe et XIIIe siècles ; il s'arroge, sous le nom de *pouvoir spirituel*, la connaissance exclusive et la seule droite détermination des cas de la conduite humaine, en d'autres termes le monopole de la connaissance du droit et du devoir, sans laquelle un État, une société civile ne se connaissent plus de fondements ; il retire aux gouvernements, en principe en attendant qu'il puisse le faire en fait, tout ce qu'il leur a permis d'exercer de droits qui supposent essentiellement quelque pouvoir spirituel, c'est-à-dire moral. Il les traite enfin de purs instruments (c'est d'ailleurs sous ce point de vue qu'il envisage la nature

humaine elle-même), de purs instruments qui ne sauraient recevoir un usage correct et légitime, à moins d'être soumis à la direction ecclésiastique.

Enfin le catholicisme autrefois n'avait qu'un nombre limité de dogmes et de préceptes, dont la détermination appartenait à de vastes assemblées d'esprits indépendants et profonds. Il imposait aux fidèles une foi qui ne recevait par le fait que des modifications à intervalles séculaires, et dont l'interprétation, vu la rareté, l'éloignement et le caractère métaphysique des véritables et indéniables autorités, laissait à la liberté de penser beaucoup plus de champ qu'on ne veut bien le croire. La bonne volonté plutôt que les bonnes raisons manquaient aux catholiques qui auraient pu user de cette liberté et n'en usaient pas ouvertement. Aujourd'hui, par une révolution *dont l'importance est imparfaitement sentie*[1], le catholicisme s'est suspendu tout entier à la bouche d'un pontife vivant, de sorte qu'il dépend ou d'un homme ou de la corporation habile et puissante dont cet homme est le prête-nom, de dicter directement et immédiatement à chaque agent humain et moral dont ils ont pu s'assurer l'éducation et la confiance le gros et le menu de sa foi, le principe de ses actes, la règle de sa conduite en toutes circonstances, et par conséquent sa conduite même. Il n'y a plus ni appel, ni recours, ni interprétation, ni autre maille ou fissure quelconque par où puisse s'échapper un esprit désireux de garder quelque chose à soi[2].

Bref, le catholicisme moderne est, plus fortement que jamais et plus décidément, une véritable théocratie.

Dès lors, la France est coupée en deux ; non pas que l'idée théocratique soit naturellement chère à beaucoup de Français, mais parce qu'elle est la forme que prendra désormais ce qui reste de religiosité dans ce pays ; surtout parce qu'elle va rallier nécessairement,

1. Souligné par nous (J. B.).
2. T. II, p. 385 : « Le Catholicisme et l'État. »

par intérêt politique : 1° les partisans des régimes déchus ; 2° la bourgeoisie républicaine qui ne veut pas faire les réformes qu'elle a promises, en même temps qu'elle cherche un rempart contre le flot montant des revendications sociales.

En face d'une situation « si déplorable », « qui par les guerres civiles dont elle est grosse compromet jusqu'à l'existence de la France », une seule solution apparaît « comme compatible avec le respect de la liberté de la conscience et avec la conservation des principes de la raison et de l'État moderne. » Cette solution consiste dans la séparation absolue des Églises et de l'État. Renouvier la croit « juste, nécessaire, inévitable, et pure question de temps. » Mais que d'attention exigera, de la part de l'État, la stipulation d'un tel contrat !

Il semble que tout soit dit, quand on a prononcé ce mot *séparation* ; qu'il suffise que l'État retire tout salaire et toute ingérence, qu'il concède en échange aux œuvres, institutions et corporations religieuses le droit de posséder et d'hériter, le droit aux catholiques de pratiquer leur culte dans les églises communales, et celui d'enseigner à tous les degrés, et qu'il compte, sans autre garantie que la loi commune, sur le respect des cléricaux pour des institutions civiles et politiques, ajoutons et d'enseignement, exemptes de tout mélange d'éléments religieux... On oublie que le catholicisme est un parti, que le catholicisme est intolérant et fanatique, que le catholicisme vise à conquérir la société civile et à la maîtriser ; que l'enseignement est non seulement son droit, mais son divin privilège et monopole ; que le mariage est encore une de ses appartenances ravies par l'impiété du siècle ; que les droits de propriété et d'héritage à lui concéder ne peuvent lui paraître que de faibles et tardives réparations pour des injustices passées ; et que le droit de constituer des corporations et des communautés absolument libres, et de les employer à telles œuvres et prédications qu'il lui convient, est à ses yeux identique à sa liberté même d'exister, et à sa

mission, qui en est inséparable, tandis que les autres associations, soit religieuses, soit politiques, sont, selon lui, sans droit aucun et odieuses [1].

Dans ces conditions, un juste contrat idéal de séparation, comme celui qu'on vient d'évoquer de la part de l'État, est impossible, puisque, des deux parties contractantes, il y en a une qui ne se croit point engagée à rester dans les limites où l'autre compte qu'elle se renfermera :

Un contrat, formulé qu'il soit ou non, pêche par la base, entre un État qui reconnaît la liberté d'une Église, en se réservant le domaine civil et politique intact, et une Église dont l'objet avoué est de conquérir ce dernier domaine et de s'y installer [2].

L'État n'agira donc pas selon la *morale pure*, c'est-à-dire en pratiquant uniquement ce qui est juste en soi, sans considération des suites de son acte ni des dispositions présumées de son contractant ; mais selon *la morale appliquée*, c'est-à-dire en tenant compte préventivement de l'hostilité de ce contractant et s'inspirant du droit de défense. Or, que dit ce droit de défense ?

Qu'il n'y a point engagement synallagmatique valable entre des contractants dont l'un entend rester seul appréciateur du droit de l'autre, qu'une doctrine d'intolérance ne saurait exiger qu'on la tolère jusque dans ses moyens d'usurpation, et qu'enfin il n'est pas raisonnable qu'un État se reconnaisse l'obligation de respecter des droits prétendus, religieux ou non, dont l'usage effectif tend manifestement à le détruire [3].

D'où il suit que, même dans l'hypothèse de la séparation des Églises et de l'État,

1. *Id.*, *ibid.*
2. *Id.*, *ibid.*
3. *Id.*, *ibid.*

deux droits principaux qui appartiendraient naturellement au catholicisme en vertu du droit commun devraient être ou légalement restreints ou réglementés et surveillés dans ce cas particulier. Ce sont : 1° l'enseignement commun distribué par le clergé catholique ou par ses affiliés ; 2° les communautés dont les membres font des vœux perpétuels et accumulent des biens pour jamais soustraits à la circulation [1].

On ne saurait trop remarquer le droit de défense que ce théoricien de la République assigne à ce régime ; on ne saurait trop le signaler à ceux qui prétendent, non pas toujours par mauvaise foi, que ce régime s'est défini lui-même comme étant l'exercice de la liberté pure, en sorte qu'il viole ses engagements par tout acte de coercition, fût-ce contre ceux-là même qui veulent sa ruine. — Au reste, Renouvier déclare que l'État ne saurait être trop circonspect dans l'exercice de ce droit de défense. Écoutons ce noble langage :

Tout en se plaçant sur le terrain de la défense, il ne faut ni s'y placer exclusivement ni se borner à déterminer strictement et en toute rigueur ce que la défense permet et autorise. On doit penser toujours à l'idéal, s'en éloigner le moins possible : l'idéal, c'est ici la liberté, c'est aussi une tolérance vraie, mieux encore, une sympathie pour l'exercice de la liberté chez autrui, indépendamment des actes que cette liberté produit et qui peuvent ne pas nous plaire. Ensuite, parmi les mesures possibles qui dérogent à l'idéal et usurpent sur la liberté, on doit préférer, si elles suffisent, celles que l'adversaire lui-même préfère et qui rendent le retour au pur idéal moins difficile que d'autres [2].

Enfin, l'exercice du droit de défense ne suffira pas à assurer l'État républicain contre les entreprises du

1. *Id., ibid.*
2. *Id., ibid.*

catholicisme ; il lui faudra substituer une morale à celle de cette institution :

De quelque manière qu'on établisse une solution pour sauvegarder le droit de la défense, il reste toujours une grande, une très grande vérité et d'un ordre supérieur : avec la défense toute seule on ne se défend point : il faut agir, il faut fonder ; un enseignement détruira ou neutralisera un autre enseignement ; une morale sérieusement conçue, efficacement propagée, délivrera les âmes du joug de la théocratie ; des associations et des œuvres lutteront contre des associations et des œuvres ; une religion même au besoin et à la fin remplacerait une religion. Mais si la démocratie moderne est impropre à faire des fondations, ce qu'elle ne sera peut-être pas toujours, et à Dieu ne plaise ! alors disons tristement qu'elle est impropre à vivre [1].

Depuis que ces lignes furent écrites, la démocratie a vécu et elle ne paraît pas prête à mourir. Qu'en conclure ? Qu'elle a, plus qu'on ne le croit, fondé un enseignement et une morale ? Qu'elle a, sans s'en douter, vécu de cette morale catholique qu'elle prétendait combattre ? Ou encore que les régimes sont choses très différentes des personnes, et que les « impropriétés à vivre » ne les empêchent pas de vivre fort longtemps ?

***

Les textes qu'on vient de lire disent assez quelles sont les idées de Renouvier quant à la question de l'enseignement. Il les développe en un article intitulé *Les Réformes de l'Instruction publique* [2], dont l'intérêt historique est considérable, vu que de telles pages furent manifestement la nourriture des fondateurs de l'école laïque. Je ne reproduirai pas l'émouvant

1. *Id., ibid.*
2. T. II, p. 161.

engagement de cette bataille, si durement gagnée, en admettant qu'elle le soit vraiment. Je voudrais seulement montrer Renouvier dénonçant à cette occurrence, et en toute précision, un mal qui fait l'objet d'une lutte aujourd'hui en plein cours : l'encombrement des hautes classes des lycées par de jeunes bourgeois incapables. Il est curieux de voir un des principaux arguments de nos champions de l'« école unique » proféré dès l'origine de la troisième République :

Les bourgeois, on le sait trop, sont peu amis d'une égalité qui élèverait les ouvriers à leur propre niveau, comme ton de société par l'instruction, et sur le terrain industriel par une existence moins précaire ; mais entre eux ils mettent un extrême amour-propre à ne pas rester en arrière les uns des autres quant au rang social. Ils recherchent pour leurs enfants la position qu'ils ne peuvent atteindre eux-mêmes et qui est nécessaire à la satisfaction de leur vanité. Comme ils croient avec cela que la fortune équivaut au mérite, ils ont à peine atteint les moyens de prélever quelques milliers de francs sur leurs budgets, qu'ils s'empressent de payer pension au lycée dans l'espoir de faire monter leur progéniture au rang des plus distingués de la génération ascendante et qui peuvent *prétendre à tout*. Ou ils n'ont qu'une faible idée de ce que l'intelligence native peut comparativement à l'argent et au travail même, ou dans leur aveuglement paternel, ils *ne voient pas pourquoi* ce que les enfants de tels et tels ont pu, les leurs ne le pourraient pas. En tout cas, nos fils, pensent-ils, feront sur les bancs de brillantes connaissances qui leur seront utiles plus tard à se *pousser dans le monde*. Si les bourgeois parvenus raisonnent de la sorte, à bien plus forte raison l'amour-propre des familles en possession de la richesse ou des honneurs depuis plusieurs générations ne peut consentir à ce qui s'appellerait déchoir en renonçant à donner *l'éducation libérale* à leurs jeunes gens, quelque incapables qu'ils soient de la recevoir utilement. Et c'est ainsi qu'on fait le malheur de beaucoup de pauvres garçons détournés de leurs vocations véritables, et qu'on charge la société

d'une classe d'oisifs qui se croient quelque chose, ou de prétendants à des places qu'ils sont incapables de remplir [1].

Toutefois, ne croyons pas que Renouvier eût goûté toutes les conceptions des apôtres de l' « école unique », du moins de beaucoup d'entre eux ; au lendemain du Congrès collectiviste de Londres, il s'élevait contre l'*éducation intégrale,* « nom donné par ce congrès au système absurde du nivellement des esprits par l'école [2]. » Je l'avais bien dit : aucun parti ne peut compter sur lui.

(à suivre) JULIEN BENDA

1. T. II. p. 179 : *La Réforme des études classiques.* (Les passages soulignés le sont par Renouvier.)
2. *Philosophie analytique de l'Histoire,* t. IV, p. 639.

HISTOIRE DE DADA [1]

La réunion du Faubourg fut un renouvellement élargi de la séance des Indépendants. Les personnes avides de s'instruire reçurent un semblant de satisfaction qui, d'ailleurs, déchaîna le tumulte. Des gens d'importance comme Henri-Marx, Georges Pioch, Raymond Duncan, frère d'Isadora Duncan, intervinrent, les uns en faveur de Dada, les autres contre lui.

Une autre séance, à l'Université Populaire du Faubourg Saint-Antoine, connue pour ses tendances sociales avancées, eut à peu près le même sort : mélange curieux de désir sympathique, d'indignation profonde. Ces deux clubs, qui étaient alors tout ce qu'on pouvait trouver de révolutionnaire en France, répugnaient à toute révolution de l'esprit. L'anarchie de dada leur plaisait en ce qu'elle avait de destructif de l'ordre établi, mais les laissait déçus parce que des cendres des valeurs passées ils ne voyaient aucune valeur nouvelle renaître. Ce contact eut cependant du côté de Dada un effet instructif ; on comprenait ceci : la foule est décidée à tout admettre tant qu'il s'agit d'un art qui se traduit en œuvres. Mais elle ne tolère pas qu'il soit porté atteinte à certaines raisons de vivre.

A renouveler de semblables expériences, Dada risquait de tourner à la propagande, et par conséquent de se codifier. Il préféra prouver sa vie en donnant une

1. Voir la *N. R. F.* du 1er juin.

grande manifestation sur une autre scène, avec un autre public. Eut-il raison, eut-il tort ? Une force intérieure le poussait à agir ainsi sans qu'il s'aperçut qu'il ne faisait que débiter sa marchandise, tout comme les futuristes l'avaient fait.

Cette manifestation eut lieu à la *Maison de l'Œuvre* (Direction Lugné-Poé), Salle Berlioz, le 27 mars 1920, en soirée. Préparée dans l'enthousiasme collectif, elle réussit pleinement. L'attitude du public fut d'une violence inouïe, inconnue jusqu'alors. Celle qui avait accueilli autrefois les manifestations futuristes de Marinetti ou la présentation des *Mamelles de Tirésias*, de Guillaume Apollinaire, donnée par Mme Lara, eût semblé doucereuse à côté de celle-là. Le public semblait avoir trouvé un motif de s'adonner aux voluptés de l'explosion, et quoi qu'il se passât sur la scène, il se livrait à un vacarme indescriptible.

Il n'y a pas d'enthousiasme collectif qui dure longtemps. Celui-là dura peu. Les tendances individuelles reprenaient le dessus. En outre, dans une affaire comme celle-là, deux solutions se proposent à la courbe parcourue : l'esprit doit consentir à mourir en mentant au but proposé, ou se tuer auparavant. C'est-à-dire qu'il fallait se cristalliser dans une action perpétuellement semblable à elle-même, en créant un art dadaïste, une expression dadaïste — ou, pour mieux nier, en arriver à nier dada ; pour mieux détruire, se détruire soi-même. C'est là un sort tragique. Mais c'est le tragique propre à toute entreprise de l'esprit, celui-ci devant faire inévitablement faillite s'il sort de l'activité désintéressée et gratuite du jeu.

Les dadaïstes se réunissaient régulièrement à cette époque dans un bar du passage de l'Opéra, aujourd'hui disparu : chez *Certà*, ou à son annexe, le *Petit Grillon*. Il y avait de nouveaux venus, comme Benjamin Péret, dont les poèmes révoltaient ou enthousiasmaient les

dadaïstes eux-mêmes, suivant leur humeur du jour, ou comme Jacques Rigaut, alors secrétaire de Jacques-Émile Blanche. Rigaut, esprit particulièrement désorganisateur, se montra dada parmi les dadas. C'est-à-dire qu'il poussa à la démoralisation, ne fut pas étranger à la ruine de Dada, et somme tout, fit merveille.

Et c'est lui qui avait raison. Il était irréconciliable avec toute nécessité d'agir, de produire ou de penser. L'identité des contraires, dont on avait tant parlé, et de ces deux contraires-ci qui résument tout : la vie, la mort, le possédait tout entier. Il montra à quel point, durant toute sa vie — qu'on devait écrire par le menu — il avait été proche de la mort, en se suicidant, en 1929, après avoir épuisé toutes les raisons qu'on peut se donner de vivre.

On se réunissait aussi chez Picabia, où s'élaboraient les numéros de *391*, arme personnelle de Picabia, qui persistait à paraître sans apporter grand'chose de nouveau depuis un fameux numéro, le 12, de mars 1920, qui sous l'inspiration de Marcel Duchamp, de passage à Paris, portait en première page une reproduction de la *Joconde* du Vinci, ornée d'une superbe paire de moustaches, et sur une autre page une magistrale tache d'encre, intitulée la *Sainte-Vierge.*

*

C'est aussi chez Picabia, entre la Manifestation Dada de la Maison de l'Œuvre et celle qui suivit, que se développa l'effet d'un singulier événement connu dans les archives dada sous le nom de Lettre Anonyme. Tristan Tzara ayant reçu une lettre fort injurieuse et non signée, les termes en laissèrent à penser qu'elle avait été écrite soit par un des dadas soit par un de leurs ennemis immédiats. Une des conséquences de la dialectique hegéliano-dada fut que l'on arriva successivement à penser que la lettre avait été écrite par un des membres du groupe *Littérature*, soit André Breton, soit Aragon,

voire Philippe Soupault ou Théodore Fraenkel, ou Francis Picabia, enfin Tristan Tzara qui se serait envoyé la lettre à lui-même, afin de créer une suspicion démoralisatrice dans le groupe même. Pourtant, dans l'intervalle, on s'attarda plus longtemps à une hypothèse : celle de la culpabilité de Pierre Reverdy ; une délégation dadaïste alla trouver le poète cubiste chez lui, et lui demanda une explication. Reverdy emmena tout le monde au café et se défendit avec une sincérité qui convainquit à peu près les délégués.

Il va de soi que cette lettre anonyme ne fut pas la seule, et que suivant ce qui peut arriver en pareil cas, une épidémie se déclara, et la situation s'obscurcit jusqu'au moment où le jeu cessa d'intéresser les démoralisateurs souterrains. Pour ce qui était de savoir qui envoyait les lettres, on n'en sut pas plus et tous les doutes demeurèrent permis.

C'est dans cette atmosphère troublée et louche que se prépara la seconde manifestation de l'ère des Festivals. Le programme en fut élaboré péniblement, avec des alternatives d'enthousiasme et de crise. On fut sur le point d'y renoncer. Elle eut cependant lieu, Salle Gaveau, le 26 mai 1920, sous le titre de *Festival Dada*.

Ce fut une suite de numéros assez réussis. Un des meilleurs était celui de Philippe Soupault intitulé *Le célèbre illusionniste*, et qui consistait en un lâcher de ballons multicolores, répondant au nom d'hommes connus. Toutefois, tandis que la première manifestation était toute spontanée, il était sensible que cette fois on avait fait effort, on s'était fendu en quatre, on avait obtenu un résultat *artistique* sans se renouveler. On avait une certaine expérience du scandaleux, mais c'était si bien réussi qu'à coup sûr Dada prenait l'assurance de l'âge, devenait une personne importante, quoique bruyante, et en fait de libération ou de désorganisation, s'organisait et s'enchaînait à soi-même. Dans l'outrance

enfin l'on manquait de courage. Ainsi le programme portait que les Dadas se feraient tondre les cheveux sur la scène. Mais aucun n'osa se livrer à cette expérience.

Au programme, il y avait en outre les numéros suivants : *Le sexe de dada*, par Paul Dermée ; *Manière forte*, par Paul Eluard ; *Festival manifeste presbyte*, par Francis Picabia ; *Le rastaquouère André Breton* ; *la deuxième aventure de monsieur Aa, l'antipyrine*, par Tristan Tzara. *Vous m'oublierez, sketch*, par André Breton et Philippe Soupault ; *La nourrice américaine*, musique par Francis Picabia ; *Danse frontière*, par G. Ribemont-Dessaignes ; *Système DD*, par Louis Aragon ; *Vaseline symphonique*, par Tristan Tzara, jouée par 20 personnes.

La présentation de ces numéros laissait à désirer par suite du manque de répétitions. Les interprètes qui étaient les dadaïstes eux-mêmes, d'une manière générale, manquaient parfois d'ardeur dans l'exécution. En outre des considérations d'amour-propre personnel sur lesquelles on n'avait pas compté vinrent à jouer. Ainsi Tristan Tzara qui était cependant l'animateur par excellence de ces séances, eut toutes les peines du monde à faire jouer la *Vaseline symphonique*, qui, si peu musicale qu'elle fût, rencontrait cependant l'hostilité manifeste d'André Breton, qui avait horreur de la musique, et souffrait d'être réduit au rôle d'interprète.

Pourtant, on pouvait être fier de voir la fureur publique. La famille Gaveau, qui assistait au Festival, blêmissait en entendant les grandes orgues habituées à jouer du Bach, résonner au rythme d'un fox-trot à la mode, *Le Pélican*. Pendant un entr'acte, de jeunes spectateurs avaient été chez un boucher du voisinage acheter des escalopes qu'ils lancèrent ensuite sur les acteurs. Des tomates s'écrasaient sur un grand entonnoir en carton dans lequel était caché le signataire de ces lignes, exécutant une *Danse Frontière* de son invention. Mais elles allaient aussi ailleurs et l'une d'elles vint frapper la

colonne d'une loge, éclaboussant Mme Gaveau elle-même. Ce déchaînement laissait cependant plus d'une personne indécise : s'agissait-il d'art, ou d'un véritable sacrilège commis au détriment d'un tas de choses véritablement sacrées ? Le ton divers de la Presse ne fut pas pour les renseigner. Ce fut Dada qui s'en chargea, au fur et à mesure de son évolution. En fin de compte, il ne devait plus être qu'un art du sacrilège, art auquel tout un chacun peut devenir accessible et prend fatalement goût. Il n'y a rien avec quoi on joue plus facilement que le feu.

Le Festival de la Salle Gaveau laissa chez les Dadas une impression pénible dont ils furent longs à se remettre, non pas à cause de la fureur publique, mais parce qu'ils avaient une conscience obscure de la fin vers laquelle ils étaient fatalement entraînés. Ils s'en consolèrent de plus belle dans une activité louche et souterraine dont *Certa* et le salon de Picabia virent le développement.

C'est chez *Certà*, ou du moins au *Petit Grillon*, l'annexe du passage Jouffroy, que se déroula une aventure à sensation dans les annales dadaïstes. Un garçon de café ayant oublié son portefeuille sur une banquette après avoir rendu de la monnaie, les dadaïstes se l'approprièrent et une grande discussion s'engagea. Garderait-on le portefeuille et l'argent ? La révolte contre la morale voulait qu'on le gardât. Mais c'était là l'avoir d'un pauvre garçon de café ? Au sens dada n'était-ce pas répréhensible ? Parlez-nous de dérober la fortune d'un millionnaire. Ou bien au contraire, en le rendant, ne donnait-on pas la preuve qu'on faisait des différences et qu'on réprouvait le vol au détriment d'un pauvre, ridicule sentiment de pitié ? N'était-il pas beaucoup plus significatif de pouvoir détrousser un pauvre qu'un riche ? On garda l'argent. Mais qu'en faire ? La discussion se poursuivit au premier étage

d'un café situé dans une rue proche des boulevards. L'un voulait faire un numéro de revue en se servant de l'argent volé. Un autre préférait le boire ; un autre... Mais on se dressait avec violence les uns contre les autres, sans arriver à un résultat. Finalement, Paul Eluard se constitua le séquestre du portefeuille.

Mais dès le lendemain, restitution anonyme, le portefeuille était rendu au garçon. Eluard en entendit de cruelles, lorsque l'on apprit son geste. Breton s'exprima durement sur son compte. Toutefois, cette solution mettait fin à une discussion stérile qui montrait toute l'impuissance de Dada à passer sur le plan pratique. Ainsi que le dit plus tard, dans le numéro 4 de la nouvelle série de *Littérature*, Richard Huelsenbeck, Dada n'était plus qu'une *enceinte du mythe abstrait.*

Les dadas n'avaient cependant pas perdu tout espoir de renouveler leur activité. On organise une manifestation qui a lieu dans le square de l'église Saint-Julien-le-Pauvre sans apporter la moindre nouveauté, mais exagère la crise intestine qui se dessine particulièrement entre Francis Picabia et André Breton.

Le programme que l'on avait imprimé pour cette manifestation est instructif. Il porte, en typographie dada, ce titre : *Excursions et visites DADA*, 1re *visite, Eglise Saint-Julien-le-Pauvre*, suivi du texte suivant :

Les dadaïstes de passage à Paris voulant remédier à l'incompétence de guides et de cicerones suspects, ont décidé d'entreprendre une série de visites à des endroits choisis, en particulier à ceux qui n'ont vraïment pas de raison d'exister. — C'est à tort qu'on insiste sur le pittoresque (Lycée Janson de Sailly), l'intérêt historique (Mont Blanc) et la valeur sentimentale (la Morgue). — La partie n'est pas perdue, mais il faut agir vite. — Prendre part à cette première visite c'est se rendre compte du progrès humain des destructions possibles et de la nécessité de poursuivre notre action, que vous tiendrez à encourager par tous les moyens.

Çà et là, sur la feuille, quelques phrases comme celles-ci :

La propreté est le luxe du pauvre, soyez sale.
Dada, un culte nouveau.
On doit couper son nez comme ses cheveux.
Lavez vos seins comme vos gants
En haut le haut — en bas le bas.

D'autres visites étaient annoncées : Musée du Louvre, Buttes-Chaumont, Gare Saint-Lazare, Mont du Petit Cadenas, Canal de l'Ourcq.

En soi, cette manifestation, qui eut lieu le 14 avril à 3 heures, placée presque toute entière sous l'influence d'André Breton, sensible à l'action extérieure des monuments et des lieux, devait être surtout démoralisante. Elle ne consista qu'en quelques actes individuels, presque improvisés ; un des « numéros », peut-être le plus réussi (et cela n'est guère probant), consista en une promenade de Ribemont-Dessaignes qui faisait fonction de cicerone dans le jardin de l'Église, et s'arrêtait de place en place en lisant des définitions prises au hasard dans un gros dictionnaire.

Le résultat fut celui qu'obtint chaque manifestation dada : une dépression nerveuse collective. On abandonna, bien entendu, toute idée de visite ultérieure. Mais la dépression dure peu. Une nouvelle réaction porte André Breton à affirmer son influence sur Dada, en organisant une nouvelle manifestation qui aurait un caractère tout nouveau. On sait déjà qu'André Breton est singulièrement attaché à la vertu désorganisatrice de Dada, qu'il a plusieurs fois préconisé de le transformer en une société secrète aux ramifications mystérieusement étendues et chargée de rendre intenable la vie d'un certain nombre de personnages connus et importants. C'est dans un esprit analogue qu'il propose qu'on mette en accusa-

tion Maurice Barrès, dont l'action autrefois destructive (voir, par exemple, *Un ennemi des lois*) contenait cependant en germe son action constructive ultérieure. Après des hésitations et une certaine répugnance de la part de Tristan Tzara, la manifestation est décidée sous le titre suivant : *Mise en accusation et jugement de M. Maurice Barrès, par DADA*. Elle eut lieu dans la salle des Sociétés Savantes, rue Danton, le vendredi 13 mai 1921, en soirée.

L'assistance était nombreuse et houleuse, car il était entendu que toute manifestation dada comportait sa part obligée de vacarme. Mais il avait coulé de l'eau sous les ponts depuis le Festival de la Salle Gaveau. Le scandale était devenu un agrément. Faire du bruit était devenu une manière d'être soi-même dada. Des personnes sérieuses et bienveillantes défendirent « ces jeunes gens » offrant l'inimitable spectacle de la justice intellectuelle. Ainsi, Mme Rachilde, qui depuis longtemps se vantait de son faible à l'égard des dadaïstes, intervint à la fois en leur faveur et en celle de Maurice Barrès.

Celui-ci comparut sur la scène sous forme d'un mannequin. André Breton faisait fonction de président, rôle qu'il trouvait sans doute parallèle à celui de « conducteur d'hommes » que son tempérament le poussait de plus en plus à jouer. Les fonctions d'accusateur public étaient confiées à Ribemont-Dessaignes ; celles d'avocats appartenaient à Aragon et à Soupault. Et bien entendu on appela à la barre de nombreux témoins, dont Tristan Tzara, Jacques Rigaut, Pierre Drieu la Rochelle, Renée Dunan, Louis de Gonzague-Frick, Marcel Sauvage et le poète Ungaretti, qui, sympathique à Dada, trouvait là une occasion de montrer son esprit caustique et cruel. Mais le témoin qui fit le plus sensation fut le *Soldat inconnu* qu'on fit répondre en allemand.

Picabia avait paru dans la salle. Mais il n'attendit pas la fin pour faire une sortie théâtrale, témoignant ainsi son dégoût pour ce que Dada était devenu, en mêlant à ce jugement son animosité personnelle contre Breton, Aragon et Soupault.

*

Afin de bien marquer quel sentiment il nourrissait à l'égard du mouvement dont il avait cependant été l'un des plus beaux ornements, Francis Picabia coupa nettement les ponts en publiant dans *Comœdia* une série d'articles injurieux non seulement pour Dada, mais pour ceux qui avaient été ses amis les plus dévoués. Il se faisait gloriole de s'être servi d'eux et de les rejeter alors qu'ils ne pouvaient plus lui servir. Aujourd'hui encore, questionné sur les motifs de sa rupture avec Dada, il déclare : *J'en avais assez de vivre au milieu d'une bande de gens qui, n'ayant aucune idée personnelle, passaient leur temps à m'en demander.*

Cette attitude orgueilleuse décida André Breton à affirmer son propre orgueil avec autant d'éclat. Il se sépara de Dada. Le premier effet de cette scission fut de provoquer Dada à prouver ce qui lui restait de vie.

Ceux qui restaient fidèles, c'est-à-dire Philippe Soupault, Tristan Tzara, Ribemont-Dessaignes, Louis Aragon, Paul Eluard, Benjamin Péret, organisèrent une nouvelle manifestation sous forme d'un Salon Dada, exposition internationale, qui eut lieu à la *Galerie Montaigne*, avenue Montaigne, à partir du 6 juin 1922. Au cours de cette exposition, on devait donner une soirée et deux matinées. La soirée eut lieu le 10 juin avec un plein succès. Philippe Soupault, costumé en nègre, fut un président du Libéria magnifique dans sa visite de l'Exposition. Des allocutions violentes emportèrent l'adhésion et les applaudissements des audi-

teurs. La pièce de Tristan Tzara, le *Cœur à gaz*, remporta un grand succès.

Mais au cours d'une représentation au Théâtre des Champs-Élysées, éclata un scandale qui interrompit le Salon Dada. Les bruitistes italiens, sous la conduite de Marinetti, donnaient une audition de leurs œuvres écrites pour leurs nouveaux instruments. Ces œuvres étaient pâles, fades et mélodieuses, malgré les bruiteurs de Russolo et les dadaïstes du dernier carré, qui assistaient à la représentation, ne manquèrent pas de témoigner hautement leur sentiment. Marinetti demanda l'indulgence pour Russolo, blessé de guerre et trépané. C'en fut assez pour que les dadaïstes témoignassent violemment du peu de cas qu'ils faisaient d'une semblable référence.

Le lendemain, Jacques Hébertot faisait fermer la porte de la Galerie et chassait ignominieusement de son bureau Tristan Tzara et Ribemont-Dessaignes, venus pour protester contre sa décision.

*

Si André Breton s'était séparé de Dada, il était cependant resté en bons termes avec ses amis de *Littérature* et avec Tristan Tzara. Mais les questions individuelles ne pouvaient cesser de grandir en intensité.

Les réactions personnelles de Breton l'amenèrent à concevoir une entreprise grandiose dont il eût joué le premier rôle. Il s'agissait d'organiser un grand congrès de tous les intellectuels participant de l'état d'esprit moderne, afin de déterminer ce qui était moderne ou ne l'était pas, enfin un grand congrès de l'Esprit.

Breton offrait à Dada une sorte de réconciliation en vue de l'organisation de cette entreprise. Mais parmi les Dadas, l'accord ne fut pas unanime. Tristan Tzara en particulier, appuyé par Ribemont-Dessaignes, fit de

multiples objections, à cause du côté dogmatique que prendrait fatalement semblable procès : celui-ci n'était possible que si l'on envisageait quelque retour destructif au moment choisi, c'est-à-dire que, si l'on parvenait à faire une belle construction de l'esprit moderne, à laquelle participeraient les personnalités les plus marquantes de tous les arts et de la littérature, il serait absolument nécessaire de finir par un plus magnifique écroulement, provoqué par quelque moyen perfide qu'il s'agissait de chercher.

Loin de souscrire à semblable prétention, André Breton tenait à sa grande idée de dégager le principe essentiel du modernisme, d'en faire l'unité. Manifestes, radios, communiqués aux journaux devaient convoquer le ban et l'arrière-ban du futurisme, du cubisme, de l'expressionisme et de tous les « ismes », pourvu qu'ils eussent quelque apparence moderniste. Le Congrès, sous le nom de Congrès de Paris, tiendrait ses assises dans une salle de théâtre, avec une stricte réglementation de l'ordre et du droit de parole. La police devait intervenir en cas de trouble manifeste. Des sténographes noteraient les discours. On les publierait ensuite en un volume, où l'on tirerait les conclusions du Congrès.

Cette législation magnifique, mais grotesque au point de vue de Dada, ne pouvait emporter l'adhésion de Tristan Tzara qui rompit net. Avec lui se retirèrent Paul Eluard, Théodore Fraenkel, Ribemont-Dessaignes, Eric Satie.

Cependant la publicité faite autour du Congrès de Paris empêchait Breton de reculer. Il s'obstina donc, et malgré la défection de la plus grande part de Dada — il est vrai qu'il avait l'adhésion de Picabia devenu anti-Dada, — il poursuivit sa tâche de principal organisateur. Mais de nouvelles difficultés surgirent. Certains membres du Comité donnèrent leur démission.

Enfin, pour ajouter à toutes ces perturbations, le poète Roger Vitrac, directeur de la revue *Aventure*, sur qui André Breton comptait beaucoup, tomba malade. Ce dernier coup acheva de décourager Breton : il abandonna cette entreprise, qui lui tenait tant à cœur. L'amertume qu'il en éprouva l'incita à rejeter la principale responsabilité de son échec sur Tristan Tzara et à s'offrir une vengeance publique. Il publia, dans *Comœdia*, plusieurs articles dans lesquels, faisant fi de l'amoralité dada, il se plaçait à un point de vue bourgeois pour juger de la conduite de Tzara. Il accusait notamment celui-ci de n'être pas le père de Dada et d'avoir détroussé le Dr Serner en se donnant la paternité du *Manifeste Dada* 1918, dont celui-ci aurait été l'auteur. Il employait péjorativement à l'égard de Tzara les termes de « venu de Zurich », tout comme Picabia l'avait traité de « juif », et prétendait que certaines lettres des Allemands Schad et Huelsenbeck avaient dénoncé les larcins intellectuels de Tzara. Enfin, il traitait Tzara d'imposteur avide de réclame, et terminait par un appel pathétique en sa propre faveur à lui, qui, avant tout, *se proposait de consacrer sa vie aux idées*.

Les polémiques privées s'ajoutèrent bientôt aux discussions publiques. Picabia y joua un rôle actif. D'obscurs pourparlers avec Jean Cocteau servirent à tout emmêler et Tzara se vit accusé d'avoir à la fois ménagé « la chèvre et le chou ». Bref, la situation devint si tendue qu'une réunion fut décidée afin de liquider ces événements. Elle eut lieu à la *Closerie des Lilas*, le vieux café de la place de l'Observatoire. Breton fut sommé de s'expliquer sur sa conduite « si peu Dada », et Tzara se défendit d'avoir eu des tractations secrètes avec Cocteau. Loin d'apaiser les esprits, cette tentative ne fit que consommer la rupture définitive et marquer officiellement la mort de Dada.

Mais en même temps, c'était l'écroulement définitif et sans remède du grand Congrès de Paris.

A la suite de cette réunion, Tristan Tzara publia un numéro de revue, *Le Cœur à Barbe*, plein d'attaques violentes contre quelques personnages ex-dadas. Picabia y répondit par un autre numéro de revue, la *Pomme de Pin*, où, en compagnie de Marius de Zayas, et d'un jeune homme qui avait encore peu fait parler de lui, Pierre de Massot, il s'exprimait librement sur le compte de Dada.

Il était à Saint-Raphaël. C'est de là qu'il avait adhéré au Congrès de Paris, sur l'invitation d'André Breton. De là aussi il envoyait une étonnante lettre à Breton en préconisant la création d'une société secrète dont il donnait même le *signe* de ralliement. L'idée de *société secrète* avait toujours été chère à André Breton ; c'est dire qu'il adopta la proposition de Picabia. Des notes furent envoyées aux journaux... mais l'entreprise s'arrêta là.

Dada était terminé.

Né d'un élan vers la libération et la vie, conscient de la force et de la faiblesse de l'esprit humain, il avait compris lui-même qu'il ne pouvait travailler qu'à sa propre ruine. Il eut conscience de sa faillite et ne s'en défendit pas.

La faillite était son signe. Il n'en a pas moins constitué une libération — fût-elle provisoire — pour quelques individus. Tant pis pour ceux qui sont retournés à la servitude, comme la chienne de l'Écriture à son vomissement.

GEORGES RIBEMONT-DESSAIGNES

MOTS, PROPOS ET ANECDOTES

Avoir de l'esprit. Plaire aux femmes. Rien qui s'oppose davantage.

Passe-Temps m'a valu de bien grands éloges, les rapprochements littéraires les plus flatteurs. Le lendemain je n'y pensais plus. Rien ne peut marquer sur moi, ni changer ma nature d'esprit. Quelquefois, pour me redonner l'illusion, je me dis : « Pense donc à tout le talent qu'on t'a trouvé ! » La conviction ne vient pas.

Que de choses on écrit sous l'influence du f.... et qu'on prend en pitié quand on l'a lâché.

Je me relis souvent. De là que j'écris peu.

Paris ou la ville des mastroquets.

Boutade. — J'aime à peine ce que j'écris. Comment voudriez-vous que j'aime ce qu'écrivent les autres.

Manque de vanité : grand malheur moral. Talent, succès, compliments, réputation, on ne croit à rien.

Que j'aurais aimé vivre la nuit, si je n'étais obligé de me lever à l'heure, le matin, pour le bureau. Je ne suis heureux que la nuit, quand tout dort alentour, seul, chez moi, à lire, à écrire ou à rêver. Si j'ai eu des jouissances, ce sont celles-là seules, *seules*, j'écrirais cent fois ce mot.

Qui connaît en France le Chamfort allemand : Lichtenberg ? Je le lis souvent, dans les extraits qu'a donnés de

lui M. Victor Bouillier. Un écrivain allemand de 1790 lu par un écrivain français de 1930 ? Hé ! c'est bien un peu la gloire, cela.

Comme on se fait des idées vertueuses sur les femmes ! Une heure de conversation un peu galante et elles vous... (*trop vif pour être imprimé*).

On m'a rapporté ce mot de l'abbé Mugnier sur quelqu'un que je connais bien : « Il peut blasphémer, il peut nier, railler, écrire tout ce qu'il voudra : il sera sauvé. Au jour du jugement dernier, il y aura tant de chiens et tant de chats qui parleront pour lui, qu'on lui ouvrira. »

La première patrie, quand on est ici-bas, c'est la vie.

Plaisir physique d'écrire, de faire courir la plume sur le papier, aussi grand que le plaisir spirituel. J'ai déjà exprimé cela dans une chronique dramatique, il y a quinze ou seize ans.

Quelquefois, le soir, dans le demi-sommeil, il vous vient des traits intéressants, et il y a une sorte de volupté dans le chagrin de risquer de les perdre, par paresse à se relever pour les noter.

Il m'arrive quelquefois, le soir, couché tranquille et seul dans mon lit, de penser à tout le f... qui se répand, à ce moment, entre conjoints de toutes sortes. Si fort qu'on aime l'amour, c'est un peu à mourir de dégoût. Comme c'est à mourir de rire de se représenter ces autres gens, — j'en suis ! — assis devant une table, à noircir du papier, tous convaincus qu'ils écrivent des choses *uniques*.

Un homme fort épris d'une coquine, qui le lui rendait, disait d'elle et de lui, pour peindre leur longue liaison sans cesse traversée d'orages : « Il n'y a entre nous que le c..., le vice, la compromission morale. C'est le plus fort de l'amour. Pas moyen de rompre. »

Le plus grand esprit du XIXe siècle : Renan.

La vie se passe en canailleries matérielles, ou en canailleries morales. Ce qu'on appelle l'amour réunit souvent les deux genres. Tout cela pour être un jour un malheureux être agonisant, puis un cadavre qu'on enfouit. Quel rire vous prend !

Grand liseur : tête vide (mais cela peut se discuter). Comme celui qui ne peut vivre seul. Comme celui qui orne les murs de sa chambre de tableaux, de gravures, à qui il faut un *cadre*.

J'aurai beaucoup donné dans les souvenirs, comme écrivain. Pourtant, personne n'est moins que moi occupé du passé. J'ai toujours vécu, je vis encore, au jour le jour, sans regard en arrière, ni regard en avant. Je pourrais même dire : au moment le moment. Je me dis souvent : Jouissons de cette heure. Qui sait quelle tuile nous apportera peut-être l'heure suivante ?

Je suis en admiration profonde devant ce petit apologue d'Oscar Wilde :

« Jésus rencontre Lazare, après qu'il l'a ressuscité. Se penchant vers lui, à l'oreille : « Dis donc, Lazare ? To qui as été mort, qu'est-ce qu'il y a, de l'autre côté ?

Lazare, en confidence : « Seigneur, il n'y a rien. »

Jésus, vivement : « Ne le dis pas ! »

Toute la farce de la religion est là.

Encore une traversée de l'Atlantique. Les nommés Costes et Bellonte sont arrivés en Amérique. Les journaux délirent : « Les Héros de l'Air ». Entre parenthèses : cinquante millions de gain. *Le Quotidien :* « Nul Français ne peut se défendre d'un vif sentiment de fierté ». Mais si, mais si ! Faites au moins une exception pour moi : je m'en fiche parfaitement.

Je vais passer pour un esprit léger (au jugement des

esprits lourds) : un dictionnaire d'anecdotes fait ma plus grande lecture. Tous les caractères sont là, peints en peu de mots. Pour les caractères en grand : les correspondances.

Une phrase d'un roman nouveau :

« Le corps du *vieux* duc, *habillé* d'un frac *noir, barré* de *l'austère* cordon des commandeurs *héréditaires* du Saint-Esprit, reposait sur son lit de parade, *entouré* d'un *riche* luminaire, dont la lueur *vacillante* mettait le mouvement sur les portraits des aïeux de la famille. »

Pour treize substantifs, neuf adjectifs. Le roman a 270 pages. Sous réserve de l'intérêt du sujet, on voit à combien de pages il pourrait être réduit.

Sans compter cette perle : *les portraits des aïeux de la famille.*

Une excellente définition du savant par M. Hector Talvart :

« Un savant est un homme qui sait beaucoup de choses qu'il faudrait connaître mieux que lui pour savoir s'il n'est pas un âne. »

L'abbé Mugnier et L... se rencontrent dans une maison amie.

L'abbé : Eh ! bien, comment vont les bêtes ?.. nos bêtes !

L... : Eh ! monsieur l'Abbé, vous avez bien aussi les vôtres.

Mon boulanger et sa femme sont des filous, comme tous les commerçants d'aujourd'hui. On m'apprend qu'ils ont perdu récemment un fils de douze ans, tuberculeux, et qu'ils ont une fille de seize ans, dans un sanatorium. J'en suis au ravissement. Je fais des vœux pour que la sœur rejoigne le frère.

Les enfants ont leurs billes leurs balles, leur *Peau d'âne*

et leur *Petit Poucet* et leur Guignol. Nous qui nous croyons plus sérieux, nous avons les nôtres. Ces gens qui écrivent des livres, ces autres qui les examinent pour les trouver bons ou mauvais, et ces autres encore qui les achètent pour les lire. Ces autres gens qui écrivent des pièces de théâtre, ces autres qui vont les apprécier favorablement ou défavorablement, ces autres qui en apprennent les rôles pour les débiter sur des planches, et ces autres encore qui vont écouter ces pantins. Ceux-là qui peignent sur des toiles des figures, des corps ou des paysages, ces autres qui vont voir toutes ces merveilles réunies dans des *Salons* pour en dire leur avis, et ces autres encore qui achètent telle ou telle d'entre elles pour les accrocher chez eux à leurs murs. Ceux-ci qui quittent leur chez-soi, se mettent en route, pour aller dans des endroits divers en regarder les aspects et les indigènes comme des bêtes curieuses, lesquels indigènes les regardent de même. Et les uns et les autres tirant vanité chacun de leur petite affaire, jouent au personnage et prééminent. Tout cela est d'une bouffonnerie sans borne. Quelle horreur de la vie, quelle preuve de l'ennui qu'en secret nous traînons tous, tous ces divertissements que nous avons inventés. Et d'une bouffonnerie égale, la mascarade de tous les autres, qui sont commerçants, juges, militaires, prêtres, policiers, fonctionnaires, employés, médecins, législateurs, avocats, notaires, financiers, inventeurs, savants, professeurs, académiciens, ambassadeurs, ministres, rois ou présidents de République, etc., etc., chacun encore important de sa fonction, de son costume, de son grade ou de son gain. Les animaux sont supérieurs, qui vivent dans la nature et s'en satisfont.

Race abominable des Polonais. Le portrait moral de ce pays se trouve déjà dans Montesquieu. Il n'a pas bougé d'une ligne. Ces hystériques du nationalisme mettront le feu à l'Europe. Voilà dix ans que je le dis aux « patriotes » qui m'entourent. L'ancien état de choses était le bon : un

peu de ce peuple à tous ses voisins, pour le faire tenir tranquille.

Jours heureux, en 1889, quand je partais, le dimanche matin, sur l'impériale de l'omnibus Montmartre-Place Saint-Jacques, chez J... M..., faubourg Saint-Jacques, elle, à sa fenêtre, guettant mon arrivée. Légèreté d'esprit de la jeunesse ! Sa mère partait faire son marché, et nous faisions l'amour pendant ce temps. Egalement, après son mariage, pendant un voyage de son mari, quand, ayant passé la nuit chez elle, rue Bailly, je partais le matin avant le réveil de la concierge, et revenais à pied chez moi, rue de Savoie, prenant un café au lait, un délice ! à une cafetière sous une porte rue Saint-Martin. La sensation de l'air frais ! Le plaisir de la marche ! Pauvre comme Job ! Pas de soucis ! C'était en 1893 ou 94. Jours heureux !

Comme côté amusant : me revoir en jaquette noire, volumineusement de cheveux, en chapeau haut de forme. Songez-donc : pour neuf francs on avait un chapeau de soie ! J'ai bien envie de dire pour la troisième fois : jours heureux !

Cette immense saloperie morale et physique qui s'appelle l'amour... Elle a bien des charmes !

Non, non, je ne deviens pas bon en vieillissant, ni indulgent. La bêtise me remplit d'une haine sans borne. Je crois que j'irais jusqu'à la mort. Cette dureté me plaît assez. L'indulgence qui vient avec les années ? Fruit d'un certain ramollissement. A près de soixante ans, je n'en suis pas encore là.

Je n'aime ni les infirmes, ni les anormaux, ni les détraqués, ni les tarés, arriérés et incapables d'une sorte ou d'une autre. Que diable n'a-t-on pas mis au baquet, à leur naissance, tous ces déchets !

Pour plaire aux femmes, il faut du « coiffeur » dans l'esprit et dans les manières.

Mauvaise naissance, mauvaise famille, mauvaise enfance, mauvaises études, mauvaise jeunesse, mauvais emplois, mauvaise nourriture, mauvais vêtements, mauvais logement, mauvais bureau, mauvaises liaisons, mauvais amant, mauvaise santé, mauvaise fortune, mauvais talent, mauvais succès, mauvaise réputation, mauvais caractère, mauvais moral, mauvaise vieillesse... Je crois bien que me voilà peint au complet de ma naissance à aujourd'hui 23 mars 1931, cinquante-neuf ans, deux mois et cinq jours. Peu à espérer que cela s'améliore.

J'ai dans ma chambre à coucher la même horloge qui sonnait les heures chez mon père quand j'étais enfant. C'est une illusion, certainement : la nuit, quand j'écoute le tic-tac du balancier, il me semble qu'il va plus vite qu'en ce temps.

Quel dommage que la mort soit d'abord le non-être, et ensuite le répugnant phénomène physique qu'elle est ! Sans cela, enfermé tranquillement, douillettement, dans cette boîte, sans besoin, sans soucis, dans un éternel farniente, une rêverie sans fin, à se représenter tous ces imbéciles qui s'agitent au-dessus ? Ce serait délicieux !

PAUL LÉAUTAUD.

SAINT-SATURNIN [1]

DEUXIÈME PARTIE

HIVER

I

Rudesse toute neuve d'un premier matin de gel. Le ciel blanchit à peine. Nicolas, sous les clous de ses semelles, sent résister le gravier durci. L'air est mordant et sec. En été, la victoire sur la paresse s'affadit, s'évapore dans la douceur du soleil naissant. Il faut l'arrière-automne pour rendre au dormeur qui plonge tout transi dans le sourcin glacé du petit jour, le plein contentement d'être celui qui donne le branle. Car par delà midi, et jusqu'à la soupe du soir, tout dépend de l'élan avec lequel cette première heure est attaquée. Rien ne dispenserait Nicolas de sa consigne. A lui l'entame ! Mais pour qu'elle ait toute sa saveur (surprise que renouvelle chaque fin d'année), il faut que, levant son regard vers le ciel gris, il y surprenne encore un suprême, un tout pâle scintillement. Salut, fidèles étoiles ! Je suis debout. Je vous relève de votre veille !

De leurs millions de flèches, elles ont cette nuit fait bon ouvrage. Dès hier on sentait se préparer le massacre. Vers le soir les derniers nuages avaient disparu du ciel. Dans l'étendue verte et froide Vénus s'était avancée, toute blanche, puis avait pris la fuite avant l'éveil de l'immense

1. Voir la *N. R. F.*, du 1er juin 1931.

assemblée. Peu à peu, dans l'impitoyable transparence, on avait vu poindre et grandir les astres les plus puissants, bientôt suivis par la multitude de leurs vassaux, sans qu'un seul fût manquant, comme si, jusqu'au moindre, tous voulaient célébrer la solennelle arrivée de l'hiver, ouvrir avec magnificence les assises de la grande purification.

En vain, quand il se lèvera, le soleil fera fondre les aiguilles de glace qui craquent dans le fond des ornières : nulle Saint-Martin ne rétablira une apparence de belle saison. Il fait assez clair pour qu'on aperçoive la masse des somptueux dahlias qui se sont effondrés en quelques heures ; et toute l'insolente flore inventée par l'homme, gavée de trop de nourriture, gonflée de trop de sève, gît sans doute déjà dans les plates-bandes, prête à retourner en fumier. Le chemin sonne allègrement sous le pas matinal. A toi aussi, salut, hiver qui détruis la vermine, qui arraches les guirlandes et cites chaque créature à comparaître dans sa nudité ! A l'entrée de la ferme, les vénérables tilleuls ont encore leur toison jaunie ; mais de ses fins couteaux, le gel a blessé l'articulation de chaque feuille. Dès que l'air tiédira, toutes vont tomber ; et ce soir, au retour, les ferraillantes charrues rentreront en silence, comme sur un chemin jonché pour une Fête-Dieu, tandis que, honteux, les deux arbres étaleront au jour leurs branchages, leurs cicatrices...

Hors de l'écurie où brille de la lumière, les valets ont déjà fait sortir les chevaux, et les grandes bêtes encore endormies tanguent et fument dans le petit jour. Des ombres vont et viennent, les bras serrés au corps, tâchant de retenir sur elles une dernière chaleur du lit. Hommes et choses lentement émergent de la marée nocturne et, comme recouverts encore de son limon, rentrent dans l'habitude du labeur. Les machines reparaissent, poussées hors de la grange. Les pelles et les pioches, appuyées pour la nuit le long d'un mur, reprennent place sur les épaules. L'eau tenue en sommeil dans les réservoirs recommence à faire bruire le bassin.

Le feu de son éternelle cigarette désigne de loin le contre-maître étranger qui, dissimulé parmi les gars du pays, semble vouloir s'y cacher de la fortune adverse. Tandis que les « Bonjour Monsieur Nicolas... Beau temps... Ça pince... » alternent avec le bruit des galoches qu'on entre-choque pour se réchauffer, le Russe, penché sur le pied d'une pouliche, ronchonne sans relever la tête :

— Encore une fois mal ferrée. Ce maréchal, cochon. Couper la corne, taper sur clous. Regardez, Monsieur Nicolas. Après on dit : « Elle boite, c'est rhumatismes dans l'épaule. » C'est clou et rien que clou !

Nicolas tâte le dessous du sabot que l'homme tient relevé. Il réserve son jugement avec prudence :

— Peut-être bien... Nous verrons tout à l'heure, quand elle se sera déraidi les jambes. Allez toujours. Je vous rejoins.

Il regarde la bête reprendre équilibre sur ses quatre pieds, reculer docilement vers le palonnier de la charrue. Ivanoff, pense-t-il, ne peut pas sentir ce forgeron ; et c'est vrai qu'une fois de plus la corne est trop rognée. Mais puisque l'autre maréchal s'est mis mal avec la commune... Au diable ces complications diplomatiques !

Mais d'abord il faut passer à l'étable, voir comment se portent les deux nouveau-nés dont la vachère se désintéresse parce qu'ils font des manières pour prendre leur biberon. Allez faire comprendre à cette maritorne qu'une jeune bête qui a cinq générations de noblesse, d'ancêtres primés, est autre chose que le premier voyou venu de petit veau !

Il compte d'ailleurs être sur le plateau presque aussi vite que les charrues, car celles-ci sont forcées de suivre les lacets de la route, tandis qu'il peut prendre à travers bois. Mais le plus court est aussi le plus hérissé de tentations irrésistibles : là un lierre, là une ronce impudente qu'il tranche d'un coup de son ébranchoir. (D'autres font leur tournée le fusil à l'épaule, emblème de leur dignité, ou s'ils ont perdu toute pudeur, la canne à la main ; mais Nicolas n'est heureux que dans la compagnie de cette hampe coiffée d'un double croissant d'acier). Aussi, quand il atteint le labour, le travail est-il commencé déjà. (Tiens, voici bien

les innocentes ruses de mon Ivanoff : au lieu de faire doubler son sillon par l'autre charrue, il s'est débarrassé d'elle en l'envoyant à la lisière opposée du champ — charmant bavard, qui se ménage quelques instants de causerie comme d'autres préparent leurs rendez-vous d'amour. Au fait, est-ce que la jument boite ? On voit mal à cause du cheval de flèche. Elle a l'air d'appuyer le pied aussi gaillardement que je cale le mien dans ma bonne chaussure. Mais sur ce point Ivanoff raffine avec des préciosités de poète.)

L'attelage passe à côté de lui, mais sans s'arrêter. Un bon point pour le Russe ! Ivanoff sait que l'autre charrue le surveille et s'arrêtera chaque fois qu'il s'arrête ; or il n'est nécessaire aux chevaux de souffler qu'après deux tours. Nicolas lui lance :

— Eh bien, Serge Pavlitch, comment marche-t-elle ?

Apparemment très bien, car, tout en prenant son air le plus noir, le chef de culture se contente d'un ambigu :

— Vous voyez vous-même, Commandant.

C'est une appellation dont Nicolas n'a jamais pu le dissuader. Elle résume, pour l'ancien lieutenant, tout ce qu'il serait trop difficile d'exprimer en termes clairs : déférence, attachement ; elle implique un remerciement pour l'emploi de son nom patronymique, auquel il est sensible. Jamais d'ailleurs ils ne se coupent ni l'un ni l'autre : c'est un langage réservé au seul tête à tête.

Et la charrue s'éloigne sur la belle nappe de terre, où ça et là se dressent quelques pommiers, derniers témoins des petites cours et des chétives parcelles acquises peu à peu par Saint-Saturnin. Au grand chagrin des laboureurs, Nicolas n'a jamais pu se résoudre à laisser abattre un arbre fruitier. Qu'ils meurent de leur calme vieillesse. Chaque année quelqu'un d'entre eux disparaît, et tous ont besoin qu'aidant leur dernière vigueur, on les délivre des branches décrépites. Déjà la lame de Nicolas rôde parmi la membrure moussue de l'arbre au pied duquel il se trouve, et tranche à coups secs le bois mort. La voix d'Ivanoff le fait se retourner.

— Vous avez dit, Commandant, couper les branches mortes des pommiers, c'est travail qui ne paie plus la main-d'œuvre.

— Et c'est bien vrai, Serge Pavlitch. Ce que je fais là c'est du luxe.

Les yeux bleus du Russe rient dans son visage immobile :

— Un luxe qui vaut moins que le salaire d'un journalier. Vous n'estimez pas cher votre travail, Commandant.

Nicolas désigne du regard la croupe soyeuse des chevaux, pansés, lustrés comme des montures de cavaliers :

— Votre amour c'est les bêtes, Serge Pavlitch, et non les arbres. Le tout c'est d'avoir un amour.

Mais l'autre n'est pas convaincu :

— Les chevaux, on garde, on emporte avec soi ; on sauve sa vie sur leur dos. Mais vos pommiers que vous plantez, que vous soignez, si un jour on vous les prend ?

C'est au tour de Nicolas de rire :

— Eh bien, il restera sur la terre quelques bons arbres de plus. C'est tout ce qu'il faut.

Le visage d'Ivanoff se durcit :

— Un jour ils voudront faire du feu. Du bois, il y en a tant qu'on veut dans la forêt. Mais le chercher, trop fatigant. Alors ils casseront les branches des pommiers. Vous ne les connaissez pas, Commandant... Allons, hue, la Blanche !

Nicolas ramasse le bois mort, l'entasse au pied du tronc. Humble travail, certes oui, humble au point qu'on n'y met les journaliers qu'aux moments perdus. Mais surveillerait-il mieux son domaine s'il le faisait les mains oisives ? Voici tout de même un arbre en bonne forme, un porte-fruit de plus parmi tous ceux qui font leur office au profit des hommes. Cela vaut bien le geai ou la pie qu'à sa place un autre aurait tirés pendant ce temps-là. Il attaque un second arbre en attendant que de nouveau la charrue s'arrête. L'occasion sera bonne pour régler avec Ivanoff la date de sa prochaine soûlerie. Qu'un événement vienne bouleverser la vie des Colombe, ce n'est pas une raison pour qu'on abuse d'un étranger tenu par sa parole d'honneur. (Deux fois, complètement ivre, le Russe n'a pu conduire son équipe. De honte, après sa seconde défaillance, il a tenté de se couper la gorge. Il a fini par laisser Nicolas lui dicter un compromis qui réclame beaucoup de sa fermeté, mais donne à sa fai-

blesse de franches et pleines repues. Tant qu'il est sur la ferme, il ne touche plus à une seule goutte d'alcool : mais chaque mois, sous prétexte de marchés à conclure, Nicolas l'envoie en ville pour trois ou quatre jours, muni seulement d'une partie de sa paie.)

— A propos, Ivanoff. J'oubliais de vous dire que vous pourrez prendre un congé dès demain si ça vous plaît. Je m'excuse d'avoir dû me reposer sur vous plus longtemps que je n'aurais voulu.

Le Russe paraît gêné. Il bredouille :

— Ce n'est pas gentil.

— Qu'est-ce qui n'est pas gentil ?

— De vous excuser.

Il s'impatiente de ne pas trouver les mots qu'il voudrait, vient jusqu'à Nicolas :

— Laissez-moi dire, Commandant...

Il hésite encore, puis avec le claquement des talons dont il ne peut pas se déshabituer :

— Vous d'abord, vous allez à Paris. Moi je resterai.

C'est la première fois qu'entre les deux hommes cette réciprocité s'exprime si nettement. A son tour Nicolas en est un peu décontenancé — en surface du moins, dans son souci de la juste attitude, car si sa vie est dominée d'un scrupule qui lui tienne à cœur, c'est de ne se permettre, en fait de basses facilités, rien de plus que ce qu'il peut accorder aux autres. Et que cette égalité se trouve soulignée flatte en lui une certaine loyauté virile. Il dit simplement :

— Non, mon ami ; dans les circonstances actuelles...

L'autre a les yeux à terre. Il finit par murmurer :

— Ma mère à moi est morte de faim...

Mais ce n'est pas de l'attendrissement qu'il sollicite.

— Je dis ça, parce que...

Et levant cette fois son regard :

— Parce que vous êtes meilleur que moi, Commandant. Nos moujiks l'adoraient ; seulement ils ont eu peur et ils n'ont pas osé lui donner à manger... Mais quand je l'ai appris, c'était dans la rue, à Constantinople. J'allais justement chez une femme... Je dis chez une prostituée... Eh bien, j'y suis allé quand même.

— Il n'y a aucune ressemblance, Ivanoff, entre les épreuves que vous avez pu subir et celles...

Mais déjà l'homme s'esquive, reprend les poignées de la charrue.

— Non, Ivanoff, écoutez-moi.

Les bêtes donnent un premier coup de collier, mais s'arrêtent.

— Quand même j'aurais envie, Serge Pavlitch, de respirer, pour un jour ou deux, une autre atmosphère que celle d'ici... cela ne serait pas possible en ce moment.

Le Russe soulève le soc, l'engage sous une motte, le soulève encore :

— Vous savez pourtant, Monsieur Nicolas, qu'en votre absence...

— Je le sais parfaitement. Ce ne serait pas la première fois que je compterais sur vous.

— Non, je veux dire que même s'il y a des choses plus difficiles... si on critique devant le personnel les ordres que vous avez donnés, eh bien, vous pouvez être tranquille... J'avais, moi, un oncle très vieux, peut-être quatre-vingts ; il s'est mis à tout vouloir diriger...

Nicolas s'aperçoit qu'à l'autre bout du champ on allume une cigarette, aussi coupe-t-il l'histoire de l'oncle :

— Est-ce que ces jours derniers, M. William ?...

— Oh, rien... Quand il se promenait hier avec cette dame... Mais les hommes savent bien qu'il faut dire : « Oui, oui », et continuer juste comme avant.

Nicolas murmure par contenance :

— Tout cela n'est pas très grave.

Il quitte la charrue qui démarre, reprend son émondage. Une seconde fois, le petit fagot de bois mort s'accumule au pied du tronc, un fagot de pauvresse, pense Nicolas, et même de pauvresse qui ne peut plus porter qu'une toute maigre brassée. Mais, allégé, le vieil arbre a déjà meilleure figure. Un arbre de plus sur la terre... c'est bien cela qu'il disait, ce ramasseur de branches sèches ? C'est bien cela qui seul importe ? Un arbre de plus sur la terre, même si cet arbre un jour devait passer en d'autres mains ? Evidemment ! Qu'est-ce que ça change ?... Saleté de branche qui

ne veut pas se laisser couper, mais elle descendra comme les autres ! Oui, même s'il venait à surgir on ne sait quels incidents... Un arbre de plus, mais un bien vieil arbre et qui ne vaut peut-être pas toute la peine qu'on se donne.

Allons ! C'est l'heure de rentrer à Saint-Saturnin, s'il veut encore trouver ses enfants penchés sur leurs bols de lait, et compenser par quelques plaisanteries ce que les leçons données par cette excellente Miss Barge, même complétées par celles de l'instituteur, ont d'un peu morose. D'ailleurs ils doivent être gais, puisque les trois enfants des Louis prennent part à l'assaut donné contre les montagnes de tartines — si l'on peut encore appeler une enfant cette grande Laurette qui devient chaque jour plus belle fille.

Est-ce que le soleil s'est levé dans cet instant même, ou si, tout à l'ouvrage, Nicolas n'a pas remarqué sa venue ? A travers le plafond troué de la futaie luisent des paillettes d'or. Les cimes s'illuminent dans l'éclat rose et froid des rayons frisants. Le long des éboulis, les pierres roulent sous les pas rapides. En vain le serpent d'acier brille au bout du manche. Non, tentateur, qui te plais à m'entraîner hors de mon chemin, tu n'auras plus la pâture ni d'un églantier ni même d'une fougère ! J'ai trop bel appétit pour me soucier du tien, et mon ventre à moi crie comme toute une portée de cochons de lait. Vite, si tu veux, au vol, ce jet de ronce ; mais sans m'arrêter !

II

Lettre de Willy

Ma chère Maman,

Je m'amuse beaucoup. J'ai trois petits chiens. Leur maman a été écrasée sous un camion. Je leur donne du lait.

Je t'embrasse bien fort.

Lettre de Lise

Ma chère tante Reine,

Papa nous a raconté une merveilleuse histoire de Peaux-

Rouges. Ils sont venus faire le siège de Saint-Saturnin. C'est moi qui ai tué le chef des Elans-Noirs avec la carabine de précision, et le Fils-du-Loup-Solitaire qui était entré par la cheminée, c'est Laurette qui l'a rendu fou en jouant sa sonatine 843 fois de suite. Ils sont partis en emportant Mme Tavernier, parce qu'ils la trouvaient très belle.

J'enfonce mon nez et mon menton pointu dans tes joues jusqu'à ce que tu cries.

Lettre de Jacquou

Ma chère tante Reine,

Ce Willy est vraiment trop dégoûtant. Nous avons trouvé les petits chiens tout gluants. C'est lui qui les avait léchés. Il dit qu'ils n'ont plus leur maman et qu'alors il faut bien qu'on les lèche. Tante Jourdaine nous a promis des couteaux si nous nous promenons avec Grand-père parce qu'il a beaucoup de chagrin.

Je t'embrasse tendrement.

Lettre de Marianne

Ma chère Maman,

J'ai dépassé Louis le Gros et l'acide sulfurique. J'ai eu 16 pour ma composition par correspondance. Je vérifie dans le livre tout ce que dit Miss Barge, car je me suis aperçue qu'elle croit à Sémiramis. Je parle anglais avec tante Jourdaine. Elle au moins sait la grammaire. Elle m'a très bien expliqué les would *et les* should.

Réponds à toutes mes questions :

Est-ce qu'il faut absolument aimer Mme de Sévigné?

Est-ce qu'il faut absolument dire à Mme Tavernier « Cousine Ninette »? Elle voudrait, mais nous trouvons que c'est comme dans Mme de Ségur.

Est-ce que tu trouves comme Laurette qu'oncle Nic ressemble à Alexandre le Grand, et parce qu'il n'est pas du tout chauve, qu'il est plus beau que Papa?

Est-ce que tu trouves comme Miss Barge que c'est une disgrâce de dire « Nom de Dieu » et encore quelque chose d'autre,

mais je ne sais pas comment ça s'écrit? Grand-père l'a crié dans la cour.

Réponds bien exactement, et si tu ne sais pas, ne dis pas que je comprendrai quand je serai plus âgée.

Je t'écrabouille.

LETTRE DE LAURETTE

Maman chérie,

Si nous n'étions pas venus pour un événement si triste, je ne peux pas dire à quel point je serais heureuse ici. C'est la première fois que je vois Saint-Saturnin au commencement de l'hiver. Je croyais connaître chaque buisson, chaque plante. Du temps où nous percions nos doublures pour y introduire des aiguilles du grand sapin et les garder sur nous toute l'année, je me fâchais contre Fernand quand il prétendait aimer mieux que moi n'importe quel coin des alentours. Maintenant tu peux lui dire que j'ai pris une avance qu'il ne rattrapera jamais. Tout est différent et tellement merveilleux!

J'ai recommencé le Moulin sur la Floss. *J'espère que tu me donneras ces volumes pour mes seize ans. C'est ta faute si je n'avais pas continué la première fois. Tu dis « C'est beau » et c'est tout. Oncle Nic m'a parlé de Stephen, de Tom Tulliver. Maintenant ça m'intéresse énormément. Il trouve des choses à dire sur tous les livres qu'il a lus, tellement qu'on voudrait connaître même ceux qu'il trouve mauvais.*

J'ai fait une découverte : je crois qu'il est affreusement gourmand. Il m'a traitée de barbare, parce que je mange la confiture avec une cuiller. Il dit qu'il faut se servir d'une fourchette, parce que la confiture touche plus vite la langue. Est-ce que ce n'est pas horrible? Et naturellement les petits ne veulent plus manger autrement.

Ta fille qui t'aime.

LETTRE DE JOURDAINE

Chérie,

Elle est toujours ici. Ça fait plus d'une semaine. Déjà la vie n'a plus sa marche irrégulière. Si deux jours de suite

j'entre chez mon père à la même heure, c'est un embryon de coutume qui se reforme ; et toute ma crainte c'est que Ninette, même sans malice de sa part, ne soit amenée à faire partie de ce nouveau réseau d'habitudes. Je tâche de l'empêcher, en rompant chaque jour ce qui semblait s'établir la veille ; mais je n'aurais pas le courage de persévérer dans ces précautions lassantes, n'était l'espèce de scandaleux défi que la présence de cette femme jette aux volontés de Maman.

Je l'observe. Elle semble assez intimidée par le ton de la maison. On la sent prête à retirer aussitôt tout ce qu'elle affirme. La seule chose qu'on puisse dire de son langage et de ses manières, c'est qu'elle y évite avec soin ce qui pourrait choquer. Je la crois moins mauvaise que faible et désordonnée, victime de ses besoins d'argent.

On ne peut nier qu'elle n'exerce une influence pacifiante sur l'agitation si pénible de mon père. Avec sa tendance à tout simplifier, Louis m'écrit : « Puisqu'elle lui donne plus de sérénité, n'est-ce pas un bienfait qui a son prix? » Mais il me répugne autant qu'il me paraît peu sage d'accepter de sa part aucun service.

Je me rappelle l'étonnement de certains étrangers à qui j'essayais de faire comprendre comment notre mutuelle confiance suffisait à maintenir, par un lien caché mais puissant, l'union d'une famille telle que la nôtre. Ils souriaient poliment à l'idée de cet attelage maintenu par des fils d'araignée. Je prenais d'un peu haut leur scepticisme. « Oui, leur disais-je, ainsi sommes-nous faits dans notre vieux monde. » Mais le souvenir de leurs airs narquois m'agace depuis quelques jours. Notre entente entre frères et sœurs, entre père et enfants, nous semblait plus forte que mille textes de code. Nous aurions eu honte, non pas même de fixer par écrit, mais d'énoncer seulement ce qui, dans des cœurs bien nés, va de soi. Nous savions que les scrupules des uns renchériraient toujours sur ceux des autres et que nous serions toujours en reste avec les attentions de nos parents. Rappelle-toi la lettre de Père que nous avons lue ensemble, le soir de l'enterrement. Elle contient quelques phrases que j'ai recopiées pour m'en souvenir exactement. Elles nous avaient paru presque naturelles, tant elles étaient dans la ligne du passé ; mais maintenant je vois mieux ce qu'elles

ont d'exceptionnel et d'exquis. Hélas, j'ai besoin de me les répéter quand la pensée me vient, comme diraient les prédicateurs, qu'il est peut-être présomptueux pour l'homme de ne vouloir compter que sur sa propre noblesse. (Admire, je te prie, cette maxime que je suis tout émerveillée d'avoir mise sur le papier. La satisfaction que j'en ai me fait quelque bien).

Mais si la gageure était imprudente, nous tâcherons quand même de la soutenir jusqu'au bout. D'ailleurs on peut dire que, sur ce terrain-là, il est honorable d'être tant soit peu dupe. La charmante gaieté de tes enfants nous donne courage et patience.

Nous pensons à toi tendrement.

III

Une lueur rampe sur le tapis, monte aux pieds des meubles, touche le dessous des sièges, lèche le bord luisant de la table. Comme un soleil couchant, le feu de la cheminée répand sa rougeur dans un étrange sous-bois d'acajou et de palissandre : racines contournées, tiges vernies, obscure végétation du salon désert. Non pas un feu de menu bois, qui crépite et se hâte, mais de grosses bûches, lentes à se laisser pénétrer par la flamme, lentes à se défaire en puissantes braises. Le chicot de hêtre qui achève de se carboniser brûle depuis ce matin. A l'endroit où ils se sont couchés après leur promenade de l'après-midi, les chiens dorment sans qu'on entende seulement leur souffle. Les meubles symétriquement rangés, peuple d'antiques serviteurs, attendent patiemment le retour des maîtres, qu'il soit pour tantôt, ou demain, ou la saison prochaine. D'infimes insectes qui, dans l'épaisseur du plafond, rongent une énorme solive, en arrachent d'heure en heure un grain de poudre : lent sablier qui mesure l'écoulement des années.

Un des griffons dresse l'oreille : il reconnaît un lointain remuement de chaises. A cet instant-là, d'habitude, commencent de légers coups de queue sur le tapis ; mais cette fois, immobiles, les chiens écoutent les pas qui viennent de

la salle à manger, les voix qui se rapprochent à travers l'antichambre. A l'irruption bruyante des humains, ils se lèvent et, comme offusqués par la lumière, reculent jusque dans un coin d'ombre.

William Colombe marche au bras de Mme Tavernier. Celle-ci, dès le seuil, apostrophe les bêtes :

— Eh bien, mes beaux chéris, on ne vient pas se faire caresser ?

« Flatteuse », pense Jourdaine en refermant la porte. Et comme les chiens ne bougent toujours pas, elle les appelle à son tour :

— Ici, Biscot, mon vieux ! Ici, Biscotine !

Mais, boudeurs, ils tournent sur eux-mêmes et se recouchent. Un peu mortifiée, elle se hâte de dire :

— Ils ont raison. Dormez tranquilles.

Et rapidement elle gagne le fauteuil qui fut toujours celui de sa mère. L'autre jour, la cousine n'a-t-elle pas eu l'inconscience de s'y asseoir ? Voyons si, malgré l'ostensible soin qu'on apporte à laisser bien au centre de la table, qui fut toujours sa place, le gros tricot d'Elisabeth, elle se permettra, cette fois encore, de le repousser du coude.

Le métier au canevas bien tendu, rempart illusoire, mais qui crée à Jourdaine un semblant de solitude. Là du moins, sur la tapisserie, les heures fastidieuses se déposent en bouquet de rocailles et de roses bleues ; la cendre de cette morne soirée laissera du moins une rose... Mais les lignes de points ondulent et se brouillent. Lui va-t-il falloir porter des lunettes ? Elle passe les doigts sur ses paupières, qu'est-ce donc qui l'affecte jusqu'à lui remplir les yeux de larmes ? Les chiens ont refusé de la reconnaître parmi ces trois acteurs qui jouent avec des voix fausses une ridicule et mesquine comédie. Les chevaux remarquent bien la moindre nervosité de leur cavalier ; pourquoi ces deux bêtes aux yeux tendres, que déconcertent un mot brusque, une intonation moqueuse, ne se sentiraient-elles pas dépaysées dans l'énervement de toutes ces cordialités contrefaites ? Ainsi donc leur sûr instinct ne discerne plus de différence entre elle, Jourdaine, et cette étrangère sophistiquée ! Et de quel droit réclamerait-elle un autre traitement, tout occupée

à cet espionnage misérable ? Mais comment surveiller un adversaire, si l'on ne le suit pas sur son propre terrain, si l'on perd le contact, comme ils disent dans leur jargon stratégique ? Il y a trois jours déjà qu'une lettre est arrivée de la banque. Ça va bien : nous fermons les yeux. Vous avez ce que vous vouliez. Épargnez-vous ces grâces qui ne servent plus à rien, et retournez à vos aventures.

Pourquoi se pencher avec cette vénération hypocrite vers le fauteuil du vieillard ? Que dit la sotte créature ? Pas si sotte, peut-être. (J'entends encore le vieux prince Alexandre déclarer que la perte des gens d'esprit, c'était toujours d'en trop peu prêter à leurs adversaires.) Il ne lui est pas facile après tout, sortant d'où elle sort, de trouver le ton qui convient ici. La voilà qui s'extasie sur les glorieuses couleurs que prennent en cette saison les dernières feuilles. « Une apothéose. » Ça, pauvre imprudente, c'est taper dans le mille... En effet, la riposte est instantanée :

— Glorieuse ? Vous dites glorieuse ? Vous avez tenu ce propos de citadine ! Vous avez répété cette niaiserie des poètes, qui sont des bavards privés de toute imagination. Dites la couleur terrible, la pâleur affreuse. Est-ce que vous parlez d'apothéose devant les taches vertes de la pourriture (mais oui, c'est la même chose !) ou devant les marbrures violettes de la gangrène ? Qu'est-ce que les poètes attendent pour chanter ces tons ravissants ?

Et avant qu'éberluée, la cousine ait balbutié quoi que ce soit, il reprend :

— Vous êtes-vous jamais demandé ce qu'un homme des premiers âges pouvait éprouver, quand peu à peu la nature perdant sa couleur devenait blême, quand elle semblait saisie de la même épouvante que lui-même à l'approche du froid, du temps où l'on souffre, où la nourriture manque ? Voilà ce que les poètes comprendraient, s'ils étaient capables d'une invention vraie.

A travers le canevas, l'aiguille plonge et reparaît plus vite. « Tiens, comme il la secoue ! » C'est assez pour que Jourdaine se sente prête à la générosité. Elle intervient :

— Puisque les femmes n'ont pas d'imagination, laisse-

nous, Ninette et moi, être poètes et nous réjouir devant la couleur des feuilles, qui tombent.

C'est contre elle qu'aussitôt l'éloquence se retourne :

— Toi, poète ! Toi qui es la créature la plus raisonnable de la terre ! Si quelqu'un l'est ici, c'est moi, dans le sens vrai du mot, bien que je n'aie jamais écrit une ligne où paraissent des Apollons et des nymphes. Car je perçois le dedans des choses. Je comprends leur langage. Je souffre avec elles. C'est cela qui vous manque à tous les trois. Vous ne comprenez pas la souffrance.

Jourdaine sursaute ; mais le vieillard rejette la tête en arrière, l'agite plusieurs fois d'une façon mi-tragique, mi-narquoise :

— Eh oui, fait-il, vous êtes ainsi !

L'occasion est trop belle de rendre une politesse pour qu'à son tour, avec un sourire vers sa cousine, Mme Tavernier ne lui fournisse pas le secours d'une diversion. Jourdaine perçoit à peine les paroles, tant la sortie de son père l'a décontenancée. Mais tout de suite William Colombe reprend le ton déclamatoire où, depuis quelques jours, il semble trouver un bizarre plaisir.

— Nous dansons une vraie figure de ballet ! pense Jourdaine. Dieu merci, personne n'assiste au spectacle.

Maintenant le vieillard parle de son propre père, part dans des anecdotes qu'il interrompt aussitôt, faux aiguillages qui conduisent son esprit où il ne voulait pas aller. Il se reprend une fois de plus :

— Qu'est-ce que je voulais dire ? De quoi est-ce que nous parlions tout à l'heure ?

— Des feuilles, dit Mme Tavernier.

— Mais non, pas des feuilles !

— Et des poètes.

— Pas des poètes non plus !

Et tout à coup :

— Nous parlions de la douleur... de la compréhension qu'on a de la douleur des autres. Là mon père a donné un exemple immortel. Eh oui, je n'ai pas peur des mots. Vous croyez que j'ai peur ? Vous savez comment sa femme est morte, brûlée vive, à trente ans, par la faute d'une de ces

absurdes crinolines, car il faut toujours que les femmes... Mais peu importe. Il n'avait que trente-six ans, et ma vieille grand'mère, qui le voyait seul avec deux petits garçons (j'avais un frère cadet qui est mort de la diphtérie), ma grand'mère a fait tout son possible pour le remarier. Jamais il ne lui a seulement laissé terminer sa phrase. Notez que c'était un homme aimable et du caractère le plus tendre. Il avait tous les dehors d'une humeur enjouée et même il se permettait des plaisanteries assez vives. Ainsi un jour... Mais tout cela n'était qu'une façade pour mieux cacher le fond de son cœur... Oui, de son grand cœur. Si bien que dans l'époque la plus dévergondée, je veux dire la fin du second empire... Est-ce que vous avez lu les mémoires... Je ne retrouve plus le nom de l'auteur... Tu sais bien, Jourdaine...

Sa fille se hâte de citer des noms. Qu'on parle de la Païva ou du duc de Morny, mais qu'on laisse en paix la vie intime du grand-père !

— Ce n'est pas cela du tout, dit William Colombe. Voilà que tu m'as fait perdre le fil... Je disais... Oui, mon père... Eh bien, malgré toutes les sollicitations — et c'était un bel homme, un homme qui ne laissait pas les femmes indifférentes — jamais on n'a pu le distraire de la pensée qui restait la seule de son âme. Pourquoi ? Vous me direz : « Parce qu'il avait des principes austères. » Pas du tout. Regardez-moi bien. Parce qu'il était incapable d'oubli. Parce qu'après des années et des années, sa femme était aussi présente à sa pensée que le soir où elle l'avait quitté, ici même, pour monter dans sa chambre. Et dans sa dernière maladie, à soixante-dix ans, savez-vous ce qu'il a murmuré à mon oreille, quand je me penchais pour lui demander s'il souffrait ? Non pas : « C'est la tête qui me fait mal » ou « Chaque respiration me déchire ». Mais il m'a dit à voix basse, il m'a dit comme s'il pouvait enfin révéler le secret de sa vie entière : « J'entends toujours ses cris... »

Jourdaine n'ose pas quitter des yeux son ouvrage. Pourquoi raconte-t-il tout cela ? Pourquoi devant cette femme ? Mais avant que, dans son malaise, elle ait essayé de trouver une réponse, un petit bruit saccadé lui fait relever la tête. Le vieillard pleure. Déjà elle se lève pour aller vers lui. Mais

au lieu d'essuyer ses larmes, William Colombe, tourné vers Mme Tavernier, semble l'en prendre à témoin. Il a un sourire étrange, auquel sa fille ne sait quel nom donner, où il y a de l'exaltation, une sorte d'apparat et quelque chose de péniblement avantageux.

Et tout à coup elle se sent rougir, tant le mot qui se dresse dans son esprit lui semble injuste, atroce :

— Il fait la roue !

IV

— Elle part ! La femelle part !

De la cuisine, le bruit gagne en quelques instants la lingerie, l'écurie, la ferme :

— Richard a reçu l'ordre de la conduire au train. Faut croire qu'elle se décide quand même à rentrer pour changer de chemise... Oui, Babet ; elle s'en va la pute. Nous n'aurez plus besoin d'y cracher tous les matins dans son pot à l'eau !

Mlle Cheu monte en courant chez Jourdaine :

— Alors, Madame, elle part !

— Elle part ?

L'intendante raconte le peu qu'elle sait.

— Vous m'étonnez, Jenny. Hier soir il n'était question de rien. Est ce qu'elle aurait reçu des lettres ?

Mlle Cheu veut descendre s'en informer.

— Mais non, Jenny, qu'est-ce que cela fait ? Vous voyez que tout s'achève le mieux du monde. Vous auriez fini par nous effrayer avec vos idées folles.

Quelqu'un frappe. C'est à son tour l'institutrice, Miss Barge, qui vient apporter la nouvelle.

— Ah, Madame, vous savez déjà ?

L'effervescence de ces vieilles filles l'empêche de tomber elle-même dans une agitation ridicule. Touchantes, après tout, dans leur zèle à défendre la fourmilière, ces ouvrières aux flancs stériles, aux vies ingrates ; oui, pareilles à deux fourmis efflanquées qui se jettent éperdument sur l'ennemi fourvoyé dans leur ville.

— Si vraiment elle s'en va, retirez-vous vite, car elle ne peut manquer de venir m'en faire part.

Au bout d'un quart d'heure, en effet, c'est Mme Tavernier qui paraît.

Excuses sur l'indiscrétion d'un séjour qui s'est beaucoup trop prolongé ; remerciements pour un accueil dont la cordialité dépassait tout ce qu'on était en droit d'attendre, tout ce que méritait une intrusion si déplacée :

— Dès le premier instant, Jourdaine, j'ai senti que j'aurais dû refuser. Mais par la suite je l'ai senti bien davantage. Je n'ignorais pas ce que vous étiez, vous et les vôtres ; mais jamais je ne vous avais connus que hors de chez vous. Ici, dans votre sanctuaire... car c'est vraiment le lieu saint de votre famille... ici l'on découvre un monde qu'on ne soupçonnait pas, où tout ce qui vient du dehors fait une tache, où l'on se sent un peu sacrilège...

Si vraiment elle l'a compris, pense Jourdaine, qu'elle s'en aille en paix. Peut-être, après tout, ne ment-elle pas, bien que chacune de ses intonations sente l'artifice. Il y a de ces créatures disgraciées dont l'émotion la plus sincère n'a pour s'exprimer qu'un timbre fêlé.

— Et puis, Jourdaine, je peux bien vous le dire : votre admirable mère...

Elle hésite devant une petite ombre qui paraît sur les traits de sa cousine :

— Pardonnez-moi... J'ai tort de toucher à votre chagrin...

Mais, avec un certain courage, elle domine sa gêne :

— Autrefois, je n'avais pas su deviner la grandeur d'un si beau caractère, mais maintenant... maintenant je vois mieux. C'est cela que je tenais à vous dire.

Si c'est un trait de diplomatie, il ne manque pas d'adresse. Jourdaine, désarmée, a pour la première fois un mouvement de cordialité :

— J'en éprouve une grande joie, ma chère Ninette, une véritable joie.

Elle se lève comme pour aller vers Mme Tavernier, mais s'arrête gauchement. Elle ne peut pourtant pas embrasser cette femme pour avoir compris que Saint-Saturnin est

autre chose que la maison de son ancien amant, le coulissier, et pour s'être enfin décidée à partir. Ah, qu'on n'entende plus cette voix ! Combien le fardeau semblera léger, quand il se réduira aux inquiétudes inévitables, à celles qui nous échoient par destinée, que nous portons comme les infirmités de nos propres corps ! C'est ce faible surcroît qui rendait toute la charge intolérable. Que se passe-t-il à Londres ? S'échapper pour un ou deux jours, s'assurer que dans sa maison tout est bien ordonné, facile, au goût d'un homme qui n'aime pas les petits tracas. Par la faute de cette importune, il a dû vingt fois froncer les sourcils, s'impatienter contre l'absente ; et Dieu sait quel arriéré de dettes s'accumule une fois de plus chez les fournisseurs !

— Alors, Ninette, cette décision date de ce matin même ?

— Oh, c'est-à-dire... Je voulais m'en aller depuis longtemps. C'est votre père... Vous savez comme il est despotique.

— Et vous avez fini par le convaincre ?

Mme Tavernier répond avec un peu trop de hâte :

— Je crains que dans l'avenir il ne vous donne bien du mal.

Invite aux questions ? Ouverture fugitive, qui peut ne se retrouver jamais ? Mme Tavernier répète avec une bizarre insistance :

— Oui, bien du mal.

Mais Jourdaine s'est déjà repliée. On n'en est pas aux confidences, et d'ailleurs qu'attendre d'une source à ce point suspecte ?

Quand sa cousine est déjà sur le seuil, elle se dit qu'elle a eu tort ; que même pour les plus grandes affaires de ce monde, on utilise les rapports d'agents douteux. Mais tant pis ! c'est trop tard. Elle a hâte de retrouver Nicolas.

Des coups de marteau prouvent qu'il travaille dans la petite chambre des communs dont il s'est fait un atelier. Quand elle y arrive, il est en train de chauffer une pièce de fer sur une étroite forge. Il lui crie, sans cesser d'actionner le soufflet :

— Ne crois pas m'apporter la nouvelle. Tu arrives bonne troisième. Quelle allégresse publique ! Il va falloir offrir du madère. On finirait par la prendre en pitié, la malheureuse !

A l'aide d'une pince, il retire des charbons la ferrure de porte qu'il s'applique à redresser, et la pose rougie sur l'enclume :

— Cet animal de Richard a trouvé moyen d'accrocher avec son banneau la barrière du Pré-Gosset et de me tordre les pentures... Mais je n'en ai pas pour longtemps, et puisqu'à la maison nous n'avons plus d'incidents à craindre, je filerai par le train de trois heures. Ça ne te contrarie pas ? Je rentrerai dès après-demain.

Jourdaine regarde les coups de marteau arracher au métal rougi de courtes et molles étincelles. Fuir ! lui aussi ne songe donc qu'à fuir, sans même prendre la peine de donner un prétexte honnête à son absence. Et le voilà qui prend les devants, avec son impudence masculine, de sorte qu'elle n'ose plus mentionner sa propre préoccupation, sous peine de mettre leurs deux impatiences en ignoble parallèle. Il demande :

— L'as-tu vue ?

Elle rend compte de la visite, mais en trois mots.

— Eh bien moi, dit-il en recommençant à manier le soufflet, j'ai rencontré Père. Note que je ne savais encore rien, de sorte que je n'ai pas observé très attentivement. Il était de mauvaise humeur, mais pas en colère. Son air était plutôt, comment dire ? penaud. Oui, comme s'il venait de faire une sottise.

Elle écoute à peine, ne tente aucun rapprochement. Cet homme en cotte bleue, au front tout mouillé de sueur, qui se fatigue comme un ouvrier, Dieu sait de quelles animales et sommaires satisfactions il se contente ! Peut-on sans bassesse ne pas exiger davantage, ne pas être tourmenté de désirs plus fiers ? Avec quel sourire persifleur Amédée de Sinnis apprendrait les fredaines du forgeron Nicolas ! Qu'il coure à ses maigres plaisirs, le pauvre garçon !

Elle rencontre des yeux la main noire qui tient le marteau : la paume en est souillée d'une lie brune qui a coulé sur le manche de l'outil.

— Mais, Nic, tu saignes !

— Oh rien ; une petite paille de fer.

— Laisse-moi la retirer.

— Je n'ai pas le temps, et mes pattes sont trop sales.

Il finit pourtant par céder. Elle manie entre les siennes la main charnue mais adroite.

— Je ne te fais pas mal ?

— Va toujours, mais dépêche-toi.

La main est chaude. « Une main sans cruauté, pense Jourdaine, une main qui doit saisir avec fermeté ce qu'elle convoite. » La main se laisse faire docilement, indifférente, semble-t-il, à la déchirure de l'écharde. « Pauvre Nic, pense-t-elle encore, que sa vie est sévère ! » La main est charbonneuse et durcie par les outils, mais à l'extérieur la peau en est douce. Une main solide et pourtant caressante. A ce contact naïf et comme enfantin Jourdaine se laisse attendrir : « Il travaille et le peu qu'il réclame, qui donc aurait le droit de le lui contester ? Tandis que moi, femme inutile et défraîchie, qu'est-ce donc que je vais mendier sous des dehors d'amie dévouée, à quel espoir est-ce que je me raccroche, sans dignité, sans même avoir pour excuse l'illusion de la plus petite chance ?... »

Dans une goutte de sang bien rouge, le fin dard de métal commence à sortir. Jourdaine est sur le point de dire : « Si l'un de nous était mort il y a quinze jours, les pensées de Maman ne quitteraient pas Saint-Saturnin. Et tout ce que nous parvenons à faire, c'est à cacher notre impatience... »

Mais non ; se taire. On parle toujours trop.

V

Les peupliers gris le long du ruisseau, leurs troncs d'étain et d'argent, leur légèreté ravissante. Plus une feuille. On distingue la figure de chaque rameau, ses moindres articulations, ses plus fines brindilles. Rien que dans la grâce d'une seule branche, dans ses entrelacs et ses arabesques, il y aurait déjà de quoi combler le cœur. Et chaque arbre porte tant de branches ! Et d'un bout à l'autre du long her-

bage il y a tant d'arbres ! Qui les regardera, non pas séparément et un à un — car les cinquante prunelles d'Argus lui-même n'y suffiraient pas — mais du moins d'un regard qui rende grâce pour tant de beaute ?

Le vieillard s'avance à petits pas sur le chemin qui descend de la maison. Mlle Cheu le suit, portant un plaid. Un jour, sa canne ayant glissé sur une pierre, il est tombé ; sans l'aide d'un passant, il n'aurait pu se remettre debout, et depuis lors il a peur de se promener seul. Mais le matin, Jourdaine écrit des lettres, les enfants sont à leurs leçons. Il a dû se rabattre sur la vieille intendante, la maigre corneille ! C'est à pareille compagnie qu'on le condamne.

Le long de la pente, le chemin traverse un endroit toujours à l'ombre, où règne une humidité glacée. William Colombe s'arrête et commence une explication sur la condensation de l'eau dans les branchages. Mlle Cheu, qui n'a qu'une mince pèlerine, lui fait observer timidement qu'il y a de l'imprudence à s'attarder dans un lieu si froid. Il a bien entendu, car il a relevé le col de son gros manteau, mais il ne bouge pas. Il dit :

— Regardez.

Son haleine forme une légère buée. Il souffle tantôt fort, tantôt faiblement.

— Vous voyez la façon dont la vapeur se dissipe. Mais si je lui faisais rencontrer un objet...

Il passe dans la buée soit sa canne, soit sa main.

— Touchez maintenant mes doigts.

Elle a les mains cachées dans ses manches. Elle en retire une.

— Otez votre gant.

Elle obéit et d'un doigt qui grelotte touche l'index tendu vers elle.

— N'ayez pas peur. On dirait que vous craignez de toucher le doigt d'un homme.

Elle se hâte de se reganter et de ramener ses mains dans leur abri.

— Si vous saviez les principes les plus élémentaires de la physique...

Mais à son tour il finit par sentir un frisson, et toisant Mlle Cheu :

— Je crois, dit-il, que vous avez froid. Nous allons marcher d'un pas leste.

Et dès qu'ils ont atteint la prairie, le chemin devenant horizontal, il commence à forcer son allure. Il a cessé de discourir, tout occupé à poser le plus vite possible ses pieds l'un devant l'autre. Une main dans le dos, appuyée à plat sur ses reins, il ne peut allonger son pas, mais l'accélère jusqu'à une sorte de trottinement. Chaque fois que Mlle Cheu est distancée de trois ou quatre mètres, il murmure, mais sans s'arrêter, quelque chose qu'elle entend mal et qui la contraint elle aussi à ce qu'il faut de bonds pour regagner le terrain perdu.

— La marche lente fait descendre le sang dans les jambes... Vous n'écoutez pas !

Il court de plus belle.

— Tandis qu'un bon pas rétablit la circulation.

Quand il finit par atteindre l'extrémité de la prairie, il est essoufflé, mais elle l'est davantage. Pour se donner le temps de reprendre haleine, il dit :

— Vous ne regardez rien.

Inquiète elle tourne la tête en tous sens.

— Pas besoin de chercher à l'horizon. Regardez cette souche qui est infiniment plus intéressante.

Elle met son lorgnon, car elle est très myope.

— Qu'est-ce que vous y remarquez ? Eh bien, que le centre de l'arbre a disparu. C'est qu'on l'a coupé « à cul noir ». Le mot vous paraît indécent ? Pourtant c'est un bon vieux mot. Pour votre âge, Mlle Cheu, vous êtes vraiment trop effarouchable. Adressez vos reproches à M. Nicolas. C'est de lui que je tiens ce terme. Ses bûcherons l'emploient. Cul noir. Mais oui.

Il se sent en mesure de reprendre son élan, et tout aussitôt, en sens contraire, la course recommence. Le lorgnon tombe. Embarrassée par le poids du plaid, Mlle Cheu ne parvient plus à suivre. Le vieillard a beau ne plus obtenir de réponses, il tâche d'aller encore plus vite et ne s'arrête

qu'à l'endroit où le chemin remonte. Justement Jourdaine en débouche :

— Je me demandais ce que tu étais devenu, dit-elle.

Il fait un signe de tête vers l'intendante :

— Fourbue, la pauvre femme. Ta mère la faisait beaucoup trimer. Elle est usée.

— Eh bien, veux-tu faire encore quelques pas avec moi ? Il faut profiter de ce beau soleil.

Le vieillard hésite :

— Peuh...

Son regard froid soudain s'adoucit, comme s'il s'apercevait seulement qu'il est posé sur l'enfant préférée :

— Tu veux dire ce petit soleil d'hiver...

Il y a longtemps qu'elle n'a vu cette expression, ce visage apaisé :

— Un petit soleil, dit-elle, mais pourtant qui réchauffe.

William Colombe sourit gentiment :

— Mais je n'ai pas besoin d'être réchauffé, ma chère fille.

Et plus bas, s'approchant tout près d'elle :

— L'hiver ne glace que les gens finis, qui n'ont plus de projets. Moi j'ai toujours regardé vers l'avenir.

Mlle Cheu les a rejoints. Aussitôt la pensée du vieillard change de cours :

— Non, j'aime mieux rentrer. Toi, continue ta promenade. Mais si, puisque tu as besoin de chaleur. Mlle Cheu me donnera le bras. Je t'en prie, continue. Venez, Mademoiselle.

Il passe son bras sous celui de sa victime et commence à grimper. Il s'appuie de tout son poids. Il renonce à se servir de sa canne : il n'en a plus besoin. Il s'appuie. C'est qu'elle est encore solide, cette vieille toupie !

La terre, les herbes rousses, tiges et troncs, cendres et nacres ! Et les roseaux desséchés qui tordent de fragiles caducées d'ivoire... Jourdaine suit le ruisseau. Elle est inattentive à tout ce qui l'entoure. « Projets... avenir... Il regarde vers l'avenir... »

Ses yeux finissent tout de même par tomber sur un saule qu'accable un lierre énorme. Elle se dit : « Le lierre qui

fleurit encore. Il y a des fleurs pendant tout l'hiver. » Elle s'attendrit sur ces petites ombelles, sans couleur, à l'odeur âcre. Elle se dit encore : « A toute époque on trouve sur les ajoncs une fleur ou deux ». Les ajoncs ont un délicat parfum, mais sont garnis de dards. Elle s'attendrit également à l'idée de ces fleurs trop bien défendues, de leur armure épineuse. Et sa pensée distraite glisse vers le passé : « A l'âge où les petites filles soignent des tourterelles ou des souris blanches, j'élevais dans une caisse une famille de hérissons... La mère et cinq petits... comme une grappe de châtaignes... qui laissaient dans la main une légère odeur musquée. La petite fille aux hérissons... drôle de petite fille... oui, sans charme, mais avec plus de cran peut-être que les petites doucereuses aux tourterelles !... » Elle s'arrête à l'extrémité de la prairie. « Bientôt midi ! » Elle prendra par le plus court. Il se peut qu'on ait mis le taureau dans la Petite-Cour. Mais elle ne va pas maintenant avoir peur d'un taureau de dix-huit mois. Elle aura seulement soin de passer près de la haie.

Bientôt midi : suffisamment travaillé ! Laurette pense qu'elle peut bien s'échapper pour une demi-heure. D'ailleurs, puisque oncle Nic est absent, rien n'empêche de rentrer cinq minutes après la cloche. Laurette hume l'air sec et froid. Elle a cru voir du monde dans les allées, aussi file-t-elle vers le ruisseau, pensant que personne ne va jamais de ce côté-là. Laurette a découvert le plaisir de la solitude. Elle y court avec gourmandise, dès qu'elle peut, comme jadis au buffet de la salle à manger, où l'on enfermait le dessert : « Vite quelques grains de raisins secs ou une biscuit, avant que quelqu'un ne passe. » Elle marche d'un pas rapide, parce que les chemins déserts l'emplissent encore d'une peur délicieuse ; mais ses regards, comme tout son corps, sont avides de se réjouir. Peut-être remarquerait-elle les beaux peupliers à l'écorce argentée, si elle ne savait que les branches dépouillées sont une image de la désolation :

Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.

Mais le poème n'a pas prévu les soleils de gui, dont les arbres sont tout étoilés. Elle est si surprise de leur sombre resplendissement qu'elle s'arrête. Il y en a dans presque toutes les cîmes, groupés comme des constellations, astres verts dans un ciel de perle, Cassiopées et Pégases capricieux qui resplendissent d'une somptueuse phosphorescence.

Laurette ignore le nom des étoiles, mais son cœur bat. Et tout à coup elle s'aperçoit qu'elle est arrêtée. Elle se met à courir sans savoir pourquoi... pour qu'on ne puisse pas dire qu'elle flâne, pour rattraper le temps perdu. Il est vrai que les guis sont des plantes nuisibles. Elle s'est fait traiter de « petite horreur » par l'oncle Nic, un jour qu'elle parlait des magnifiques chardons. « Ces vermines ! D'abord il n'y en a pas dans la propriété. Où est-ce que tu en as vu ? » Il dirait aussi qu'il n'y a pas de guis. Peut-être après tout qu'ils sont laids. Elle ne sait plus. Elle court plus vite. Mon Dieu, la cloche !

VI

— Maintenant, Laurette, ne pleure plus et raconte-moi ce qui est arrivé.

— Je t'en prie, oncle Nic, laisse-moi partir. Il y a encore un train ce soir.

— Commence par tout me dire. Assieds-toi sur ce divan, à côté de moi.

— Mais commande la voiture. Je peux très bien voyager seule.

— D'abord je veux comprendre. Voyons, ma petite, ici tu es en sécurité. Je sais déjà par le cocher que Grand-père t'a emmenée à Variville. Mais qu'est-ce qu'il s'est passé là-bas ? Allons, essuie tes larmes. Tu as perdu ton mouchoir, naturellement ! Voilà le mien... Ne sursaute pas de cette façon. Personne ne vient jamais dans mon bureau. Et d'abord qu'est-ce que c'était que cette idée d'aller à Variville ? Il n'y met pas les pieds une fois par an.

— Promets-moi, oncle Nic, que jamais je ne serai plus forcée de sortir avec lui.

— Je te le promets, ma petite Laurette. C'est ta tante Jourdaine qui s'en chargera. On l'a rappelée à Londres d'urgence ; jamais sans cela, même pour ces quelques jours, elle ne nous aurait laissés dans le pétrin. Et puis ton grand-père accepte l'idée d'avoir une dame de compagnie. Alors tu n'as plus rien à craindre.

— Nulle part avec lui ! Même pas dans les allées ! Même pas autour de la maison !

— Mais non. Alors il t'avait demandé de l'accompagner là-bas ?

— Non, d'aller dans les bois.

— Et vous n'y avez pas été ?

— Mais si, d'abord. Du côté de la Mare-aux-Pies.

— Et là, qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il disait : « Nous allons écouter les bruits des bêtes. Moi je comprends tout ce qu'elles disent. » Mais il ne voulait pas rester sur la route. Il prétendait que l'auto les effraierait et qu'il fallait s'enfoncer par un petit sentier. Il disait : « Ne fais pas de bruit. Allons plus loin. » Jamais il ne trouvait que nous étions assez loin, et comme c'était à peine un sentier, j'avais horriblement peur qu'il ne tombe. Il levait son doigt comme on fait pour les petits bébés, et il disait : « T'entends ? t'entends ? » Je t'assure, oncle Nic, qu'il devient fou.

— Alors ?

— Alors j'ai refusé de continuer dans le taillis. Mais il s'est fâché. Il a dit que j'étais une petite fille peureuse, et que je ne comprendrais jamais les admirables choses de la nature, et que je lui avais fait perdre son temps.

— Mais il a fini par revenir sur ses pas ?

— C'est-à-dire qu'il a fini par changer d'idée. Il expliquait ... Je t'assure, oncle Nic, que j'aime mieux rentrer à Paris... Comment veux-tu que je me rappelle tout ce qu'il racontait ?

— Ça n'a pas d'importance. Vous êtes revenus à la voiture ?

— Si, je me rappelle. Il disait que jamais dans sa vie il n'avait passé une journée sans travailler à une œuvre utile

et que, puisqu'il n'avait pas pu m'instruire, eh bien, il travaillerait pour le pays.

— Et tout de suite il s'est fait conduire à ce café ?

— Non ; d'abord il a dit à Richard : « Nous allons à Variville. » Richard grognait un peu parce que tu lui avais donné l'ordre de charrier un banneau de fumier pour le jardin, et que la nuit tombait déjà. Mais une fois qu'on était sur la petite place, Grand-père a regardé tout autour et c'est alors qu'il a dit : « Tenez, nous irons chez Lucas, là-bas où il y a de la lumière. » Moi, naturellement, je ne savais pas ce que c'était.

— Et vous êtes entrés dans ce sale endroit ?

— Oh, oncle Nic, quand j'ai vu ce taudis ! Je ne croyais même pas que c'était un café.

— C'est celui où je conduis boire ma société de tir, mais je reconnais qu'il est dégoûtant.

— Tout d'abord je ne voyais presque rien à cause de la fumée. C'était plein d'ouvriers serrés autour de deux longues tables. Je disais : « Je t'en prie, qu'est-ce que tu veux faire ici ? » Mais il me tirait par le coude, et moi, tu comprends, je pensais qu'il ne fallait pas commencer une scène ridicule... J'espérais qu'au moins nous pourrions disparaître dans un coin ; mais tout de suite en entrant, il a crié très haut : « Je salue toute la compagnie. » Il y en a qui disaient : « Bonjour M. Colombe » et d'autres qui ne le connaissaient pas. Et tout le monde se taisait, en se demandant ce que nous voulions ? Mais il a fait signe qu'il désirait s'asseoir et les gens se sont serrés pour nous faire de la place, juste sous la lampe à pétrole !

— Pauvre Laurette !

— De sorte que j'étais serrée comme une sardine entre Grand-père et un gros homme en manches de chemise... Ah, non, ne ris pas !

— Je n'ai pas envie de rire quand je te vois si malheureuse.

— Mais si, tu as ri !... Et maintenant je ne sais plus où j'en étais.

— Voyons, ma petite Laurette, ne recommence pas à pleurer. Et vous êtes restés là longtemps ?

— D'abord il a fait servir à tout le monde des petits verres. On en a mis un devant moi. Je ne voulais pas ; mais il disait : « Si, si ! c'est ma petite-fille. Elle n'est pas une poule mouillée. Essaie ! » Je ne voulais pas faire la sotte. Je ne savais pas ce qu'ils allaient me verser. Et tous qui me regardent. Et deux ou trois, qui étaient déjà ivres, qui crient : « Bravo ! Bravo, la petite demoiselle ! » Alors j'ai avalé. J'ai cru que j'allais tomber à la renverse et qu'on m'avait fait boire de la mort aux rats.

— Tu n'es pas habituée à leur eau-de-vie de cidre.

— Sûrement que c'était autre chose et qu'il y avait eu du poison dans la bouteille. Mais si, tais-toi ; tu ne sais pas encore ! Je ne peux même plus tout me rappeler. C'est abominable.

— Et Grand-père ?

— S'il s'était contenté de leur parler gentiment, comme tout d'abord : « Nous sommes voisins. Il est bon qu'on se connaisse, qu'on cause de toutes les questions. » Mais tout à coup, voilà qu'il se met debout, comme à la tribune ! Et des grands gestes, et des effets de voix. Moi j'étais dans un nuage, mais je voyais tout de même les gens qui écoutaient, tout saisis d'étonnement. Et je crois qu'au début ça leur imposait. Mais peu à peu j'ai entendu rire. C'était Grand-père qui faisait des bons mots sur la politique. Et eux pouffaient. Et Grand-père continuait de plus belle, en faisant toujours plus de gestes. Alors les rires n'ont presque plus cessé. J'aurais voulu me cacher sous la table. Mais tu ne comprends donc pas que c'est de lui qu'on riait et qu'il avait l'air d'un polichinelle ?

— Je ne me représente que trop bien...

— Mais non, ce n'est pas tout ! Le pire c'est que quelqu'un a commandé une autre tournée. Dans du café. Pour rien au monde je n'y aurais touché. Mais le gros homme à côté de moi était tout à fait parti. Il voulait absolument que je prenne sa tasse. Il l'approchait tout près de ma bouche et il a mis sa grosse patte dans mon dos. Je dois dire que les autres l'ont tout de suite empêché. Mais j'ai eu tellement peur que j'ai dit aussi fort que j'ai pu : « Grand-père, je vais voir si la voiture est là. »

— C'est ce qu'il fallait faire.

— Mais quand j'ai voulu me lever... C'est pour ça que je dis que c'était du poison. Mes jambes étaient en laine. Je faisais des efforts comme une oie qui essaie de voler... Ne recommence pas à rire !

— Personne n'a pu remarquer...

— Toutes les commères de Variville doivent en faire ce soir des gorges chaudes ! Puisqu'il a fallu que le gros homme me donne un coup de main ! Et qu'ensuite j'ai dû m'appuyer à la porte ! Et que dans la nuit je n'ai pas vu le trottoir, et que j'ai roulé par terre comme une ivrognesse !

— Voilà pourquoi, ma pauvre petite, ton bas est déchiré. Ne recommence pas à trembler. Tu es en sécurité dans la maison.

— Alors tu vas me laisser partir.

— Non, ne grossissons pas cette stupide histoire.

— Je t'en supplie !

— C'est après demain dimanche et ton père a promis de venir chasser. J'ai peur qu'il ne se mette que trop en colère.

— Mais si vraiment Grand-père devient fou ?

— Pas fou tout à fait... Un peu fou... comme beaucoup de vieillards... et ce sont les fous les plus difficiles à surveiller. Il y faudra nos efforts à tous... les tiens aussi, ma petite Laurette... C'est difficile... très difficile... Mais on en sortira tout de même.

VII

« Ici, sur le gravier, pense Louis, j'attendrai que Père sorte pour sa promenade. Dans sa chambre, une explication risque de prendre un air trop solennel. Quelques mots bien nets, puis l'on parlera d'autre chose. Nic, par bonheur s'est tenu tranquille et m'a laissé le soin de ce qui me regarde. Dans le premier mouvement d'humeur, moi-même j'aurais pu passer la mesure. Une très petite affaire, après tout ; simplement agaçante. Laurette soûle et pelotée par un ivrogne. Ne pas dramatiser. Le jeune mari qui, de mon aveu, lui caressera les cuisses m'agacera bien davantage. Une

petite leçon de vie très salutaire. Dieu merci, Reine est absente. Il ne doit pas être fier de son équipée, le pauvre vieux ! Ne pas l'humilier plus qu'il n'est indispensable.

Un soulagement, par ailleurs. Etre placé devant un fait. Un fait bénin mais positif. Autre chose que des impressions. Jourdaine et Nicolas perdent la tête. S'il vous plaît, précisons. Amenez-moi vos fantômes à la lumière et que nous les tâtions un peu. Mais non ; l'on s'ingénie autour de vagues vapeurs, on tâche d'y découvrir des formes effrayantes. Parfaitement, ma petite Jourdaine ; et pourtant rien n'est jamais si merveilleux ni si terrible qu'on s'imagine... Romanesques à leur façon ; c'est-à-dire qu'ils passent à côté des choses. Ils n'aiment que la mousse qu'on peut faire autour. Encore s'ils ne se flattaient pas d'atteindre ainsi « une réalité plus haute » ! Non, mes enfants, une réalité soufflée, diluée, un maigre sirop d'inventions. C'est justement ce qui me paraît à moi vide et plat.

Si Père ne descend pas, j'irai quand même dans sa chambre. Déjà dix heures, et ma précieuse matinée à moitié fichue. Du même coup, je parlerai de Saint-Saturnin, puisque je vois qu'il faut que je m'en mêle. Très gentil de danser autour des événements et de les enguirlander de belles phrases ; mais ce n'est pas le moyen de les faire obéir... Pas d'ambition chez Nic. Les luxes invisibles, comme il dit ; la robe du Chinois, qui est de bure, mais doublée de la plus belle soie. J'admets. Fignoler patiemment des façons de menus chefs-d'œuvre. Construire au fond d'une bouteille une goëlette avec tous ses agrès. Forces mal employées ; petit rendement ; affectation démocratique. Mais enfin, s'il y trouve son bonheur...

Encore faut-il rester le maître du champ restreint où l'on veut agir ; et Saint-Saturnin n'est toujours à lui qu'en principe. Rien ne pressait ; d'accord ! Mais on pouvait trouver mille occasions... Désintéressement ; oui, que trop ! Moins d'élégance, au nom de Dieu, s'il faut la payer ensuite par des aigreurs. Il apercevait plus clairement que nous les inconvénients de la situation présente ; alors, que diable, il était assez grand garçon... « Tout s'arrangera. » Que non ! Ne s'arrangera que ce qu'on arrange.

Bizarre indolence... La grande construction à quoi l'humanité travaille... l'échafaudage qui soutient le monde... Ne pas vouloir comprendre que s'il ne croule pas sous l'énormité du poids mort, s'il parvient encore à monter, ce n'est que grâce à quelques volontés qui supportent toute la machine. Ne pas désirer être de celles-là, quand on a quelque générosité. Et ce n'est pas qu'il en manque, le bougre d'idiot ! Mais il est content d'une petite ration, d'une vie ratatinée, avec une marge de succès ridiculement réduite. Petits gains et petits espoirs. Petits efforts. Jamais un de ces coups de collier où l'on donne à fond : hardi ! vas-y ! ne lâche pas ! Encore un tour de vis, un quart de tour, et quelque chose, visiblement, sera changé sur la planète. Car enfin si je viens à bout de souffler aux Anglais cette grosse commande de rails, c'est déjà déplacer si peu que ce soit la prospérité des nations.

Au fait, Père est bien capable de ne pas descendre du tout. Peut-être espère-t-il se faire oublier. Alors je monte... Pourvu qu'il ne commence pas une scène de larmes... J'ai eu tort de me coller tout ce pain de seigle avec mon café au lait... »

***

Louis risquait en effet d'attendre longtemps, car il trouve son père installé devant une somptueuse flambée.

— Il fait bon dans ta chambre.

— Ah, c'est toi, mon garçon. Je suis content de te voir. Tu as raison de venir de temps en temps. Les tiens vont bien ? Quand repars-tu ?

— Ce soir. Et comme je dispose de peu de temps...

— Je pense que tu vas chasser dans le bois de la Petite-Paroisse. On dit que les chevreuils ont écorcé tous les jeunes pins. Tire-nous un des coupables.

— Oui, cet après-midi. Mais pour ce matin...

— J'aimais beaucoup la chasse et pourtant je n'ai jamais pu pleinement satisfaire mon goût. Trois ou quatre fois par hiver. Ni loisirs du samedi, ni communications faciles. Ainsi quand je partais à sept heures du soir...

Louis n'est pas entré dans cette chambre depuis la mort

de sa mère. On n'y a rien modifié. Les deux pesants lits d'acajou, l'un à côté de l'autre, dans leur majesté conjugale ; les porcelaines de quatre sous, chères à Elisabeth, les bibelots de pacotille, sur lesquels, essuyés, époussetés chaque jour, se sont consumées les heures des servantes, jusqu'à se compter par années. ... Il guette, entre les phrases de son père, le premier petit joint :

— La chasse, dit-il, était faite pour te plaire, parce que, tout comme moi, tu aimes la campagne mais pas beaucoup les campagnards. Nous qui sommes habitués à l'ouvrier d'usine...

Si détournée que soit l'approche, le vieillard la flaire et l'esquive. Il lance :

— A propos de paysans, sais-tu l'histoire qui est arrivée au curé de Messicourt ?

Louis poursuit :

— Les paysans nous déroutent, et pas plus toi que moi, nous ne savons les prendre. Quand enfin nous croyons voir en eux un mouvement sincère...

William Colombe fait des efforts pour se lever :

— Donne-moi ma canne.

Adossé à l'un des lits, Louis ne quitte pas sa place :

— Quand ils paraissent parler à cœur ouvert, c'est le signe certain qu'ils ont une intention cachée. Et c'est pourquoi toujours...

A force de tirer sur les accotoirs du fauteuil, son père s'est à demi redressé :

— Aide-moi donc !

Non, Louis voudrait profiter de l'avantage que lui donne sa position dominante :

— C'est pourquoi toujours, entre eux et nous, il y aura des malentendus. Tu conviendras...

Mais William Colombe est arrivé quand même à se mettre debout :

— Tu me laisses griller devant ce feu.

Louis le voit qui tourne sur lui-même, qui regarde vers la porte. La chasse... oui, ces battues où le gibier refoulé le long des grillages, s'affole et cherche à s'échapper. Dans ces occasions-là, le chasseur n'est pas toujours fier du métier

qu'il fait. Pauvre vieux, qui cherche à se frayer un passage entre son fauteuil et la table...

— Te rendre populaire parmi les gens du canton, tu ne t'en es jamais soucié ; et maintenant il est bien tard.

— Laisse donc... Qu'est-ce qui te fait croire ?

— Ce serait la seule raison plausible à ton expédition de l'autre jour. En tous cas tu reconnaîtras qu'il était parfaitement déplacé d'y mêler Laurette.

Le vieillard est très rouge. Il balbutie :

— Laurette !... Laurette !...

Mais puisqu'on lui saute à la gorge, eh bien, il fera front :

— A-t-elle entendu des propos grossiers ? Alors ? Je ne te savais pas tant de goût pour l'éducation de couvent. Excuse-moi, mon cher, excuse-moi !

Louis se pique :

— Ce n'est pas tant pour elle-même qu'elle avait honte, que pour la situation pénible où tu t'étais mis.

Son père riposte :

— J'en suis meilleur juge qu'une petite fille.

Il semble pourtant craindre un duel inégal et travaille toujours à se rapprocher de la porte.

— Je ne te parlerais même pas de cet incident, reprend Louis, s'il n'était en contradiction avec ta vie entière. Vas-tu te mettre à faire de l'agitation politique, à flatter les journaliers et les bistrots ? Mais en faveur de qui ? Nos députés sont assez populaires pour n'avoir pas besoin qu'on les soutienne.

Le vieillard ne se laisse pas accrocher :

— A quoi l'on est apte ou non, dit-il, ce n'est que l'expérience qui nous l'enseigne.

Et tout aussitôt il se lance :

— Apprends que nous sortons d'une famille où l'on mûrit tard. Nous ne sommes pas de ces feux d'artifice qui font crier au génie, de ces chandelles romaines qui n'éblouissent que les badauds et qui s'éteignent un instant après. Ce que nous valons n'apparaît qu'avec les années...

Et s'animant de plus en plus :

— Nous continuons à nous accroître, quand les autres déjà se racornissent. Tu penses peut-être avoir atteint le

sommet de tes facultés. Mais tu vaux mieux que cela ; c'est moi qui te l'affirme. Jadis, comme toi, j'ai méconnu les ressources de notre sang. J'ai jugé de ma force avec trop de modestie. Il m'a fallu l'âge que j'ai, pour faire amende honorable envers notre race, pour comprendre sa vraie grandeur !

Et cette fois, loin de reculer, William Colombe, les yeux brillants, revient vers le milieu de la chambre. Louis est bon négociateur quand il tient des données fermes ; ici le terrain le déconcerte. Il tâche de ne rien brusquer :

— J'espère beaucoup constater en moi-même ce crescendo prolongé dont tu parles. C'est une perspective qui console de bien des petits échecs. Mais si l'esprit peut rester toujours en croissance, le corps obéit à la loi commune...

— Jamais je ne me suis si bien porté !

— Quand tu as quitté les affaires...

La canne de William Colombe frappe le tapis :

— Eh bien, je me suis reposé depuis ! D'ailleurs, mon cher enfant, si j'ai pris ma retraite prématurément, c'était surtout pour te faire de la place. Je vois que ta mémoire est courte.

Quelque mal engagé que soit l'entretien, Louis se mépriserait d'abandonner la partie. Il fait appel à tout ce qu'il peut fournir de souplesse :

— Je l'oublie si peu que j'éprouve de la gêne à la pensée de tous les avantages dont tu m'as favorisé. Ce n'est pas que jamais Nic se soit montré ombrageux...

— Eh, de quoi donc ?

— D'une inégalité si manifeste. J'ai une situation qu'on pourrait appeler brillante...

De nouveau, les regards ennuyés du vieillard se mettent à errer par la pièce. Il dit :

— Nic est très content comme cela.

— C'est moi qui ne peux pas l'être ; et c'est pour ma tranquillité que je souhaiterais voir la question de Saint-Saturnin réglée définitivement.

Satisfait du biais qu'il vient de trouver, tout à fait dans la ligne où triomphe Amédée de Sinnis. Il va pouvoir insister malgré les marques d'impatience.

— Non seulement, depuis vingt ans, Nic a tout le soin

de l'exploitation, mais le bétail et les machines lui appartiennent. Il n'a pas cessé d'améliorer la terre, de sorte qu'en équité elle est à lui...

Le vieillard gémit :

— A quoi bon les notaires ?...

— A la bonne règle, et à me tirer d'une situation tout à fait fausse.

— Mais, mon enfant, ce n'est pas le jour... Nous avons bien le temps !...

— Si j'en parle au brave Me Ramelle, ce sera l'affaire d'un quart d'heure.

Bon ! le voilà qui se dirige de nouveau vers la porte. Non, il s'arrête et lance d'une voix pleine d'amertume :

— Ce n'est pas à mon âge qu'on peut errer sans un gîte à soi !

— Tu veux rire. Car si tu te réserves la maison, le jardin et toutes les dépendances...

Son père feint de ne pas entendre :

— ... qu'on peut être réduit à demander l'hospitalité !

Et son front semble déjà celui d'un vieillard chassé hors de chez lui, nu-tête, sous la neige. Il ajoute :

— La triste vérité c'est que vous n'avez plus confiance en ma parole !

Louis a beau protester sur un ton mi-plaisant, c'est le père qui tient à son tour un argument dont il peut jouer à coup sûr.

— Vous croyez utile de prendre des précautions... Contre quoi ?... Contre les injustices que je pourrais faire !... C'est toi qui me dis cela !... C'est toi, mon fils aîné, qui m'infliges en souriant une pareille blessure !

Dans cette indignation, l'exagération volontaire est trop manifeste pour que Louis soit fort touché :

— Voyons, voyons, cher Père. Tu fais semblant de ne pas me comprendre.

Mais William ne va pas abandonner un si beau thème :

— Vous me considérez comme fini. C'est bien cela... Un vieillard en enfance et qui radote !

Mieux vaut décidément laisser tomber l'entretien :

— Je t'ai soumis l'idée ; tu y réfléchiras.

— Se sentir fort, c'est être fort, crie William avec véhémence. Je ne suis pas un jouisseur, comprenez-le bien ! Je suis un homme qui travaille à la sueur de son front !

Et levant ses deux bras qui tremblent :

— Je mourrai sur la brèche ! sur la brèche ! Je mourrai debout !

Louis dit froidement :

— C'est une position très peu confortable.

Et se hâtant de mettre à profit son fugitif avantage :

— Mais comme tu ne cours heureusement aucun danger, je vais voir ce que font mes enfants. A tout à l'heure.

***

Dans l'après-midi, la mauvaise humeur de Louis dure encore :

« Voilà ces imbéciles qui ont laissé filer la bête vers la Bruyère-à-Jude. Pas même l'occasion d'un coup de fusil. Aussi quand on emploie comme garde-chasse une espèce de bûcheron ! Encore une de ces combinaisons de Nic. Vie simple, vie simple !... Courez vers la Bruyère tant qu'il vous plaira. Pas la peine de donner ces coups de trompe ; j'entends très bien la voix des chiens. Allez tous aux trente-six mille diables ! Je m'installe au fond de ce trou ; les feuilles ont l'air sèches. Même je décharge mon fusil. Vous pourrez vous amuser à me chercher longtemps.

Aussi quelle imprévoyance que de laisser s'éterniser une situation mal définie. Très ingénieux, mon Nic ; mais pas d'horizon ; des qualités de contre-maître. Sinon comment ne crèverait-il pas dans cette vie moisie, dans ces occupations de larve ? Accepter de mourir sans avoir tenté rien d'autre. « Seigneur, jugez-moi sur mon œuvre, sur ces betteraves bien alignées et sur ces caniveaux soigneusement curés ! »

Et maintenant le voilà buté contre un vieillard dont l'esprit s'en va, qui devient despotique et qui ne contrôle plus ses antipathies. Ce qui sort aujourd'hui couvait depuis vingt ans. C'est alors qu'il fallait conquérir de l'estime et des droits. Et c'est naturellement sur moi que tout retombe.

Idiote journée. Et c'est mes enfants qu'on retient ici pour intimider une quémandeuse dont ils avaient pris peur. C'est ma pauvre fille qui doit calmer un vieillard irrité contre eux, et qu'on soûle en compagnie de poivrots. Mais ça suffit : assez ! Je les emmène. Que Nic se débrouille !... Et ce cochon de fusil qui m'entre dans les côtes. Toi, mon vieux, ous-moi la paix ! Vlan !

Ah, ça c'est réussi !...

Ah, nom de nom, c'est malin ! Qui est-ce qui croirait qu'une crosse puisse éclater comme un morceau de verre ? Je n'ai pourtant pas lancé fort. Elle a donné sur ce caillou. Un bois qui était parfaitement droit-fil. Construction impeccable. Fendu dans toute sa longueur. Inavouable imbécillité. Vais être forcé de prétendre que je suis tombé sur une racine. Grotesque spectacle qu'un homme en colère. Tu es grotesque ; et depuis ce matin tu n'as pas cessé de l'être. Un homme qui se soulage en cassant une arme de prix. Pourquoi, tout de suite, ne pas te rouler sur le sol et te griffer la figure ? Tu mérites qu'on te cingle les fesses à beaux coups de cravache. Oui, tu es grotesque ! Oui, tu...

Tiens : assez drôle. « Tu » ; pourquoi « tu » ? Je ne m'apostrophe pas ainsi d'habitude. J'avais un valet de chambre suisse qui se parlait toujours à la seconde personne : « Oui, Monsieur, j'y penserai ; tu fermeras la porte à double tour ». Singulière idée que de se dédoubler ainsi, de s'entretenir comme avec l'image qu'on voit dans une glace. Est-ce que c'est une manie particulière aux Suisses ? Bizarre. Jamais je ne me sens en deux morceaux. Assez commode peut-être pour se dire certaines choses désagréables. « Tu es un être abject ! » Tu l'es, pas de doute ; mais pas d'une manière irrémédiable, puisque je garde assez de dignité pour t'en faire le reproche. Tandis que « Je suis abject » est désespérant. Qui sait si, tout à l'heure, quand je me suis surpris... Qu'est-ce que je me disais ?... Oui : « Tu es grotesque »... Qui sait si ce n'était pas une ruse assez ingénieuse pour lancer la constatation sans qu'elle fût trop désobligeante ?

« Tu es grotesque, Louis, parce que tu te fâches. Et pourquoi cette colère, mon ami ? Parce que tu as manœuvré comme un blanc-bec dans l'entretien avec ton père et que,

loin de trancher les difficultés, tu les as plutôt envenimées. Et pourquoi cette éloquence enflammée, contre ton frère qui n'en peut mais ?... » Ça c'est plus compliqué... Je crois qu'il faut remonter à l'histoire du vieux pardessus. Quand je dis : « Nic vit comme un rat galeux », je le vois toujours dans ce manteau beaucoup trop étroit, ses longs bras pendant hors des manches. Un vieux manteau que j'avais maltraité, râpé, mais assez bon pour lui, puisqu'il n'allait pas encore au lycée. Il descendait devant moi l'escalier. « Qu'il est laid, hou ! Qu'il est laid, hou ! » Et j'essayais d'essuyer sur lui mes bottines... Il a pourtant quelquefois porté des vêtements soignés, mais je ne le revois jamais que dans ce paletot ridicule, avec les boutons qui tiraient l'étoffe jusque dans le dos.

Curieux exercice. Après tout, c'est ce qu'on appelle examen de conscience. Doit être très malsain, quand on est perspicace. Je voudrais bien savoir ce qui peut rester debout, lorsqu'on s'y met avec rigueur et volonté d'atteindre au fond du fond. Charpie... Assez calmant pour les passions ; je le constate. A moins que ce ne soit l'effet du bain de siège dont ces traîtresses de feuilles sont en train de me gratifier... Ma parole, j'étais assis dans un vrai cuveau.

Ce qui se fait de mieux comme fusil anglais. Tout de même, pas moyen d'avouer la vérité. Je raconterai que j'ai glissé ; que j'ai cru me rattraper sur ma crosse ; que par miracle les coups ne sont pas partis. Et voilà comment arrivent les accidents, mes enfants ! »

VIII

La neige en épaisses rafales. Retard de tous les trains. Lasse d'attendre le dernier express, l'équipe de nuit s'est réfugiée autour de quelque poêle, abandonnant les voies et les chantiers ensevelis. Pour peu que Nicolas s'éloigne de quelques pas sur le quai désert, derrière lui les voiles de flocons se referment et les lumières de la gare ne sont plus que des points confus. Tantôt il distinguait encore les rails, mais maintenant, dans la blancheur tourbillonnante, il

va et vient comme au long d'une charrière, comme sur un champ où s'entrecroisent des ornières de tombereaux.

Passé minuit. Dans l'obscurité quelques ombres se réveillent et tout fumant sous le givre, le train finit par entrer en gare. Jourdaine a une joyeuse exclamation devant le spectre d'Esquimau qui, surgi de la neige et de la vapeur, s'empare de sa valise. Mais il n'a pas dit trois paroles que sa gaieté tombe. Elle s'arrête sur le quai, questionne, indifférente aux flocons qui lui mouillent le visage. Les rares voyageurs se sont hâtés vers la sortie. L'employé crie :

— Eh bien, eh bien, là-bas ! Je ferme !

Après qu'il a bouclé la porte, il revoit devant la gare les deux mêmes originaux qui continuent à discuter près de leur voiture, l'homme tenant toujours la valise et secouant de temps à autre, d'un mouvement de tête, le poids de neige qui fait plier les bords de son chapeau.

— Tu vas être trempée.

— Qu'est-ce que ça fait ?

— Mais comme, de toute manière, tu ne vas pas reprendre le train, autant te mettre à l'abri dans l'auto et que nous tâchions de regagner Saint-Saturnin. Par bonheur je connais la route presque aussi bien que l'intérieur de ma maison.

Tandis qu'il s'efforce de gratter le verglas qui s'est formé sur les vitres, elle entre dans la voiture ; mais par la portière ouverte, elle reste penchée à mi-corps sous les flocons :

— Et comment t'a-t-il annoncé la chose ?

— Pas un mot à personne... Je t'en prie, tu vas prendre mal.

Elle s'assied, mais comme il n'entend pas ce qu'elle demande, elle se penche à nouveau :

— Il a dû pourtant donner des ordres à Jenny ?

— Non, rien. Il s'est méfié... J'espère que je verrai suffisamment.

Il s'installe, démarre et dans l'épaisseur aveuglante tâche lentement de trouver son chemin.

— Mais, Nic, tu penses bien qu'à la cuisine on ne se fait pas faute de lire toutes les adresses des lettres que nous écrivons. Alors comment a-t-il pu correspondre ?... Dans le

flot de ses paroles, il se trahit comme un enfant. Et vous n'avez rien remarqué ?

Absorbé, Nicolas répond du mieux qu'il peut aux questions dont on le presse :

— Non, si ce n'est qu'hier matin il semblait très impatient d'avoir son courrier.

— Evidemment, évidemment ! Tout était compromis s'il n'aboutissait pas avant mon retour.

— Et tu vois qu'il s'en est fallu d'un cheveu... (Foutue neige !...) puisque nous n'avons eu la surprise qu'à huit heures ce soir... Attention, nous devons approcher du pont.

— Lui qui m'a dit si gentiment, au moment de mon départ : « Je suivrai ton conseil. Je prendrai quelqu'un pour m'accompagner. Je me réjouis de ne plus vous être à charge. »

— Eh bien, il ne mentait pas.

Elle s'écrie :

— La vérité c'est que depuis deux mois, nous nous méprenons sur le caractère de cet attachement.

— Pas du tout ! Pas du tout !...

— Mais alors comment...

Nicolas s'arrête, ouvre la portière. Sa semelle rencontre l'herbe :

— C'est bien ce que je croyais : nous sommes sur le bas-côté. Essayons quand même de faire encore un ou deux kilomètres. Il n'y a pas d'arbres et les fossés ne sont pas profonds.

Il reprend quand il s'est rassis :

— Je jurerais au contraire qu'il se sent irréprochable. C'est bien pour cela qu'il a tant d'audace.

— Alors en invoquant la mémoire de Maman, nous devons obtenir...

Tout à sa préoccupation, il semble n'avoir pas entendu, puis répond tout de même :

— Obtenir qu'il ne reçoive plus Ninette à Saint-Saturnin ? Mais s'il va la rejoindre ailleurs ?

— Non, qu'il choisisse entre elle et nous.

— Diable, diable, tu te sens bien forte... Ce ne sont

plus des flocons, c'est une purée de neige ! On irait plus vite à pied.

— Si tu savais, mon pauvre Nic, comme je suis peu pressée d'arriver !

Elle reprend au bout d'un moment :

— La situation sera intolérable. Non, jamais je n'aurai la patience. Je repartirai demain.

— Evidemment tu peux repartir. Et Jenny de même, comme elle l'aurait fait dès ce soir, si je ne l'avais pas suppliée d'éviter un esclandre. Attends-toi à ce que sa sœur tombe malade, comme chaque fois qu'elle, Jenny, a des contrariétés et désire ne plus nous voir pour deux ou trois semaines. Mais si vous partez dans l'espoir qu'il vous rappellera, vous risquez d'attendre longtemps.

— Ninette se lassera vite. Déjà lors de son premier séjour, elle paraissait excédée.

— N'empêche qu'elle est revenue. C'est donc qu'on a trouvé des arguments plus forts que ses répugnances.

— Alors à ton avis... Car je connais Jenny : je vais la trouver sur le banc de l'antichambre... Il faut qu'avant cinq minutes nous ayons au moins l'air de savoir ce que nous voulons.

— Je doute qu'avant quelques jours... Cré nom, ça y est !

Doucement, mollement, la voiture s'est inclinée vers la droite. Nicolas sort, marmonne une série de jurons, revient :

— Ma pauvre enfant, il n'y a rien à faire. Je mérite qu'on me plonge la tête dans la fosse à purin ! J'ai pris les arbres de la mère Camus pour ceux du carrefour. Aussi pourquoi craignais-tu tant d'arriver dans cinq minutes !... Je vais te chercher la carriole de la ferme.

Mais Jourdaine est déjà sur la route :

— Jamais de la vie ! Nous marcherons. Il ne reste même plus deux kilomètres. Puisque j'ai des guêtres et un bon manteau !

— Comme tu voudras. Mais alors je prends ta valise. Dis-moi donc des injures ! En tout cas nous aurons tout le temps de discuter notre tactique.

Mais dans les ténèbres piquantes, peuplées d'invisibles

essaims, la marche est plus malaisée qu'ils ne pensaient. Avec l'air froid qu'ils respirent, un brusque hiver pénètre jusqu'en leurs pensées. Sur le sol floche, leurs pas sont muets. L'oreille n'est emplie que du petit bruit mat, de l'innombrabl grésillement de la neige tombant sur la neige. Jourdaine sursaute lorsqu'il dit, pourtant à voix basse (il la tient par le bras) :

— C'est par un temps pareil qu'Ivanoff a dû se sauver de chez lui, sous un caftan de palefrenier, avec de l'argenterie dans un vieux sac à pommes de terre... Nous marchons, nous, vers la maison bien chauffée, vers nos lits. Mais songe à ce que c'est que d'aller dans la direction contraire, vers un horizon vide, hostile. Essaie seulement de te retourner. Oui, tourne-toi rien qu'une seconde. N'est-ce pas qu'on se sent tout à coup petit, perdu ? Et si tu fais seulement deux pas dans cette direction, c'est comme si tu avais à changer de place tous tes viscères.

Au bout d'un moment il dit encore :

— L'autre jour, pour quelques réparations, j'ai visité la petite ferme de la Cour-Marie, celle qui me vient de Renée. Sais-tu qu'à la considérer attentivement, elle est tout à fait habitable ?

— Mais, Nic, tu ne songes pas ?...

— Bien sûr que non. Mais tu me connais : je me sens beaucoup plus tranquille avec une tranchée de repli... Si seulement ces flocons ne vous entraient pas dans le col !

Elle murmure :

— Mon repli à moi, c'était Saint-Saturnin.

— C'est bien pourquoi il faut y rester. Hé là, tout de même ! Ce n'est pas l'ogre qui est entré dans la maison. Non, sapristi, nous n'allons pas prendre la fuite. Mais pour pouvoir se défendre avec énergie, il faut conserver son indépendance, n'avoir aucune faveur à demander. Ma situation est délicate... Allons, voici l'avenue. Tout va bien, mais gare aux arbres.

Ils avancent plus lentement encore que sur la route.

— Appuie vers la gauche : méfie-toi du banc.

La hâte d'arriver les rend silencieux, et si son frère dit

quelque chose, Jourdaine ne répond plus qu'à peine. Il pense qu'elle est transie :

— Quel grog je vais t'administrer ! A peine si tu pourras marcher jusqu'à ton lit.

Cette fois encore elle n'entend pas :

— Qu'est-ce que tu dis ?

IX

Lettre de Jourdaine

La nécessité de rendre courage aux autres fait qu'on finit par se prendre à ses propres arguments. Hier soir, vous n'auriez guère reconnu votre Jourdaine dans l'épave que Nic a ramenée jusqu'à la maison ; et pour une fois vous n'auriez pu me reprocher cet « insensible orgueil » sur lequel vous comptez, mais que vous n'aimez pas. Et pourtant je vous jure que si je me suis vue à tel point décontenancée par la nouvelle que Ninette était rentrée à Saint-Saturnin, installée dans les droits et privautés d'une dame de compagnie, ce n'était pas que je fusse accablée par la perspective des ennuis sans nombre auxquels sa présence nous condamne ; ce n'était même pas le chagrin de constater, chez mon pauvre père, les progrès d'étranges obsessions, où l'on ne peut plus reconnaître l'homme délicat et bon qu'il était jadis. Non, ce qui tout de suite m'a paru si lourd, c'est l'idée des obstacles que j'allais rencontrer à tenir la promesse que je vous ai faite. Vous ne savez que trop combien la démarche que vous désiriez m'était pénible ; vous ne pouvez pas avoir oublié combien je me suis défendue avant d'y consentir ; de là votre esprit glissera, par une pente inévitable, à croire que je me hâte de capituler devant le premier empêchement. Il saute aux yeux qu'un service demandé dans la situation présente, aurait toute chance d'être accordé sur-le-champ ; l'occasion serait trop belle de désarmer une résistance qui ne s'est guère manifestée, mais qu'on pressent, qu'on craint et qui peut gêner. Pourtant comprenez que ce serait vendre à prix d'argent, par un marché tacite mais sans

ambiguïté, mon consentement à tout ce qui peut surgir ici de pénible ou d'absurde. Depuis hier, je ne fais que tourner autour de cette évidence, et j'y trouve toujours moins d'échappatoires. Laissez-moi, je vous en prie, quelques jours de répit, qui me permettront peut-être de me rassurer. Mais le secret dont mon père a cru devoir entourer sa détermination m'y fait craindre quelque chose de plus trouble que je ne voudrais le croire.

Je vous écris dès ce matin, pour ne pas vous laisser un trompeur espoir. Je ne doute pas qu'en tout état de cause mon père ne me donne les quelques bijoux de Maman. Vous savez que je n'y tiens pas et vous pourrez en disposer.

Ai-je besoin d'ajouter que mes frères ne soupçonnent rien de ces ennuis, comme ils n'en ont jamais rien soupçonné, quoique hier soir, dans la voiture, j'aie accablé ce malheureux Nic de questions tellement impatientes qu'aveuglé par la neige, il m'a conduite dans un fossé.

Je n'ai presque plus le cœur de vous ecrire ce qu'autrement j'aurais été si fière de vous rapporter. N'y voyez pas un baume dont j'espère calmer votre déception. A Paris j'ai pu rencontrer qui vous savez et lui remettre votre rapport. On attendait anxieusement ce papier. Si, malgré l'indolence de l'ambassadeur et les fantaisies de l'attaché naval, les négociations progressent d'une manière inespérée, ce n'est que grâce aux renseignements communiqués par vous. Au ministère on vous en a une grande reconnaissance. A plusieurs reprises on m'a répété : « Nous ne tablons que sur les avis de Sinnis ; il est le seul qui ne rêve pas ».

Combien nous aurions ici besoin de ce coup d'œil pénétrant et de cette habileté, qui dans les jours heureux peuvent quelquefois paraître redoutables, mais qui rassureraient dans l'incertitude où nous tâtonnons.

***

— Tu crois ?
— On entend causer...
— Moi, Bichet m'a dit...
— Savez-vous que dimanche M. William...

— Avez-vous observé qu'on ne voit plus les petites demoiselles ?

— C'est-il que M. Nicolas veut faire un bail, dit la buraliste, qu'il m'a pris trois feuilles de papier timbré ?

— Je voudrais bien savoir, dit la femme de l'adjoint, je voudrais bien savoir... Courez, Julie, à la lucarne regarder si Mme de Sinnis prend à droite.

Le fermier des Houlettes le sait par la boulangère de Blanches-Portes :

— Ils ont fait manquer son train à Crétet, mardi dernier, à cause de leur cloche qui ne sonne plus, comme jadis, à midi tapant. Je me demande si des fois... oui, je me demande...

Le père Peutout qui lâchait son eau derrière la haie, n'a pas manqué de regarder entre les branches :

— Il tâtait les herbes sèches avec le bout de son croissant, mon M. Nicolas ; et bien sûr, mes amis, qu'il en a trouvé un. Il tournait le collet entre les doigts. Qui est-ce qui peut bien en poser sous le nez de son fidèle garde ? Mon gars, que ça me démangeait de lui souffler, qui donc qui lève sa chemise à la Pernette ? Alors celui-là, faut bien qu'il laisse le Pernet bricoler hors du lit une petite heure ou deux. Mais il a la tête ailleurs, M. Nicolas.

On cause à la sortie de la messe :

— Dame, ça ne doit pas leur faire plaisir...

— A moi, Babet m'a dit...

— Je ne sais pas, mais...

— Des fois...

— Qui sait ?...

***

Lettre de Jourdaine

Garçon chéri,

Ne te crois pas forcé de répondre à toutes mes épîtres. Je m'aperçois qu'elles se suivent d'un peu trop près et tournent aux caquets d'une mère poule. Mais ce sont mes seules récréa-

tions, et le temps qui les sépare me dure terriblement. Ton oncle Nic est mieux partagé : il s'échappe, lui, vers ses livres, et sans importuner personne, y trouve un refuge aussitôt qu'il lui plaît. En parcourant les rayons de sa bibliothèque, je suis restée confondue de tous les sujets sur lesquels sa curiosité s'est portée. On le croit absorbé dans les besognes les plus grises, mais on découvre peu à peu que son esprit a mille retraites insoupçonnées, des coins connus de lui seul et qu'il s'est aménagés avec beaucoup de soin, j'allais dire avec un sens ingénieux du confort, car il mêle à ses théories rustiques une façon de sybaritisme tout à fait amusant. Il m'a prêté l'autre jour un volume de je ne sais plus quel philosophe, m'affirmant que dans la société d'un pareil sage on oubliait merveilleusement toute espèce de soucis ; mais je n'ai pas su, je l'avoue, y découvrir la sérénité qu'il me promettait. Non, quand ma pensée veut s'enfuir, elle n'a qu'un chemin, un sentier de mulets, qui grimpe dans la montagne. Et tout en haut, j'atteins un petit village de huttes à toit plat. De loin je vois les chéchias rouges circuler sur la neige ; devant une porte je reconnais une paire de skis. « Veuillez demander au lieutenant s'il peut me recevoir. Je ne le dérangerai pas longtemps. » Et, bien entendu, chaque fois, je m'attarde un peu plus que je n'en avais l'intention.

A quels événements pleins d'inattendu en étais-je restée dans ma dernière chronique? T'ai-je dit que les deux filles de Louis sont reparties? On ne pouvait interrompre plus longtemps leurs études. D'ailleurs depuis l'équipée dont je t'ai parlé, Laurette avait une appréhension maladive à se trouver en présence de son grand-père, et celui-ci paraissait importuné même par la gentille Marianne. Peut-être se croyait-il jugé par ces yeux naïfs. Il ne marquait plus que du déplaisir à leur vue.

Pour ne pas tomber dans la même défaveur, je déploie toute une tactique astucieuse. J'évite, sauf pendant les repas et les soirées, de m'imposer en tiers ; mais pour ne pas laisser oublier ma présence, je surgis inopinément au détour d'une allée, ou m'avise d'aller au salon mettre une bûche sur le feu. Ninette te ferait rire par la manière dont elle raffine sur des nuances de politesse destinées à souligner sa situation subor-

donnée. Je me méfierais moins si je lui voyais avouer plus candidement son naturel. Les domestiques, semble-t il, ne lui ont pas encore fait d'avanies. Je dépense des soins infinis à leur inspirer le calme, sans toutefois questionner ni tomber dans des confidences. Pour me punir de ma réserve, Jenny me boude. C'est à ces petits jeux que les jours se consument, et c'est ainsi que ce triste janvier s'effrite peu à peu.

Mais le bouquet vient de m'être offert tout à l'heure. J'allais t'écrire quand on m'annonce que, ne trouvant pas M. Nicolas, l'entrepreneur désirait me parler. Mon père l'avait fait venir pour le prier de mettre à l'étude un projet si surprenant que d'abord je suis restée sans comprendre : rien de moins que l'entier remaniement de cette bonne vieille maison et l'agrandissement des deux ailes. Jusqu'à l'escalier qui serait changé de place, pour donner à l'entrée plus d'apparat. Le travail semblait au brave homme si déraisonnable et si coûteux qu'il hésitait à prendre au sérieux une telle fantaisie. Dans ma stupeur, j'ai commencé comme lui par croire à des propos sans conséquence ; mais brusquement j'ai cru découvrir un sens possible à cette folie. Ne serait-ce pas une tentative pour obliger ce Nic, contre lequel on a toute sorte de griefs, à déloger et se chercher un gîte ailleurs? Moi-même, après tout, ne serait-on pas soulagé si je déclarais ne pas vouloir habiter dans la peinture et les plâtras? Ce n'est là qu'un soupçon, et bien noir ; mais du coup j'ai pensé qu'il fallait agir prudemment et l'entrepreneur s'est laissé convaincre d'amuser ton grand-père par quelques croquis, en attendant qu'un caprice moins absurde soit venu faire oublier celui-là.

Mais plus j'y songe et moins je puis dénier à mon explication un air de vraisemblance. Si j'ai raison, le projet ne serait pas né subitement et ne s'évanouirait pas de lui-même ; et si l'on n'y met pas d'obstacle, de quels autres ne sera-t-il pas suivi? Le combattre ouvertement? Gagner du temps par une résistance dissimulée? Mais qu'est-ce que gagner huit ou quinze jours au moyen de misérables combinaisons, quand ce qui s'ouvre devant nous c'est un gouffre sans fond d'autres semaines, de mois, d'années peut-être!

Mais voilà que je vais te paraître inquiète, alors qu'il y a tout juste matière à mélancolie devant la déraison d'un pauvre

vieillard... Ecrivez-moi tout de même un petit mot, lieutenant chéri, et grondez-moi de me laisser effrayer par des chimères.

⁂

— Tenez, Marie, je les entends qui grattent leurs souliers sur le décrottoir.

— Qu'est-ce que je vous avais prédit ? Regardez la pendule. Chaque jour ils rentrent de leur promenade quelques minutes plus tard.

— J'astiquais mes harnais derrière la porte de l'écurie et j'ai tout entendu leur conversation, pas seulement leurs voix mais les mots. La « législation de notre pays », qu'il disait. Et qu'elle répondait : « Je suis tout à fait de votre avis. »

— Ah, ils en disent !

— Hé, Charles, laisse là ta bêche.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Viens que je te dis. Renifle un peu sur moi.

— Où que tu as pris cette odeur ?

— Cours vite à la buanderie. Y a là Marie et Joséphine. « Faut croire qu'elle se beurre avec du parfum », qu'a dit Marie. Et Joséphine a tout gardé dans un journal, par curiosité. Des frusques en soie rose. Cours y frotter ton nez avant qu'elle se mette à sa lessive.

— Quand il lui donne le bras...

— Eh bien ?

— Eh bien, ma fille, mettez vos lunettes.

— Pourquoi donc, Mademoiselle ?

— Hé, pour mieux voir !

— Et qu'est-ce que vous avez remarqué, vous ?

— Mais, ma pauvre enfant, cela saute aux yeux. Il allonge les doigts tout doucement. Il croit que personne ne peut s'en apercevoir. Et, je vous en donne ma parole : il lui tapote la main ! Je l'ai vu. Il la lui ta-po-te !

⁂

Lettre d'Amédée de Sinnis

Ma précieuse Jourdaine,

Je dois vous combler d'aimables choses dont vingt personnes m'ont chargé pour vous, au cours d'une mortelle réception d'où je sors. Vous ignorez à quel point vous êtes populaire. Chacun vous plaint de tout son cœur, mais sans pouvoir deviner combien vous méritez qu'on vous plaigne.

Car on n'a même pas le recours, mon amie, de vous venir en aide par ce peu de fard qui permet quelquefois de rendre le visage de la vérité plus supportable. J'ai honte de ne plus savoir être avec vous que véridique, non par vertu, hélas, mais pour avoir abusé de bien des habiletés et laissé vos regards démonter les ressorts de trop d'artifices. Je vous le dis donc avec une entière sincérité, ou plus exactement avec totale impossibilité de feindre : mes affaires sont en état moins brillant qu'il ne me serait agréable, mais avec quelque patience je suis certain d'en venir à bout. En tout cas mes ennuis ne comptent pas auprès des vôtres. Permettez-moi donc de n'en plus parler du tout, jusqu'à ce que je puisse vous dire que je les ai définitivement écartés.

C'est de Louis que je souhaiterais vous entretenir. Vous n'ignorez peut-être pas qu'il fait partie d'un nouveau conseil, pour lequel il a dû venir à Londres. Je sais déjà que sa loyauté, son allant, son énergique indépendance ont fait ici grande impression. Il a, du premier coup, pris rang parmi les quelques hommes devant lesquels on pense qu'aucun cataclysme ne sera jamais désastreux, tant qu'ils seront debout. J'ai corroboré cette admiration du mieux que j'ai pu ; mais au cours d'un repas que nous avons pris ensemble, son attitude ne m'en a causé qu'une plus vive surprise. Comme il me paraissait accepter un peu facilement les embarras de Saint-Saturnin, j'ai cru devoir lui suggérer quelques alarmes. Je trouverais d'ailleurs naturel qu'à l'échelle de ses préoccupations, celles-là lui parussent porter sur des chiffres négligeables ; mais bientôt, devant ses réponses évasives, je me suis demandé s'il avait autant d'assurance qu'il voulait le paraître, ou s'il n'était pas bien plutôt soucieux d'écarter un problème qui le

tracasse. C'est comme si j'avais eu devant moi l'un de ces athlètes qui tordent des barres et soulèvent des sphères de fonte, mais dont on apprend qu'ils sont dangereusement menacés en un point du cœur ou des reins. Observez-le bien, la prochaine fois qu'il ira vous voir. Je ne pourrais pas préciser, mais il y a quelque part quelque chose qui cloche. L'absence de sa femme peut n'y être pas étrangère — ma mauvaise langue allait ajouter : si toutefois Reine peut manquer à un homme d'une pareille trempe ailleurs que dans son lit. Au fait, peut-être simplement dort-il moins bien...

Et pour m'excuser envers Reine, dont vous savez que j'apprécie les qualités charmantes, je me hâte de dire qu'avec sa bonne grâce et ses justes instincts, elle serait bien capable de vous aider à Saint-Saturnin plus judicieusement qu'il ne ferait lui. Portez tous vos efforts à ce qu'elle ne se désintéresse pas de vos difficultés.

Une phrase de votre père m'est revenue dans l'esprit ; servez-vous en, si le pauvre homme paraît toujours obsédé d'architecture. Un jour que je me promenais avec lui dans les avenues, j'ai souvenir qu'il m'a dit : « Je n'aime pas le faste des constructions. J'y vois quelque chose d'indiscret et d'ostentatoire. Mais celui des allées d'arbres est royal sans blesser. » Il garde assez de clairvoyance pour se trouver flatté qu'on lui rappelle un aussi joli mot.

X

L'heure où les rats commencent à circuler dans les plafonds. Bruit familier à ceux qui veillent encore après l'extinction des lumières signal qu'enfin les hommes ont fait silence et que la maison n'appartient plus qu'aux esprits dansants, aux elfes et aux songes.

Pourtant Jourdaine écoute mieux. Ce n'est pas au-dessus de sa tête, c'est le long du mur qu'ont passé des frôlements légers. Elle tend l'oreille : c'est à sa porte. Alors elle rallume, prend un peignoir, va entr'ouvrir :

— C'est vous Jenny ?

L'intendante, éblouie par la lumière, cligne des yeux :

— J'ai cru... Madame, je ne voulais pas vous réveiller.

— Qu'est-ce qu'il y a donc ?

Faute des mots qu'elle ne parvient pas à trouver, Mlle Cheu se contente d'un signe de tête vers les appartements du bas.

— Mais quoi, Jenny ?

— Si vous voulez voir vous-même...

Comme Jourdaine ne bouge pas, elle ajoute :

— Déjà hier soir !

— Mme Tavernier ?...

— Il y a des chances.

Jourdaine s'en veut de n'avoir pas contrefait le sommeil et ramené, pour ne rien entendre, la couverture par-dessus sa tête.

— Vous n'avez pas simplement vu de la lumière ? ou entendu parler ? Souvent mon père parle tout seul.

— Je ne vous aurais pas dérangée.

— Mais alors comment savez-vous ?...

Jenny répond avec quelque hauteur :

— Quand il faut absolument savoir, Madame, on trouve le moyen.

Pauvre et fidèle chien de garde ! (Le fermier de la Mérouvière a laissé jadis égorger son valet d'écurie par deux voleurs de chevaux, pour avoir brutalement crié à son chien qui aboyait de rentrer dans sa niche, alors qu'il fallait descendre voir pourquoi grognait la bonne bête.)

Mlle Cheu poursuit :

— Quand vous aurez vu ce sabbat...

— Je passe une robe, dit Jourdaine, et je viens.

C'est la vieille fille qui conduit la marche le long du couloir obscur. Il faut bien que Jourdaine avance comme elle, sur la pointe des pieds, se guidant d'une main qui frôle le papier de la paroi et les vitres des gravures. Puis vient l'escalier, où s'imposent des précautions encore plus grandes. Une marche après l'autre. Descendre, descendre... Mon Dieu, descendre vers quelle honteuse découverte ? On arrive devant la porte de la chambre. En effet il y a bien deux voix. Jourdaine chuchote :

— C'est vrai qu'elle est là... Je vous remercie, Jenny... Je constate par moi-même...

Elle recule déjà, mais Mlle Cheu l'entraîne par le coude :

— Dans le cabinet de toilette !

Là, tout autour d'une porte qui joint mal, il passe de la lumière. Jourdaine n'avance plus. Elle cesse ou recommence d'apercevoir les raies brillantes, selon que Jenny s'en approche ou les quitte. De nouveau elle sent une main toucher sa manche :

— Venez voir.

— Non, Jenny.

— Il faut !

— Je ne veux pas.

— Vous ne pouvez pourtant pas permettre une chose pareille ! Elle a fouillé les armoires de Madame. Alors j'entrerai, moi. Je dirai que j'ai vu de la lumière.

Jourdaine l'arrête et se décide :

— C'est à moi de le faire.

Elle s'avance, frappe un léger coup, puis ouvre sans attendre la réponse. Dans son premier saisissement, elle sent ses jambes s'en aller.

Sa mère... assise à côté du lit qu'occupe le vieillard... Sa mère, qu'elle voit de dos, en chapeau et en robe de ville, son écharpe de fourrure autour du cou, une main gantée posée sur le pommeau de son ombrelle. Mais, au bruit, l'apparition se retourne...

Le cri que voudrait pousser Jourdaine ne se traduit que par des mots enroués ; mais son indignation n'a pas besoin de grands éclats :

— Que signifie cette mascarade ?... Otez cela ! Otez cela !

Elle saisit l'écharpe, le chapeau :

— Qui vous a permis ?... Sortez à l'instant de cette robe !

Mme Tavernier tire sur les gants, qui ne viennent qu'à grand'peine, car elle les a passés par-dessus toutes les bagues d'Elisabeth. Elle balbutie :

— C'est votre père qui s'est mis dans la tête...

— Et maintenant la robe ! A l'instant, à l'instant ! Si vous êtes nue là-dessous, tant pis pour vous !

Il faut d'abord défaire une broche. Mme Tavernier n'est pas nue, mais va pourtant s'abriter derrière un rideau pour dégrafer la robe de satin noir et reprendre la sienne. Elle gémit :

— Je vous jure que c'est pas de ma faute...

— A présent, rentrez chez vous... N'emportez pas ce collier, s'il vous plaît !

Sous les doigts tremblants de Ninette, le fermoir finit par s'ouvrir.

— Et reprenez vos boucles d'oreille qui traînent sur la table.

Enfin elle est sortie ! Jourdaine a besoin d'un effort pour oser regarder vers son père. Il tient les yeux baissés. A-t-il dit quelque chose depuis le début de la scène ? Elle n'a rien entendu. Elle hésite, se rapproche. Arrivée tout près de lui, elle murmure :

— Comment as-tu pu supporter un pareil spectacle ?

Alors il tourne vers elle un regard où brille une sorte de passion désolée :

— Pourquoi, dit-il à voix basse, pourquoi, mon enfant, m'arraches-tu le souvenir de ta mère ?

Elle est si désarmée par le chagrin de ces yeux qu'elle s'agenouille auprès du lit et ne peut retenir ses larmes :

— Mais ce n'est pas ainsi, pauvre Père... qu'il faut la rappeler parmi nous.

Il ne bouge pas. Au bout d'un moment il murmure :

— Vous ne comprenez pas que je souffre.

— Mais si, mais si, nous comprenons.

Et plus bas encore :

— Vous ne comprenez pas combien je l'aime.

Que veut-il dire ? Va-t-il de lui-même corriger sa phrase ambiguë ? Jourdaine attend, appelle d'autres paroles. Maintenant son père a fermé les yeux ; il garde l'immobilité d'un homme qui dort. Peut-être, dans son égarement, a-t-il vraiment pu se précipiter vers le sommeil, trouver moyen d'en être submergé. Elle se relève, remet en ordre, sans douceur, les couvertures et l'oreiller. Qu'il se réveille et parle ! Il a fui, le plus loin qu'il a pu ; il s'est mis hors d'atteinte ; mais on ne peut pas, sans l'entendre, laisser grandir un dégoût contre quoi l'on ne saura plus comment se défendre. Elle lui secoue résolument l'épaule. Alors il ouvre enfin les yeux, la regarde...

Hélas, non. Qu'il les referme au plus vite !

XI

En voyant Mme Tavernier s'avancer vers lui dans le chemin de la ferme, Nicolas surpris jette les yeux sur sa montre. Non, il n'a pas la berlue : même pas huit heures du matin ; sept heures et demie !

— Vous avez vu Jourdaine ? demande-t-elle.

— Non, qu'est-ce qu'il y a ?

— Quelque chose d'extrêmement pénible... Une situation tout à fait abominable...

L'habitude de converser avec les paysans a développé chez Nicolas une certaine prudence, qui le porte à laisser venir. Il observe curieusement cette femme agitée, qui se tient tête nue dans la froide petite brume de février.

— Je croyais, poursuit-elle, que votre sœur... j'espérais presque... Je n'aurais pas eu l'humiliation de vous expliquer moi-même...

— Oh ! fait avec bonhomie Nicolas, vous savez que je suis sans préjugés... Prenons par ce chemin, si vous ne voulez pas que tout Vauville sache demain vos histoires.

Elle se laisse passivement conduire.

— Mon Dieu, murmure-t-elle, voilà déjà que vous imaginez les pires choses !

— Je n'ai rien insinué, Ninette.

Elle marche dans les flaques de boue sans y prêter aucune attention :

— Mon erreur impardonnable, c'est d'avoir cru que je pourrais me dépêtrer toute seule... J'ai bien tâché de m'ouvrir à Jourdaine, mais elle n'a pas compris, ou plutôt elle n'a pas voulu comprendre... Elle peut être si froide... Vous êtes tous tellement distants !

— Pas moi, voyons, Ninette ! Je fais partie du paysage, pour ne pas dire du cheptel.

Ce ton achève de la décontenancer.

— Pas vous peut-être, balbutie-t-elle... Mais on a si vite fait de rejeter toute la responsabilité sur les femmes... Est-ce que vous ne m'auriez pas crue coupable de je ne

sais quelles manœuvres... si j'étais venue vous révéler que votre père...

— « Révéler », Ninette, c'est beaucoup dire, car il n'y a pas besoin d'être bien perspicace...

— Pour voir quoi ? demande-t-elle nerveusement.

— Pour voir que mon père vous témoigne des sentiments d'une galanterie assez pénible.

— Ah, oui, pénibles ! mais pas seulement de la manière que vous sembliez croire... Pénibles en raison du respect... oui, Nicolas, du respect que je porte à la mémoire de cousine Élisabeth. Je vous étonne peut-être. Je sais qu'elle n'était pas bien disposée à mon égard. Elle me jugeait sur quelques apparences, et j'aurais eu le droit d'en garder du ressentiment... Ce n'est pas qu'on m'ait beaucoup parlé d'elle depuis que je suis à Saint-Saturnin. Quelquefois votre père ; jamais vous ni Jourdaine... Mais il y a des choses qui se comprennent sans paroles... Je le dis honnêtement : je mesure toute la différence entre elle et moi, tout l'abîme qui sépare ce qu'elle valait de ce que je puis valoir moi-même... Alors à l'idée que je pourrais lui succéder dans cette maison, prendre sa place au milieu de vous...

Nicolas s'arrête. Il a l'air si stupide qu'elle ne sait plus ce qu'elle doit dire.

— Je vous jure que je ne suis coupable d'aucune coquetterie. D'abord je ne comprenais pas. Il disait : « Je voudrais vous voir avec une autre coiffure » ou bien « Croisez vos mains sur vos genoux »... Jourdaine ne se rend pas compte de tous les caprices auxquels j'ai dû résister... Jusqu'à l'affreux bourrelet de faux cheveux, cette chose que votre mère portait sous son chignon. Il voulait m'obliger... Mais je n'ai pas voulu, ça non !

Perdant décidément pied, Nicolas semble concentrer toute son attention sur la pèlerine de Mme Tavernier où le brouillard se dépose en un velours de fines gouttelettes. Enhardie quelque peu, Ninette reprend :

— Il m'est bien arrivé, comme à toute femme qui est seule dans la vie, de rêver que je pourrais me refaire un foyer... Mais je vous jure que même lorsqu'il me baise les mains et qu'il me supplie en pleurant d'être sa femme...

Eh bien, non, cela ne doit pas être... Je voulais ce matin m'en aller sans revoir personne, mais je n'ai pas su comment m'y prendre... Je ferai ce que vous voudrez... Je vous en prie, Nicolas, donnez-moi conseil.

Le trouble de Ninette ne semble pas feint ; c'est même la seule réalité que Nicolas, parmi ces propos absurdes, ait jusqu'à présent rencontrée. Il se méfie des déterminations improvisées et dit, pour gagner du temps :

— Vous savez, les mariages... C'est moi qui suis le maire de la commune... Alors tant que je n'aurai pas pris mon écharpe...

La plaisanterie n'est pas fine, mais l'événement tout entier n'a ni queue ni tête. Par quel enchaînement saugrenu sont-ils là tous les deux à se promener dans ce chemin, parmi ces arbres qui s'égouttent et ces fougères qui ploient sous l'humidité, dans ce paysage où des fantômes de troncs et de branches semblent des algues au fond d'une eau grise ? A côté de lui, la voix de Mme Tavernier reprend :

— Je ne vous demande qu'une grâce : épargnez-moi de me trouver en face de Jourdaine.

Oui Jourdaine... Que s'est-il passé ?... Pourquoi ne l'a-t-elle averti de rien ? C'est vrai qu'il n'est seulement pas huit heures. Avec le brouillard on ne sait même plus si l'on est le soir ou le matin.

— Marchez sur les feuilles mortes, dit-il. La boue est si collante que vous allez y laisser vos souliers.

XII

Deux jours plus tard, pour complaire au désir de Nicolas, Louis s'est fait déposer à l'entrée de l'avenue, et grâce à l'obscurité, personne ne l'a vu gagner la maison. Demain matin de la même manière, il repartira sans que son père ait chance d'apprendre sa visite. Ces airs de conspiration l'agacent et sont d'ailleurs bien superflus, car la situation paraît assez simple. Rien de tel, pense-t-il, que de la poser sur le papier ; le pour et le contre, noir sur blanc. Une femme plus audacieuse que Ninette pourrait effectivement tenter la

grande intrigue : épouser, séquestrer, plumer, faire place nette en quelques mois. Mais, primo, elle ne semble pas avoir ce qu'il faut de cynisme et de détermination pour un coup si risqué. Secundo, l'on peut même croire qu'en faisant appel à ses scrupules, on la trouverait capable d'une certaine délicatesse. Tertio, son ambition paraît se borner à gratter de-ci, de-là des sommes assez modestes. De la toute petite industrie à domicile. Il faut que chacun vive. Et puisqu'on la dédommagera de manière qu'elle puisse payer ses dettes, elle ne demandera sans doute pas mieux que de disparaître.

Louis d'ailleurs apporte un fait nouveau : si l'on en croit certains renseignements, tout cet automne Ninette se serait affichée en compagnie d'un homme beaucoup plus jeune qu'elle. Si vraiment elle s'est toquée de quelque danseur professionnel, l'endurance lui fera défaut pour supporter les dégoûts qu'implique la conquête d'un vieil infirme. Sur quoi Jourdaine a protesté que son frère ne connaissait rien aux femmes, et qu'elle commençait seulement de craindre Ninette depuis qu'elle savait l'existence de ce garçon.

Dans le bureau de Nicolas, devant le feu de la cheminée, la discussion pourrait se prolonger toute la nuit. Pourtant il faut conclure :

— Nous sommes d'accord, dit Louis, sur les mesures qu'en pratique il convient de prendre. Mais quant aux mobiles qui nous déterminent, je tiens à bien souligner qu'ils sont différents ; pour un peu je dirais contradictoires. Où vous ne voyez qu'un vieillard en enfance, moi je vois un blessé du travail. Simple nuance d'interprétation, mais qui modifie bien des choses. J'aime à croire que tu fais une différence entre un vieux soulaud qui s'en va du délirium et un vacher perclus de rhumatismes qui t'a pendant cinquante ans trait tes bêtes sous la pluie. En tout cas dans l'industrie on distingue. Vous savez très bien que l'usure de Père n'a pas d'autre cause qu'un travail trop tendu et qu'une mauvaise hygiène due au manque de repos. Et vous savez non moins bien que cette vie agitée, il n'en avait même pas le goût, qu'il se l'imposait dans notre intérêt, par une sorte de scrupule, par idée que toutes les forces qu'on

détient, on en doit compte, et qu'on garde sur la conscience toutes celles qu'on n'a pas utilisées.

Il poursuit, tout en remaniant pour la dixième fois, du bout des pincettes, un savant édifice de braise :

— C'est l'éternelle histoire des soldats qui se sont fait casser la figure... Mais non, Jourdaine, ce que je dis là ne va pas de soi ; ce n'est pas un lieu commun de réunion publique. Je dis qu'il y a de charmants petits vieux, pleins de philosophie, pleins d'attentions pour leur entourage, qui ne geignent sur aucune infirmité, qui n'ont ni jambe de bois, ni vilaines cicatrices dans la figure. Tout le monde leur sait gré d'être comme ils sont, et tout le monde ferme les yeux sur le passé, sur ce qu'a coûté la préservation de leur humeur guillerette et de leur teint frais. Père n'a pas cette amabilité. Il est contrariant ; il est aigre ; il se rend malheureux. A qui la faute ? A lui, dira-t-on. Qu'est-ce qui l'empêchait de se ménager en temps voulu et de s'embusquer comme les autres ?

A qui diable en veut Louis, puisqu'on n'a rien dit qui pût provoquer cette boutade, et contre quel antagoniste imaginaire cette véhémence est-elle tournée ? Nicolas voudrait en finir :

— Il ne reste plus, dit-il, qu'à voir si Ninette accepte notre plan. Je pense que Père est monté dans sa chambre et qu'elle m'attend au salon comme elle avait promis. Vous êtes donc bien d'accord : départ sous prétexte d'emplettes, lettre de rupture et disparition. Et j'offre la somme que nous avons dite. Faut-il que je vous relise le projet de lettre ? Je ne crois pas qu'il soit possible de mieux ménager son amour-propre d'une part, et de l'autre les sentiments de Père. Je persiste à penser que la lettre est un peu trop bien écrite, je veux dire d'un ton trop sobre, notamment le passage sur « l'apparente ingratitude » et « le souci d'épargner des souffrances inutiles ». Mais ça n'a pas grande importance ; tenons-nous-y... En attendant que je revienne faites-vous du thé. Vous trouverez tout ce qu'il faut sur la table.

Mais quand il est parti, ni son frère ni sa sœur ne quittent la cheminée :

— Dans une demi-heure, murmure Jourdaine, on respi-

rera peut-être plus à l'aise. A moins que, depuis deux jours, Père ne lui ait donné de telles assurances...

Pour Louis, le problème est ailleurs que dans les difficultés immédiates. Il ne lâche pas son idée :

— Je crains de m'être mal expliqué tout à l'heure. C'est une question, vois-tu, qui m'a toujours préoccupé : l'usure, l'espèce de dignité que prend un objet quand il a pleinement rempli sa destination. Je sais tout ce qu'on peut objecter. Mais l'homme qui parvient à la fin de sa vie sans aucune sorte de fatigue, tant mieux pour lui peut-être ; mais je doute qu'il ait jamais été travaillé par une générosité bien dévorante et qu'il mérite aucun respect. D'ailleurs sur le fond, toi, Jourdaine, tu es parfaitement de mon avis. Nous ne sommes pas de précieuses merveilles qu'il s'agit de transmettre à la postérité, mais des machines qui de toute manière doivent être cassées, jetées à la ferraille : alors qu'on ne les conserve pas dans du papier de soie mais qu'on les fasse tourner tant qu'elles pourront.

Faute de temps, faute d'amis, Louis n'a guère occasion de tirer ses réflexions au grand jour ; et même, faute d'émulation, il perd tant soit peu l'habitude de les identifier au fond des limbes où elles dorment. Ce soir il est lancé :

— J'avoue qu'en trois mois mes sentiments ont beaucoup varié. Sous l'impression de la mort de Maman, j'étais tenté de ne rien mettre plus haut que cette sérénité parfaite, que cette espèce d'innocence. Toutes les autres fins de vie me semblaient, comment dire ? participer à nos misères, être entachées d'impureté. Mais je crois qu'à mon insu, la grandeur du spectacle avait pesé sur mon jugement et le détournait dans un sens qui n'était pas spontanément le mien. Je m'en suis rendu compte à mesure que l'événement a pris du recul. Ne te trompe pas sur ce que je vais dire... Ce n'est pas que la longue existence de Maman m'ait paru moins bien remplie, certes non ! Personne ne s'est dépensé plus généreusement. Mais tout de même, si je mets ces deux vies en regard... (Et je sens très bien ce qu'il y a de grossier dans de telles comparaisons. N'y vois qu'un moyen de rendre clair ce qu'il n'est pas très facile d'exprimer.) Eh bien, malgré tout, malgré l'espèce de vase qui semble

maintenant remonter à la surface, je trouve dans l'activité de Père quelque chose de plus haut, de plus fort. Est-ce que j'ai pour la destinée d'un homme une sympathie plus directe ?... Mais non. Un effort soutenu si longtemps démontre une énergie, une persévérance, qui s'élèvent sur l'échelle humaine à quelques degrés de plus. Et d'autre part je ne puis pas oublier le rayon dans lequel une telle action s'est exercée, le grand nombre des êtres qui en ont bénéficié.

Jourdaine ne saurait expliquer en quoi l'argumentation dressée par son frère la choque. Statistiques présomptueuses... Elle dit :

— L'influence véritable... peut-on jamais la mesurer ?

Les mains tendues vers le feu, elle regarde la chair rose de ses doigts traversés par la clarté. Elle cherche ce qu'elle pourrait répondre, quels mots elle pourrait opposer aux mots. Mais Louis voit tout de suite que son discours a manqué le but, s'est perdu dans le vide. C'est d'ailleurs presque toujours ainsi, quand on déballe ces sortes de choses. Il ne s'y laissera pas reprendre de quelque temps. Par bonheur la porte d'en bas vient de se fermer :

— J'entends le pas de Nicolas. Il monte quatre à quatre. C'est donc que tout va bien.

En effet Nic est souriant :

— Je ne savais plus comment me dépêtrer de ses remerciements. Elle part cette nuit, si vous voulez. On n'est pas plus parfaite. Ah, mes enfants, quel spectacle vous avez manqué ! Une surenchère de prévenances, des assauts de délicatesse. Elle n'a presque pas eu l'air d'entendre ma phrase sur l'indemnité ! ... Je crois, au fond, qu'elle n'a pas assez d'imagination pour que l'espoir d'un grand coup de râteau lui fasse avaler en fermant les yeux ce qu'il faudrait avaler ici. Quant à son autre idylle, plus de doute ; elle est trop impatiente de rentrer à Paris. On ne me fera pas sortir de la tête qu'elle est venue en service commandé. Or elle peut rentrer avec un petit butin, certaine par conséquent de ne pas être battue. Vous verrez qu'un jour nous finirons par la regretter ; car ce qui est sûr (et maintenant je ne plaisante pas) c'est qu'à Saint-Saturnin elle a eu la révélation de quelque chose qu'elle n'avait jamais

entrevu, quelque chose qui l'a remuée dans son fond le meilleur... Ah ça, quelle paresse ! Vous n'avez même pas préparé l'eau chaude. Moi j'aurais faim pour un beefsteak.

Mais l'appétit des autres ne va pas jusqu'à leur faire tendre la main vers l'assiette de biscuits. En s'y mettant à trois, bien armés de leurs privilèges, ils sont venus à bout d'intimider une femme et de lui souffler sa chance. Mais un obstacle franchi, c'est pour se trouver en présence d'autres obstacles.

— Elle part, dit Louis, c'est fort bien ; mais Père ne peut pas rester seul...

— Je voudrais, dit sa sœur, être au lendemain du jour où la lettre lui parviendra. Pauvre homme, ce sera dur.

Et Louis reprend :

— Nous sauvons l'essentiel, mais ne nous cachons pas qu'il faudra par ailleurs jeter du lest, céder sur d'autres caprices.

— Le laisser se couvrir de ridicule par on ne sait quelle campagne électorale ? fait Nicolas. Ce n'est peut-être pas nous montrer bien chatouilleux pour sa dignité. Alors quoi ? Démolir Saint-Saturnin ?

Jourdaine se récrie, mais Louis murmure :

— Une maison n'est qu'une maison.

Et comme les deux autres se taisent :

— Gagner du temps, ça va de soi, et limiter les dégâts le plus possible. Naturellement nous nous arrangerons à ce que Nicolas ne soit pas lésé.

— S'il faut, hasarde Jourdaine, lui laisser casser un jouet, ne pourrait-on...

Mais l'aîné lui coupe la parole :

— Il n'a jusqu'à présent rien cassé du tout. Laissez-le du moins commencer. Même s'il met la maison par terre, ce ne sera pas une folie plus onéreuse que s'il avait entretenu dans quelque coin une maîtresse même assez modeste. Il ne s'est pas payé la part de fantaisie à laquelle son travail lui donnait droit.

Nouveau silence. Jourdaine se verra-t-elle forcée de parler toujours au nom de la lésine ? Elle dit, irritée contre elle-même :

— Le coup d'essai peut aller loin.

— Mais, riposte son frère, c'est la vie tout entière qui peut aller loin. Tu la prends pour une rosse qu'on fait tourner dans un manège. Tout à coup elle rue et s'emballe... Heureusement !

Il passera le reste de la nuit sur le divan de Nicolas. Mais le sommeil est un ami méfiant qu'il n'apprivoise jamais qu'avec peine et dont il connaît bien les signes de mauvaise humeur. Au lieu de s'acheminer vers l'engourdissement, son esprit reste lancé. « La vie rue et s'emballe, mais le bon cavalier en redevient maître. » Ce n'est pas que Louis soit passionnément homme de cheval ; pourtant les obscures images qui signifient pour lui vigueur, orgueil, conquête, c'est la mémoire de ses muscles qui la lui fournit le plus souvent— souvenirs présents dans ses cuisses, dans ses bras, lutte heureuse entre l'homme et la bête qu'il presse de ses genoux, victoire sur la monture obéissante, sur la route et le vent. Mais dans le malaise de l'insomnie, c'est toujours de la même manière que l'euphorie s'altère, et fait place à l'appréhension. Il ne progresse plus qu'avec peine, il lutte contre un élément hostile : et tantôt c'est contre le courant d'un bras de mer (survivance d'une terreur d'enfant, un jour qu'en se baignant il faillit être emporté par la marée descendante) ; tantôt c'est contre un flot humain qui l'enserre, qui l'étouffe (angoisse laissée en lui par le début de la guerre, quand sur les routes du nord, pour faire avancer sa compagnie, il lui fallait se frayer un chemin parmi la cohue des populations en fuite). Ses nerfs gardent de cette époque une secrète blessure dont jamais il ne fera l'aveu ; mais lorsque certaines têtes, toujours les mêmes, avec une certaine expression hagarde, commencent à défiler sur sa droite et sa gauche, il sait que l'obsession va devenir cauchemar et qu'il faut se hâter de rallumer, d'ouvrir un livre.

Il n'a, cette nuit, aucun volume sous la main. Aller jusqu'à la bibliothèque de Nicolas ? Par paresse et fatigue, il hésite. Il se surveillera ; il viendra bien à bout tout seul d'écarter ses fantômes. Mais l'homme couché n'est jamais

assez vigilant pour empêcher la somnolence de jeter sur lui ses filets... Le fusillé... Ah, non, assez de cette vieille histoire !... Trop tard. Louis s'efforce de faire un bond hors du cercle où l'idée fixe l'a cent fois fait tourner. (Un maire de village qui, pour avoir déplu par la fermeté de son attitude, fut poussé dans la rue, les mains liées derrière le dos, les bretelles coupées, les pantalons tombés sur ses chaussures, et qui, grotesque, trébuchant, fut abattu à coups de balles). Parmi des millions d'agonies, pourquoi ressasser éternellement celle de ce malheureux ? Mais l'esprit a ses prédilections, ses pentes. Car si la dignité de l'homme ne tient que par six boutons de culotte, si la contenance et le courage, même payés de la vie, sont à la merci d'un ridicule pan de chemise qui bat au vent et dans lequel des brutes tirent à la cible... Mon Dieu, assez ! Louis sait vers quelle région de son nihilisme ce raisonnement voudrait l'entraîner. Non qu'il rêve de la gloire : le hasard en est maître ; qu'il la dispense à qui lui plaira ! Mais il y a une certaine fierté, une certaine tenue, que nous avons acquises par labeur et discipline, qui sont à nous. Si cela même peut nous être enlevé dérisoirement... Le pauvre bougre avait dû préparer ses réponses le plus bravement qu'il avait pu. On se tient prêt, puis la chance se moque... Toujours, chez Louis qui n'a pourtant jamais connu d'échec, cette même peur d'être pris au dépourvu, à quelque tournant, de faire figure insuffisante. La partie n'est jamais gagnée définitivement. On peut la perdre. Je peux la perdre. Tu peux la perdre... Assez, assez !... Il doit bien traîner un bouquin sur quelque chaise... A condition que ce ne soit pas un volume de poésie !...

Quand Nicolas le réveille et s'informe comment il a dormi, sa réponse est celle dont il ne se départit jamais :

— Tout à fait bien.

D'ailleurs, dès qu'elle est lucide, sa pensée soigneusement gardée ne sait plus rien de ce qu'il convient qu'elle ignore, et jamais elle ne s'aventure dans les zones interdites.

Au bout de l'avenue, il attend l'auto qui doit venir le prendre. La campagne baigne dans le lait matinal et l'herbe est toute miroitante de gelée blanche. Pas chaud ! Mais

les joues où le rasoir vient de passer conservent une brûlure délicieuse, comme si déjà c'était le soleil levant qui les caressait, et l'air a le goût d'un sorbet qui fond sur la langue. Avec ce départ à la pointe du jour, l'opération se trouvera bouclée en un minimum d'heures. Rien n'enchante Louis comme ces sortes de réussites. Ce soir il doit coucher à Bruxelles, à Zurich demain. Il y a bien trois minutes qu'il attend, sans qu'il s'impatiente encore.

A travers l'irisation de la buée, il regarde, au tournant de la route, une misérable charrette qui s'avance au petit pas. Dix fois par minute les rênes, agitées d'une secousse, tirent en guise d'encouragement sur le mors du vieux cheval. Une imperceptible fumée monte doucement du maigre dos, comme d'un feu presque mort sous la cendre et la rosée. A hauteur de l'avenue, il faut un grand effort pour convaincre la bête de quitter la route et de s'engager entre les bornes. Quand elle se décide à donner une poussée sur le brancard, l'un des traits se décroche. Louis voit paraître hors de la bâche une Petite Sœur des Pauvres qui, malgré les châles dont elle est emmitouflée, descend lestement du siège et saute à terre. Il s'avance aussitôt :

— Laissez, ma Sœur ; je vais rattacher la chaîne.

Mais l'accident semble être un épisode normal du voyage : déjà tout est remis en place. La Sœur s'avance, délibérée, avec une familiarité paysanne, les mains à demi croisées pour tâcher de réchauffer ses doigts gourds :

— Monsieur Louis ?... oui, n'est-ce pas ? oui... Sœur Emérantine... Oui, n'est-ce pas ?... C'est Mme de Sinnis qui nous a fait dire... Des vêtements, du linge, qu'elle nous demande d'enlever immédiatement... Des vêtements qui ont appartenu... de sorte que nos pauvres vieilles, encore une fois, c'est la chère dame qui leur envoie... qui leur envoie du Ciel...

Et soudain Louis voit la religieuse baisser la tête, la baisser encore davantage. Elle fond en larmes :

— Ah, Monsieur, nous avons perdu... celle qui nous donnait tout notre courage... une véritable mère !

Des sanglots bruyants partent de la voiture ; la Sœur balbutie :

— C'est la petite Amélie Vasse, vous savez bien... c'est la petite Amélie Vasse.

Ce nom ne rappelle rien à Louis. Embarrassé, il cherche un billet dans sa poche, mais n'ose l'offrir. La religieuse poursuit :

— Elle est à présent novice dans notre maison... Après ce qui lui était arrivé, n'est-ce pas ?...

Confusément un souvenir remonte dans l'esprit de Louis, l'histoire d'une fille accusée de vol. Sans doute est-ce Mme Colombe qui est intervenue.

— La pauvre enfant, sans la chère dame... la pauvre ne serait plus de ce monde...

Sous la bâche les sanglots redoublent. La Sœur grimpe au marchepied, tapote affectueusement une épaule enveloppée de noir. Les deux femmes restent un moment embrassées. On entend la voix de la Sœur :

— C'est la première fois que nous revenons depuis... depuis... Alors, que voulez-vous...

Et tournée vers Louis, elle le prend encore à témoin :

— C'est la petite Amélie Vasse...

XIII

Il y avait encore moyen, ce matin, d'intercepter la lettre. Maintenant il l'a lue depuis une heure, depuis deux heures... Jourdaine n'est pas entrée dans sa chambre. Il n'a demandé à voir personne. Il a renvoyé Babet, venue comme d'habitude pour lui mettre ses chaussures, ce qu'il ne fait plus tout seul que difficilement.

On a franchi une certaine frontière invisible. On a dépassé la confuse arête où se fait le partage des eaux. On est sur l'autre versant. On ne s'y est encore avancé que de quelques pas, mais déjà le recul n'est plus possible. On est engagé sur la pente qui va descendre, qui ne peut plus que descendre et se précipiter.

On a fait appel à la ruse. On a commencé la résistance. On espère la maintenir sourde, l'envelopper de ménagements. Mais pour couvrir un premier mensonge, il faudra

le renfort d'autres mensonges. On ne fixera plus les bornes au delà desquelles on refuse de se laisser entraîner.

On a, comme d'habitude, envoyé les trois enfants dire bonjour à leur grand père ; mais c'est une corvée dont ils se sont acquittés au plus vite, sans regarder à droite ni à gauche, si bien qu'à leur sortie de la chambre il n'y a rien à tirer d'eux.

Un peu plus tard, passant sur le palier, l'odorat fin de Mlle Chen a cru percevoir une odeur de brûlé. Elle est entrée, a vu sur le tapis des cendres de papier. « Mon Dieu, a-t-elle dit, se peut-il que le vent ait refoulé des cendres jusque là ! » De son fauteuil William Colombe a répondu : « Laissez-moi donc ! » Mais on ne sait quoi, aujourd'hui, la rend d'humeur combative, et de sa propre autorité elle a déployé le garde-feu devant la cheminée. Elle en reste agitée tout le matin : « Babet, vous avez encore oublié le garde-feu ! » Et passant par l'office : « Naturellement, pas de garde-feu ! On s'étonne ensuite que les maisons flambent. »

Au premier coup de cloche, William Colombe a fait dire qu'il désirait déjeuner dans sa chambre. Et déjà l'engrenage commence à jouer ; car sous peine de paraître complice, il faut bien que, feignant l'ignorance, Jourdaine aille prendre de ses nouvelles. En chemin elle croise Nicolas.

— Bon courage, dit-il. Moi j'ai le rôle de l'armée prudente qui pousse devant elle un rideau de femmes et d'enfants.

Elle le retrouve un quart d'heure plus tard :

— Il est dans son fauteuil, dit-elle. Il n'ouvre pas la bouche. Ses traits sont durs. Il fait une sorte de moue. Comme il n'était pas complètement habillé, j'ai terminé sa toilette. Mais il n'avait pas l'air d'attacher plus d'importance à moi que si j'étais une table ou une chaise.

Vers deux heures, le bruit court à la ferme qu'en desservant, Babet lui a entendu dire : « Je chasserai tous ces escargots ! » Mais le jardinier colporte une autre version : « Je les écraserai comme des escargots ! »

A la nuit tombante, Ivanoff, dans l'étable, vient de porter au taureau sa ration de foin. A côté de lui, la mère Elodie a ramené les veaux vers leur box. Le puissant mâle, irrité par tous ces mouvements, s'agite, meugle, fait jouer les

muscles de sa formidable encolure, frotte contre sa mangeoire l'anneau de fer qu'il porte aux naseaux.

— Hé, dit gaillardement la vieille, il se souvient qu'il les a faits, et ça le chatouille encore où ça le chatouille.

Sur quoi, se retournant, elle aperçoit avec stupeur William Colombe. On ne l'a pas entendu s'approcher. Parfois on lui voit traverser la cour ; jamais il n'entre dans les bâtiments. Mais quelque insolite que soit sa présence, la vachère est depuis tant d'années dans la place qu'elle ne perd pas la tête pour si peu. Elle prend son sourire le plus aimable et désignant l'énorme bête, elle se contente de traduire en langage de cérémonie sa remarque de tout à l'heure :

— C'est le père de famille !

Il y a un petit silence. Le vieillard porte son regard de la mère Elodie au chef de culture, puis le ramène à Elodie. Sa taille se redresse et, le front haut, il dit d'une voix nette et forte :

— Non seulement vous avez raison, mais vous avez prononcé une profonde parole !

La femme continue à sourire, mais par excès d'intimidation.

— Le père de famille ! poursuit le vieillard. Quand les hommes d'aujourd'hui se servent de ce mot, on croirait qu'ils n'en connaissent plus le sens. Ils semblent avoir devant les yeux l'image d'un paisible bœuf, mais c'est au taureau qu'ils devraient songer : le taureau qui marche à la tête de toutes ses femelles, qui a mis tous ses rivaux hors de combat, qui renverse et piétine tout ce qui provoque sa colère et que le lion lui-même n'ose attaquer ! Et dans les anciens temps, du temps des Romains...

Il y a un arrêt. La fourche en main, le Russe hésite à se remettre au nettoyage des litières. Le vieux barine va dire encore quelque chose ; il a quelque chose sur les lèvres. Mais c'est comme si le discours, quittant soudain la surface, avait trouvé son chemin le long de failles souterraines. La tête a de petits hochements, mais les lèvres ne se desserrent plus.

(*à suivre*) JEAN SCHLUMBERGER

PROPOS D'ALAIN

Comme j'admirais la force pesante des vaches, les unes broutant la jambe avancée, les autres ruminant debout sur leurs piliers ou couchées selon la paresse, le bel équilibre de ces formes fut troublé par une cause que d'abord je n'aperçus point. Toutes s'éloignaient assez vite d'un centre perturbateur qui semblait n'être rien ; enfin le vainqueur de ces fortes bêtes sortit d'un petit pli du terrain qui suffisait à le cacher ; ce vainqueur était un enfant de trois ans qui élevait une frêle baguette. Petit roi ; mais les gros yeux des bêtes y avaient reconnu aisément la forme du roi. C'est la coutume ; ainsi pensaient les grosses bêtes, ou plutôt elles le disaient bien clairement par leurs actions, sans penser plus loin que leurs actions ; car telle est la coutume.

Une vache se décide quelquefois selon sa force. J'en vis la preuve un autre jour quand l'esclave voué au maintien de l'ordre, le chien, vint chasser la gourmande d'un gras pâturage où elle ne devait pas être. La grosse bête chercha la brèche, ne la trouva pas, et chargea contre une barrière, montrant cette puissance guerrière qui étonne dans une vache ; la barrière fut en morceaux du premier choc ; je ne sais ce qu'en pensa le maître, mais le chien était content.

Ces paraboles muettes m'en rappelèrent une autre, depuis longtemps oubliée. Comme je gardais un troupeau en compagnie du pâtour et d'un chien, il arriva que les vaches firent cercle contre le chien, un cercle de cornes ; et le chien s'enfuyant vers nous, nous courions grand risque. Mais le pâtour se mit à marcher à quatre pattes, comme un animal, et les vaches reprirent aussitôt leur fonction ruminante. Effet de coutume encore, car cette étrange apparence d'une forme humaine à quatre pattes ne correspondait à rien de ce

qu'une vache avait pu voir, ni à rien de ce qu'une vache eût jamais fait. Le gouvernement, mettons que c'était moi, avait eu bien peur ; il reprit son souffle, et n'en pensa pas plus long qu'une vache. Ainsi vont les choses, car un résultat vaut mieux qu'une pensée.

Maintenant que je suis provisoirement à l'abri des vaches, des chiens et des pâtours, il me plaît de penser que, roi constitutionnel en cette circonstance, et incapable comme un roi, j'aurais dû décorer le pâtour, mon ministre, de la Grande Étoile de la Ruse, réservée aux orateurs. Car c'est proprement éloquence de produire devant les yeux du troupeau en révolte une apparence tout à fait inattendue et nouvelle qui, en réveillant la pensée, la jette en des difficultés insurmontables. Il est clair qu'on ne peut penser en troupeau ; chacun retourne en lui-même pour délibérer, et oublie ce qu'il allait faire. Par où je comprends que la coutume est favorable au tyran, et l'intelligence aussi. C'est pourquoi, remarquant que, nous autres citoyens, nous avons l'intelligence plus subtile que celle des vaches, je ne nous vois point pour cela mieux armés qu'elles contre nos maîtres. Car qui débrouillera les discours de Coty, les discours du *Temps*, ceux de Herriot, et mille autres. Pouvons-nous retrouver la forme humaine en ces étranges apparitions, dettes, armées, industrie, finance, qui se plient comme des clowns de cirque, et boitent exprès, tombent exprès, et soudain s'envolent dans les nuages ? Qui leur refusera une pensée ? Qui y trouvera une pensée ? Impossible. Mais cela même nous occupe un petit moment. Nos espoirs sont grignotés par des petits moments de pensée sans issue. Il faudrait donc ne point penser ? Mais nous voilà à la coutume, c'est-à-dire à ruminer, ce qui a deux beaux sens, dont l'inférieur emporte l'autre. Car la révolte ne donne pas de pain, et le malheur du citoyen c'est qu'à résister à ses maîtres il perd du temps, au lieu que le maître gagne sa vie à gouverner ; c'est proprement son métier. Supposons que je fasse un discours aux vaches sur le droit des vaches, et qu'elles commencent à me comprendre ; je leur ferais justement l'effet du mystérieux pâtour ; elles iraient paître.

ALAIN

RÉFLEXIONS

Du vrai Socialisme.

Il y a longtemps que je n'ai pas attendu une suite au prochain numéro avec autant de fidélité que m'en inspirent les petits articles de trois ou quatre pages en lesquels M. Jean-Richard Bloch monnaye depuis quatre ou cinq mois pour *Europe* le compte rendu d'une réunion socialiste à laquelle il assista, cet hiver, en Poitou, où il habite. L'auteur de *Destin du Siècle* est un de ces esprits critiques d'extrême-gauche, auxquels est fermée la presse de droite parce qu'ils sont de gauche, et la presse de gauche parce qu'ils sont critiques. Les revues mensuelles sont aujourd'hui, à peu près, les seuls organes de pensée libre.

Donc M. J.-R. Bloch a assisté à une réunion socialiste de province, toute ordinaire, à un franc pour les frais, où il s'agissait de faire entendre un orateur de Paris, mandaté par le Parti ou délégué, comme on dit, à la Propagande. D'après le signalement qu'en donne M. Bloch, j'ai cru reconnaître M. Déat, mais peu importe. Le portrait de l'orateur, le sens de son discours, le tableau de son éloquence nette, subtile et manœuvrière, son sens pratique et sa conviction, tout cela nous est présenté de la manière la plus vivante : la contradiction est fournie par un communiste. Puis monte sur l'estrade un instituteur, venu là en auditeur, un beau solitaire qui étale le malaise de sa conscience devant les orateurs et le public, et qui explique pourquoi la discipline et le pharisaïsme nécessaire d'un parti, fût-il le Parti, ne satisfont pas une pensée probe et un zèle inflexible pour la justice. Le représentant officiel du Parti le rembarre assez durement, expliquant que pour obtenir des résultats

il faut se soumettre aux nécessités d'une action commune, que ces idéalistes isolés ne sont pas de vrais militants, sont même le contraire. Et il n'a pas de peine à aplatir le communiste qui s'y est pris gauchement et qui a paru débiter une leçon. Entre le fidèle qui récitait le catéchisme de Moscou et l'isolé qui ne parlait qu'au nom de sa conscience, le professeur a dessiné avec dextérité, de ses mains alertes, un cadre intelligent et commode, et il fait acclamer le socialisme du parti par un public d'ailleurs tout fait, où les militants officiels sont la majorité.

Il ne semble cependant pas que ce soit un militant qui donne la conclusion juste du débat. Un voisin de M. Bloch, un ouvrier qui a tout écouté avec attention, lui dit : « En somme, avec ces trois-là on ferait un vrai socialiste. »

On pourrait retourner la proposition de cet homme de bon sens, et dire que le militant socialiste, l'orateur communiste et l'idéaliste de province arrivaient à peine à eux trois à faire la monnaie d'un vrai socialiste. La pièce d'or n'existe pas. Ou plutôt elle n'existe plus. La phrase du voisin de M. Bloch formulait peut-être l'absence de Jaurès. Eût-on osé en effet réduire Jaurès à un tiers de socialisme ?

Précisément on vient de commencer la publication attendue depuis longtemps, de l'œuvre de Jaurès. Le premier volume nous fait penser qu'elle sera poursuivie avec le plus grand soin. C'est un professeur de l'Université de Bordeaux qui a assumé le travail. Les volumes se suivront sans doute rapidement, et nous permettront de revenir, à l'occasion de Jaurès, sur des morceaux importants de l'histoire de la Troisième République. Aujourd'hui retenons simplement ceci, que de l'homme socialiste on attend trois figures, trois natures, dont deux au moins se trouvaient heureusement réunies chez Jaurès, et qui, aujourd'hui disjointes, ne se rejoignent plus que dans un sentiment ou un besoin populaires.

Ces trois figures sont action, révolution et mystique. En donnant au mot actionnaire le sens contraire à celui de réactionnaire (mais la langue politique dit activiste) nous dirions que le vrai socialisme, ou plutôt le socialisme

complet, est actionnaire, révolutionnaire et religieux. L'élément d'action est représenté par le Parti socialiste, l'élément de révolution par la discipline communiste, l'élément de religion par l'idéaliste isolé. Il est remarquable que chacun des trois tienne aujourd'hui les deux autres pour des adversaires, sinon des ennemis.

Le Parti socialiste est un parti d'action. Il n'est presque plus un parti de doctrine. Il y a là, depuis l'époque de Jaurès, grand doctrinaire, d'ailleurs un peu amateur, un curieux renversement. Dans les congrès et dans les comités, on parle dix fois plus de tactique que de doctrine. Le titre du volume dans lequel Albert Métin, au début du XXe siècle, exposait l'état social de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande: *Le socialisme sans doctrines* nous paraissait bien choisi, et frappant par son caractère paradoxal, comme *l'Inde sans les Anglais* de Loti, ou le vin sans alcool des restaurants de tempérance. Pour trouver un socialisme sans doctrines, comme pour trouver des cygnes noirs, il fallait vraiment aller aux antipodes. Aujourd'hui il n'y en a pas d'autres, et les antipodes sont chez nous. La doctrine de Marx, qui charpentait le socialisme au temps de Jaurès, est allée rejoindre celles de Louis Blanc et de Fourier. Le matérialisme historique, et même le matérialisme tout court, continuent à fournir un petit filet de pensée, mais qui ne va pas bien loin.

Plus précisément, le socialisme s'est intégré dans la démocratie, dont il forme partout l'aile marchante. Il est au pouvoir en Angleterre, il a été au pouvoir en Allemagne, il sera peut-être au pouvoir en France, sans avoir rien tenté pour réaliser la fin qui semblait il y a un quart de siècle la définition même du socialisme : la socialisation des moyens de production. Il a perdu son autonomie, son originalité doctrinale, dans un ordre politique fait moins de socialisme que de syndicalisme, fait aussi de ce mouvement pur vers la gauche, sorte de glissement naturel comme celui d'un glacier, sans l'idée duquel on comprend mal la vie politique française. Dans la langue des partis politiques, les termes de socialiste et de socialisme ont tendance à signifier simplement ce qui vient à gauche du vieux radica-

lisme. Autrefois un socialiste était un révolutionnaire, aujourd'hui c'est un républicain. Une réunion socialiste, après avoir flétri ceci et acclamé cela, ne se séparait jamais autrement qu' « au cri retentissant et mille fois répété de Vive la Révolution Sociale ! » En est-il encore ainsi ? Non, je crois.

Autrement dit, le socialisme s'est à peu près vidé de sa substance révolutionnaire. D'une part c'est un succès, puisqu'il a suffi de la simple démocratie pour réaliser une partie importante des réformes socialistes naguère les plus décriées comme utopiques, assurances sociales, journée de huit heures, organe genevois d'une Internationale du travail, puissance syndicale, et même syndicalisme des fonctionnaires, et que la droite et la gauche, d'accord sur ces réformes, ne se sont battues que pour savoir qui aurait l'honneur de les accomplir : le leader de droite avec l'enfant des socialistes sur les bras est devenu une figure populaire de l'imagerie politique. Mais d'autre part c'est un danger, puisque le socialisme, en cessant d'être révolutionnaire, en tournant le dos à la Révolution, renonce à une part importante de sa mystique, et s'ampute, sur sa gauche, d'un esprit traditionnel qui faisait son prestige.

En France, où les idées sont très puissantes sur le suffrage universel et en animent les courants, une telle situation inquiète les socialistes prévoyants. De là cet état d'esprit, unique, je crois, dans l'histoire d'un grand parti politique : la peur non seulement de participer au pouvoir, mais même de l'obtenir et de l'exercer tout entier. M. Léon Blum, qui a été autrefois un excellent critique littéraire, écrirait là-dessus des pages bien intéressantes s'il était resté au métier, et si le cas Léon Blum d'aujourd'hui relevait de la plume du Léon Blum d'hier. On sera frappé de la manière dont, au congrès de Tours, il a manifesté à nouveau cette peur du pouvoir, ce souhait que le parti socialiste ne soit pas mis trop tôt en face de la nécessité de gouverner. On songe à Rochefort, chef populaire aussi aristocratique que M. Blum est grand bourgeois, et qui résumait ainsi sa ligne politique : « Ote-toi de là que je ne m'y mette pas. » Il y a d'ailleurs cette différence entre Rochefort et lui que le pre-

nier ne fut jamais qu'un fantaisiste isolé, tandis que M. Blum est chef de parti, approuvé par la majorité de son parti, laquelle est, pour user d'un des mots les plus hideux de la langue politique, antiparticipationniste. En passant au gouvernement, le socialisme perdrait le peu qui lui reste de la température, de l'idéologie et de la mystique révolutionnaires. Il est remarquable et significatif qu'il n'éprouve pas et n'a pas à éprouver les mêmes craintes devant le pouvoir municipal, puisqu'en France des centaines de villes, et presque toutes les grandes ont élu des municipalités socialistes. C'est que précisément un maire, en France, n'exerce pas dans sa ville le pouvoir, mais une fraction de pouvoir, que le préfet est là pour annuler dans son administration tout ce qui prendrait, de près ou de loin, figure révolutionnaire, et que le parti socialiste s'accommode parfaitement de cette place en second dans les villes, comme il s'accommode au Parlement de l'agréable place en second dans la coulisse quand les radicaux gouvernent.

Dès lors le communisme hérite de ce qui dans l'esprit socialiste demeure révolutionnaire, de tout ce qui se réfère à l'idée et au sentiment de la Révolution. Et c'est beaucoup. Il s'agit moins, à vrai dire, de la disposition à la Révolution que de la croyance à la Révolution : croyance que la Révolution n'appartient pas seulement au passé, et qu'elle représente toujours la façon normale d'instaurer un ordre nouveau. On peut penser qu'aujourd'hui il n'y a pas en France de parti de la Révolution fort et menaçant. M. Jean-Richard Bloch paraît même s'en lamenter, et il reproche au prolétariat, d'avoir, au lendemain de la guerre, vendu son droit à la Révolution pour une prime de démobilisation et un mauvais complet. C'est peut-être plus compliqué : les combattants reprochaient aux ouvriers d'avoir vendu les premiers ce droit pour une embuscade et la haute paye. Et ce n'est pas seulement le complet Abrami, c'est la journée de huit heures, avec la vie longtemps facile, qu'a trouvée le démobilisé : qu'est-ce que la révolution lui aurait donné de plus ? Rien du tout, et au contraire beaucoup de moins. Depuis, l'esprit révolutionnaire n'a pas cru très sensiblement dans les masses. Mais ce qui est apparu,

et ce qui a singulièrement augmenté, c'est la révolution dans les esprits et dans les mœurs, une habitude croissante de penser révolutionnairement et de se conduire révolutionnairement. La législation sociale, une prospérité économique relative, ont laissé stationnaire, ou même ont affaibli les forces vives révolutionnaires. Mais le rythme accéléré des changements dans les mœurs, dans le goût, dans les idées, le voisinage de la Révolution russe, de la Révolution italienne, demain peut-être d'une Révolution allemande, ont accru ce qu'on pourrait appeler le potentiel de révolution, la non-résistance à l'idée de révolution, ou même un consentement théorique qui fait fonction de religion, et qui, parmi les divers parfums du vase vide, semble retenir et utiliser le parfum messianique. C'est à ce potentiel de révolution, à ce messianisme idéologique, que correspond le bulletin de vote communiste. Si on prend le mot de clerc et ses devoirs au sens que lui donne la *Trahison des Clercs*, le communisme paraît plus *clérical* que le socialisme. Il est la doctrine des purs, et le communiste appellera le socialiste un radical prétentieux, à la manière dont certains amateurs appellent le vin de Champagne une eau de Seltz épileptique. Ce n'est pas d'avoir le programme de Moscou et son investiture, c'est de représenter le révolutionnaire intégral et la gauche absolue, qu'est faite vis-à-vis du socialisme la force du communisme.

Mais de même que l'immense majorité des voix socialistes et communistes vient d'électeurs étrangers aux cadres de ces partis, et beaucoup plus de lecteurs du *Petit Parisien* que de lecteurs de l'*Humanité* et du *Populaire*, de même le meilleur de l'idéologie, de la pensée, de la moralité, de la tradition, de la flamme socialiste est représenté par des isolés, des liseurs, des intelligences critiques et chercheuses, et, pour reprendre notre mot, une sorte de cléricature libre. De cette cléricature libre, qui répugne à l'encadrement des comités, et surtout au caporalisme de Moscou, le courant proudhonien, encore aujourd'hui vivant, indiquerait une des lignes, mais il y en a bien d'autres. Le voisin de M. Bloch avait grandement raison de remar-

quer qu'il entrait bien pour un tiers dans le socialisme vrai, dans un vraï socialiste.

Ces trois formes de socialisme paraissent destinées à jouer leur partie isolément. Il est remarquable que ni l'*Humanité* ni le *Populaire* n'aient fait d'effort pour ouvrir leurs colonnes à toute cette vie morale, à cette cléricature socialiste, qui ne trouve aujourd'hui de voix précaire que dans les revues, — que le journal officiel du parti socialiste répugne à sortir de l'atmosphère politique et comitarde. Exactement le contraire de Jaurès. Quand il fonda l'*Humanité* ce fut, déclarait il, pour en faire le *Temps* socialiste, tout simplement ! Et la première année de l'*Humanité* rend cette ambition singulièrement flatteuse pour le *Temps*. C'est une splendeur. D'abord le leader quotidien de Jaurès, qui n'eut jamais plus de flamme et de talent. Le critique littéraire est Gustave Lanson, auquel succéda Léon Blum. Les reportages sont faits par Daniel Halévy. Le mouvement social est suivi par une dizaine de jeunes normaliens. Pour feuilleton, la primeur de *Sur la Pierre Blanche*, d'Anatole France. A vrai dire, au bout de deux ou trois ans, avec cette belle rédaction tout le capital initial était mangé, et l'*Humanité* allait aux abîmes. Encore aujourd'hui on ne saurait conseiller un *Temps* socialiste, car un journal socialiste est un journal pauvre, toujours pendu à la queue du diable. Mais pourquoi pas une *Action Française* socialiste, une *Aurore* socialiste, une feuille vivante dont la lecture ne soit pas un pensum pour militant, et qui transporte un peu dans le monde de l'intelligence le jeu vivant d'un grand parti ?

Pour en revenir au voisin de M. Bloch, il semble donc bien que c'était un jauressiste attardé, et il n'en valait pas moins : au contraire ! Homme d'action dans un parti organisé, qu'il servit avec une habileté consommée, — homme d'absolu pour une société idéale que son optimisme, sa foi dans l'humanité, ses habitudes intellectuelles de professeur de philosophie et de kantien lui firent toujours poursuivre et espérer parce qu'elle était bonne et juste, — homme d'intelligence ouverte et sympathique en liaison et en amitié avec tous les esprits en travail, Jaurès a mérité

cette place dans les imaginations. Assurément je ne ferme pas les yeux sur ses lacunes et ses limites, sur tout ce qui de lui répugnait à la finesse de Barrès, sur son assujettissement à l'oratoire, sur le côté citerne de ce grand professeur, sur le manque de profondeur de la source qui l'alimentait (j'atténue une image un peu injuste de Barrès). Il n'en reste pas moins le type le plus approché de ce que le peuple de France, dont M. Jean-Richard Bloch nous a présenté un délégué, entend par le vrai socialiste, et attend de lui.

ALBERT THIBAUDET

ROUAULT

« Je sais depuis longtemps, écrivait Vauvenargues à Voltaire, qu'il n'y a que la pratique même des arts qui puisse nous donner, sur la composition, des idées saines. » Il ne va jamais sans indécence de parler d'un art où l'on ne s'est pas soi-même exercé. Et sans doute Molière ne méprisait-il point le compliment de sa servante ; mais elle le complimentait du *Barbouillé* plutôt que d'Alceste. *Elle le complimentait* : je crois qu'elle faisait : « Oh ! » et « Ah ! », et qu'elle riait ou essuyait une larme. Hélas ! un critique rit ou pleure peu, et ne se fait pas faute de dire comment on l'aurait amené à rire ou à pleurer.

Exactement, un artiste ne saurait être jugé que par ses pairs. Mais comment le pourraient-ils ? Le plus souvent, chacun d'eux n'a pas trop d'une vie pour faire reconnaître ses propres dieux. L'outrecuidance des premiers, l'indifférence des autres permettent du moins ce singulier plaisir d'introduire dans une œuvre telle beauté dont nul ne s'apercevra, de supprimer le pittoresque et le brillant qui plaisent tant aux demi-connaisseurs, de l'épurer et de la porter à ce point de discrétion qui fait dire à moitié de la critique : voilà une œuvre sans art.

Le danger s'aggrave encore quand on parle de peinture, j'entends du plus indépendant des beaux-arts [1], et quand c'est un écrivain. Car d'instinct un écrivain examine une toile comme un paysage réel, un groupe d'objets, un corps humain ; il la transforme, il en fait une de ses œuvres, il lui donne un sens. C'est là compter sans la naïveté essen-

1. Avec la musique (quant à leurs moyens d'expression, qui ne doivent rien aux autres arts).

tielle de la peinture, qui veut qu'avant toute l'intelligence du monde, deux couleurs ou deux lignes juxtaposées rient à l'œil, ou le blessent, ou l'ennuient, et d'abord, en dehors du sujet et de l'intention de l'artiste, aient par elles-mêmes un sens.

Aussi, pour qui se laisse parler d'une œuvre, comme je fais aujourd'hui, parce qu'il n'en est peut-être pas qui le touche davantage, il semble que l'ambition la moins téméraire, loin d'en paraphraser la beauté, essaie d'en expliquer la genèse en découvrant chez l'auteur la vision, l'hallucination, le drame initials. — Il n'est précisément aucun peintre contemporain chez qui cette dramatique hallucination soit plus violente, plus passionnée, plus tyrannique que chez Rouault.

On a souvent reproduit l'une des premières toiles de Rouault, cet *Enfant Jésus parmi les Docteurs* qu'il composa pour le prix Chenavard. On l'a surtout reproduite pour opposer Rouault à lui-même. Il est courant et facile de signaler dans les premières œuvres d'un artiste, si éloignées qu'elles soient de sa maturité, les traits, la vertu de celle-ci, encore contenus et mal assurés, mais bien réels. Pourtant, dans cette toile, si classique d'allure, et si redevable à l'enseignement de Moreau, je ne puis me garder de voir un symbole, non cherché sans doute, mais reconnu, je le crois, et accepté par le peintre, et bientôt proposé avec orgueil et naïveté. Il ne faut pas mettre en doute la science des Docteurs, semble dire Rouault, non plus que leur utilité ; mais n'accueillons leurs belles leçons qu'autant qu'elles nous aident à trouver notre vérité. La mienne est en moi plus que dans les toiles de Léonard, et je ne l'exprimerai qu'en m'interrogeant et me laissant parler avec ingénuité.

Et sans doute Celui que peint Rouault, si ses paroles spontanées stupéfient les docteurs, c'est qu'elles coulent de source divine ; mais un cœur est peu généreux, qui, à vingt ans, n'attend pas à chaque œuvre un miracle. Le miracle tarde, soit ; et la part de Rouault dans ce tableau est décidément moins bonne que celle de Moreau et de dix siècles de peinture. C'est l'heure où l'on entend féliciter

d'anciens condisciples d'être restés dans la grande voie. Dépit, obstination et prudence extrême : l'artiste détruit tout pont derrière lui, rejette ou croit rejeter ce qui lui restait de ses maîtres, fait de chaque œuvre nouvelle un défi à leur adresse. Il fait plus : il renie l'image que l'on commençait à se former de lui, s'interdit de voir Chartres parce qu'il fut jadis peintre verrier, et Ravennes, parce qu'on le rapproche déjà des Byzantins. Nous allons refaire le monde, comme nous pourrons, et raconter l'histoire qui nous intéresse le plus, la nôtre. Faut-il ne voir là qu'orgueil ? J'y verrais plutôt une humilité et une probité foncières, celles qui poussent un artiste à dire : « Je n'ai pas le droit d'user de richesses que je n'ai pas moi-même acquises. Ce que je trouverai par mon effort sera loin sans doute de les égaler ; mais on ne m'en contestera pas les titres. Je reviendrai plus tard voir s'il y a place pour moi dans un musée ».

C'est en effet un monde et une histoire qui s'élaborent au cours de trente années dans l'isolement. Monde grimaçant, douloureux, à mi-chemin entre le grotesque et le tragique : juges, clowns, filles, reines, personnages de la légende, de la bible et de la comédie italienne, visages hilares et convulsés, tantôt boueux, tantôt pourris de couleurs. Il n'est aucun de leurs traits qui ne crie la sottise, la lésine, la méchanceté, la déchéance.

Est-ce donc une satire ? Je ne le crois pas ; il n'y a point de cruauté chez Rouault, et l'indignation, à l'instant qu'elle va devenir un cri, dévie et se laisse pénétrer par une étrange cocasserie. Qu'il peigne un mauvais riche, un magistrat vendu, un bourreau, je vois des êtres parfois monstrueux, mais qui, par-là même, m'étonnent, suscitent en moi un nouvel intérêt, un désir de les comprendre, et, par quelque côté, me poussent à la commisération. Les personnages de Rouault comme leurs décors : ces atroces banlieues, ces plaines accablées, ces plantes et ce soleil plus sinistres encore dans leur opulence, ont réclamé de leur créateur autant de pitié, certes, que de protestation ; et ce n'est point hasard seulement si le motif que Rouault a le plus souvent repris, la figure qui domine ce joli monde de rapine et de luxure, est la face même du Christ.

Dira-t-on pour autant que l'œuvre de Rouault est intimement une œuvre d'amour ? Je ne le crois pas davantage.

L'œuvre de Rouault est, à sa naissance, l'expression, à la fois gouailleuse, violente et tendre, d'un monologue intérieur. Cet homme est en perpétuel conflit avec le monde ; il lui faut à tout instant commenter, prendre parti, protester. Hommes et événements, il ne voit rien qu'en se le racontant. Je doute qu'il se voie lui-même autrement. Car c'est en lui d'abord qu'existe le conflit, entre son orgueil et sa simplicité, entre son lyrisme et son sens comique, entre sa fantaisie et son entêtement de breton. On perçoit incessamment derrière son œuvre des éclats de voix, des rires, des gestes exaspérés, d'invraisemblables discours.

Mais, à l'intérieur de cette œuvre, la grimace qui distend un visage, le sombre éclat d'une terre ne sont pas des accidents surpris au hasard ; ce sont des traits essentiels, et non point particuliers à tel individu ou à telle plaine, mais élevés à la généralité d'un type, au sens d'un symbole. Il n'y a, chez Rouault, aucune anecdote. Qu'il entreprenne donc une de ses figures à la suite d'une rencontre, d'une souffrance, d'une injustice reçue, et qu'il soit d'abord ému de colère, de pitié ou d'amertume, — à mesure que le visage prend forme et vie sur la toile, tout autre sentiment tombe, que le besoin d'amener à la beauté le monstrueux fantoche qui d'abord le hantait. Car si frappé de tares physiques et morales que soit le personnage, il existe, il a sa beauté ; et le peintre n'a maintenant souci que de lui faire subir cette transfiguration, cette ascension, qui révèleront enfin sa figure essentielle. Les héros les plus grimaçants, les paysages les plus âpres de Rouault offrent un caractère commun, que je serais tenté d'appeler : dignité, entendant par là leur hiératisme, leur solennité byzantine, comme si, brusquement, au plus ardent de leur vie, ils se fussent trouvés embaumés. Et je veux dire aussi bien grandeur du personnage que grandeur de la peinture. C'est une semblable envergure, qui n'est pas exactement celle du vers, que les vieilles courtisanes et les escrocs revêtent soudain chez Baudelaire.

On entend bien qu'il ne s'agit pas là d'une stylisation for-

cée, ni d'un monde arbitraire. Dès la première ligne, dès la première tache de couleur, elle était, non pas voulue, mais réclamée, nécessitée, et d'autant plus impérieusement que l'inspiration première était plus ardente, le personnage plus lamentable ou plus hideux, le paysage plus nu.

Il arrive même, et de plus en plus souvent, que ce soit d'un type déjà admis que parte Rouault. On sent quel danger il courrait, s'il se bornait à parfaire savamment ce type. Mais il en fait sa matière, le tourmente, lui donne un souffle et un sens nouveaux. On ne s'étonnera donc pas de lui voir reprendre à satiété les mêmes personnages. Sa passion est trop violente pour qu'il se soucie beaucoup de la banalité des points de départ ; ces personnages connus, vulgarisés, usés, c'est en les transformant qu'il dit ce qu'il lui faut dire et montre son originalité, de la même façon que Molière et Beaumarchais, reprenant la figure la plus banale, celle du valet, en font l'un : Scapin, et le second : Figaro. Rouault peint des juges, des filles, des hypocrites ; mais ce sont juges, filles et tartuffes que l'on n'avait pas encore vus, masques au milieu desquels se déroule sa vie véritable, comme, parmi des masques parents, se déroulent celles de Kafka et de Jouhandeau.

Le dernier sentiment de Rouault à l'égard de son personnage, et le signe auquel il en reconnaît la réalité me semblent être la joie. D'où vient cette joie si peu attendue ? Ce n'est pas seulement celle de tout artiste à l'instant que sa création se détache de lui, qu'il la sent vivre d'une vie indépendante, s'en enorgueillit, et retrouve enfin un équilibre, rompu dès la conception de l'œuvre et obstinément poursuivi à travers sa réalisation. C'est aussi la joie d'avoir doué de beauté et de puissance des êtres déshérités, d'abominables larves. Et c'est la double joie d'une délivrance et d'une purification, car ce qu'il avait gros le cœur de dire, voilà qu'il l'a exprimé ; et le tourment qui le poussait : colère, amertume, rancune, s'est fondu peu à peu, s'est sublimé dans la poursuite et la création de la beauté. Ainsi cet art, parti de la terre, et parfois, je le veux bien, de plus bas que la terre, atteint à la sphère des pures images, où rien n'a de raison d'être que l'existence même. Et cette œuvre, née

d'une vision du monde profondément chrétienne et de l'obsession de certains problèmes moraux (celui de la justice avant tous les autres) apparaît dans son achèvement comme essentiellement amorale.

Je sais qu'il est d'usage de la considérer comme une œuvre de décadence, triste et malsaine. Elle n'est pas plus une œuvre de bas empire que celles de Baudelaire, de Rimbaud, de Huysmans et de Bloy, dont on peut, à plus d'un titre, la rapprocher ; elle l'est moins encore. Certains peintres, à force de science, parviennent à ressembler aux primitifs ; c'est à force de spontanéité que Rouault rappelle de savants peintres de la décadence. (Non qu'il fasse fi de la science ; mais elle vient ensuite). Quelque sujet qu'il traite, c'est sa vie, son exubérance, son ivresse des couleurs, qui me frappent enfin, et cette joie que j'essayais de montrer, cette joie enfantine, cynique et lucide, qui préserve son œuvre d'un romantisme maladif.

Délaissant les teintes boueuses dont il usait jadis, visant plus loin même que cette recherche de rapports rares où nul ne l'a égalé depuis longtemps, ses dernières gouaches, comme les cuivres que depuis une quinzaine d'années il entreprend pour Vollard, témoignent d'une volonté d'épurement et d'un souci constant de la ligne et de la forme.

Belle leçon de cette œuvre, la plus passionnée, la plus tourmentée, la plus étrange peut-être qui soit aujourd'hui, (qui si facilement eût pu devenir la plus littéraire et la plus confuse) — et qui maîtrise son lyrisme, non pour l'affaiblir, mais pour lui assurer une voix plus durable ; qui mêle l'homme à l'artiste dans la plus secrète intimité ; qui s'équilibre, se compose, découvre enfin et s'impose le seul ordre qui lui convînt.

MARCEL ARLAND.

NOTES

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

LETTRES DE LA VIE LITTÉRAIRE D'ARTHUR RIMBAUD, réunies et annotées par *Jean Marie Carré* (N. R. F.). — UNE SAISON EN ENFER ET ARTHUR RIMBAUD, par *Raymond Clauzel* (Malfère). — L'AFFAIRE VERLAINE-RIMBAUD, par *Maurice Dullaert* (Nord). — CORRESPONDANCE INÉDITE D'ARTHUR RIMBAUD, avec introduction de *Roger Gilbert-Lecomte* (Cahiers Libres). — ARTHUR RIMBAUD, par *Jacques Rivière* (Kra). — THE ART OF ARTHUR RIMBAUD, by *A. R. Chisholm* (Melbourne University Press).

L'œuvre d'Arthur Rimbaud vient de passer dans le domaine des lecteurs moyens. Les conséquences qui en apparaissent, me renforcent dans cette opinion que l'ésotérisme est une loi essentielle à la vie de l'esprit. Les philosophies et les religions de l'antiquité furent dominées par la nécessité du silence. Celles qui ne la connurent pas y ont risqué jusqu'à leur signification. Le même phénomène se produit à l'égard des œuvres poétiques, et leur divulgation s'effectue bientôt au détriment de leur intégrité. Le personnage de l'auteur, sa vie même, prennent les sales couleurs des mains qui les touchent. L'examen des ouvrages parus depuis peu sur Arthur Rimbaud permet de vérifier les rigueurs de cette loi.

M. J. M. Carré vient de réunir les lettres de la vie littéraire de Rimbaud. Depuis que la correspondance falsifiée par Paterne Berrichon et par Isabelle Rimbaud avait paru au *Mercure de France*, quelques hommes attendaient qu'un écrivain probe et fervent se saisisse de la tâche de leur restituer ces lettres dont la forme, le ton et la teneur sont « à la toilette rouge de l'orage » qui les a produites. Voici, hélas ! sur quel mode M. J. M. Carré ose présenter des pages toutes traversées par les tempêtes de l'esprit, la manière dont il se permet de désigner leur auteur : « La correspondance de Rimbaud n'a certes, rien de bien édifiant, et ceux qui s'attachent aux apparences extérieures seront choqués par sa grossièreté, son allure sarcastique, son vocabulaire ordurier... Qu'on le veuille ou non, Rimbaud est entré, hirsute, loqueteux, insolent et la pipe aux lèvres, dans le temple de la poésie française. » Mis en humeur par un départ qui l'honore à ses propres yeux, M. J. M. Carré nous confie qu'il a cru bien faire en ajoutant aux lettres de Rimbaud les « éclaircissements indispensables à leur compréhension. » Qu'on me permette de reproduire l'une des lumières que nous devons de cette sorte à M. J. M. Carré.

Au cours de la célèbre *lettre du Voyant*, Rimbaud attaque la conception occidentale du moi, et résume son opinion dans cette phrase : « *Je est un autre* ». Le contexte éclaire suffisamment cette proposition qui signifie que lorsqu'un être croit agir et penser, c'est en réalité la Conscience universelle qui agit et pense à travers lui. La personnalité n'est qu'un phénomène illusoire et de surface, un masque. Mais voici le sens profond que M. J. M. Carré a trouvé à la formule « *Je est un autre* » au cours de ses méditations critiques : « Opposition entre le Rimbaud élève, courbé sous la férule de sa mère, réservé et hermétique, sauvagement fermé, et le Rimbaud poète, hardi, ivre de liesse intellectuelle, de défi et de liberté, le confident de M. Izambard. »

M. Clauzel n'a pas commis à ce point de vue la même erreur que M. J. M. Carré. Son interprétation me paraît très exacte, et son livre contient d'intéressantes suggestions. D'autre part M. Clauzel n'a point abordé l'œuvre de Rimbaud avec la haine que nous trouvons chez le savant professeur. Toutefois

M. Clauzel rejoint M. J. M. Carré dans la qualité de ses jugements moraux : « Toute âme délicate ne saurait lire sans dégoût les *Premières Communions* », écrit-il. Il le dépasse parfois dans l'humour involontaire. Parce que Rimbaud a écrit l'expression : « En marche ! » au cours de la *Saison en Enfer*, M. Clauzel en conclut que Rimbaud a voulu se faire soldat, et il ajoute : « Mais malheureusement l'un des mauvais sentiments qui l'obsèdent, veut qu'il n'aime pas sa patrie. Il restera donc civil. »

Tout ceci n'est que peu de chose en comparaison des commentaires que M. Maurice Dullaert a ajouté dans la *Revue Nord*, aux pièces du procès intenté par la justice belge à Verlaine, après que celui-ci eut blessé Rimbaud d'un coup de revolver. Sans insister même sur le fait de publier des documents intimes qu'on aurait pu croire à l'abri du secret professionnel, puisqu'ils font partie d'un dossier de poursuite pénale, le parti-pris de dénigrement systématique affecté vis-à-vis de Rimbaud par M. Dullaert, son apologie des ennemis du poète, le ton injurieux et grossier qu'il emploie à son égard [1] nous permettent désormais de le juger sur le plan où il s'est lui-même placé, si j'en crois la formule suivante : « Trahi sans cesse par la plupart de ses admirateurs ou esprits bas, qui cherchent à lui faire servir leurs fins innommables, et qui se jugent en le jugeant comme ils font, Rimbaud demeure invariablement la pierre de touche. Il montre la limite de tout individu, parce qu'il vécut lui-même à la limite de l'individu [2]. »

Je ne trouve à opposer au triste bilan des ouvrages que publièrent les commentateurs d'Arthur Rimbaud, que cette phrase du poète lui-même : « Voilà le mouchoir de dégoût qu'on m'a enfoncé dans la bouche. »

Meurtri dans sa pensée comme il le fut dans sa chair, Rimbaud devait souffrir encore la défection de ceux qui profitèrent de son message, et lui doivent leur force morale. Dans le *Second Manifeste du Surréalisme*, André Breton s'exprime

1. Voici l'un des passages du texte de M. Dullaert à propos de Rimbaud : « Cœur de glace, âme de boue, contempteur cynique des lois humaines et divines, doctrinaire de l'insurrection et de l'immoralité. »

2. R. Gilbert-Lecomte. *Le Grand Jeu* II. Printemps 1929.

ainsi : « Inutile de discuter encore sur Rimbaud : Rimbaud s'est trompé, a voulu nous tromper. Il est coupable devant nous d'avoir permis, de ne pas avoir rendu tout à fait impossibles certaines interprétations déshonorantes de sa pensée, genre Claudel. »

Malgré ces signes d'incompréhension ou de lassitude, je me refuse à désespérer. Dès 1929, R. Gilbert-Lecomte réunissait la *Correspondance inédite d'Arthur Rimbaud*, et la faisait précéder d'une étude dont la teneur m'assure que toute révélation trouve des hommes dignes de la transmettre. R. Gilbert-Lecomte situe le message de Rimbaud à la suite de ceux de William Blake, d'Edgar Poe, et de Baudelaire, au cœur de la grande tradition mystique « dont le plus pur aspect luit à l'Orient aryen, et qui s'est transmise vers l'Occident, du fond des siècles sages jusqu'au nôtre par trois voies »[1] : la voie philosophique, la voie initiatique, et la voie poétique. Il dégage la méthode de connaissance à laquelle Rimbaud s'achemina à travers les monstrueuses souffrances de l'ascèse, et reconstruit pour nous le labeur du Voyant, acharné à la destruction d'une conscience qui le limite et l'empêche de se sentir Dieu. R. Gilbert-Lecomte s'exprime ainsi : « Dans un dernier élan, Rimbaud a donné les premières révélations de l'Esprit jusqu'à la nouvelle mort. Et personne ne l'a compris. Et quand, ayant épuisé toute écriture jusqu'au dégoût, épuisé lui-même jusqu'au fond de l'âme, il se tut, ce fut le silence de la fin du monde. »

R. Gilbert-Lecomte et ses amis opposent à l'attitude d'André Breton, leur volonté de défendre Arthur Rimbaud avec une violence d'autant plus irréductible, qu'ils sentent en péril le sens d'un message que notre civilisation a tout intérêt à étouffer.

Un esprit probe se hausse naturellement à une certaine compréhension d'Arthur Rimbaud. Le livre de Jacques Rivière nous en apporte le témoignage. Il contient les assertions les plus lucides qu'un homme ait pu émettre, alors que sans clef ni fil conducteur, il s'était donné la tâche de dégager les thèmes des *Illuminations* et ceux de la *Saison en Enfer*.

1. Cf. De l'attitude critique devant la Poésie, par René Daumal. *Les Cahiers du Sud.* Décembre 1929.

Rivière insiste sur le thème de l'innocence et de la révolte. Il démontre que les *Illuminations* contiennent la description du monde en tant que l'au-delà le désorganise.

Je m'étonne hautement que l'on ait cru devoir *ajouter* au texte de Rivière une fin qui ne se trouvait pas dans le texte original, tel qu'il parut dans la *N. R. F.* en juillet et août 1914. Cette fin, plaquée sur la version primitive, a pour but de donner au livre de Rivière une conclusion catholique. De quel droit modifie-t-on ici la pensée d'un homme dont l'inquiétude et la haine des solutions toutes faites furent les marques inoubliables ?

Je veux signaler enfin le livre de M. Chisholm, qui parut récemment en Australie. Cet auteur analyse l'œuvre de Rimbaud du point de vue technique, et part de la forme pour s'élever aux idées. Il apparaît de nos jours que c'est faire l'apologie d'un essayiste que de dire qu'il a su parler de Rimbaud sans le couvrir d'ignominies et sans chercher à falsifier sa pensée.

A. ROLLAND DE RENÉVILLE

*
* *

LES ÉPICURIENS FRANÇAIS ; NOUS MARCHONS SUR LA MER (Éditions de la N. R. F.) ; FAIRE LE POINT (Les Amis d'Édouard), par *Jean Prévost*.

Quand ses préoccupations sont multiples, et s'il s'efforce pour chaque livre nouveau de se créer de nouveaux moyens d'expression, un auteur doit s'attendre à ce que ses œuvres semblent dispersées, tant qu'il n'aura pas construit l'arche définitive qui doit les rejoindre ; et la diversité, qui plus tard se révélera richesse, ne peut manquer tout d'abord de prendre quelque apparence de flottement. Dans une plaquette, *Faire le Point*, qui clôt la collection des « Amis d'Édouard », Jean Prévost s'est efforcé de prévenir les malentendus et de tracer la ligne qui relie entre elles ses études sur le sport, l'architecture, l'introspection, montrant comment elles partent de la même source que ses romans et sont l'expression du même homme. Il procède à cet examen avec une simplicité et une bonne foi auxquelles on ne parvient d'habitude qu'avec le recul des années. Même il lui a plu d'introduire, dans le tableau, une

note de mélancolie et de renoncement qui inquiètent pendant quelques minutes : « Il est probable que, dans mes projets et dans ce que j'aurais pu faire, j'arriverai à réaliser en gros les œuvres d'imagination et même les œuvres de critique, mais non les réflexions dernières, ce paisible changement et remuement des vues d'ensemble qui se produit quand on peut contempler avec loisir tous les détails parcourus. » Par bonheur on reprend vite la permission de sourire devant ce ton de quinquagénaire résigné, chez un homme de trente ans, et les deux volumes d'essais que Jean Prévost vient de faire paraître nous rassurent. Ces études, les unes anciennes déjà, les autres toutes récentes, laissent voir une continuité de réflexion qui, bel et bien, doit conduire au « paisible remuement des vues d'ensemble ».

Déjà les trois portraits d'*Épicuriens français* présentent tout autre chose que de simples aperçus d'historien. L'auteur a trop de discipline scientifique pour ne pas s'appliquer à serrer de près son objet, à le regarder vivre, selon la bonne méthode des zoologistes, sans blesser l'étrange insecte, à dévider patiemment, sans casser les fils, le cocon de vérités et de mensonges dans lequel il s'est enfermé. Mais ce qui donne à ces pages leur accent particulier, c'est qu'on y sent les curiosités, les « tremblantes recherches » d'un homme qui s'approche de ces bons ou mauvais maîtres avec tous ses propres problèmes, qui les questionne avec l'espoir de leur arracher certains secrets sur l'expérience vitale que chacun d'eux a poussée à bout. « J'ai suivi trois êtres sans foi, sans illusions, sans autres ressources que l'homme et que l'esprit, dans leur course au bonheur ; j'ai tenté de peser ce qu'ils rapportaient de la vie, ce qu'ils avaient filtré, jugé suprême ». C'est d'abord Hérault de Séchelles, théoricien de l'ambition, et dont l'exemple flatte moins par ses succès que par la crânerie avec laquelle il les a payés de sa tête. C'est ensuite le débat, bien autrement subtil, qu'ouvre la vie de Stendhal, expérience unique par l'abondance des indications qu'elle livre à celui qui s'interroge et ne sait encore lequel écouter de ses désirs. C'est enfin Sainte-Beuve et les conflits d'une supériorité qui se débat contre ses propres manques, qui lutte pour s'insérer dans la vie de son temps et finit par se composer une hybride sagesse. Ces investigations sont

conduites avec l'application que donne le souci personnel de voir clair, d'établir des hiérarchies, non pas entre les œuvres mais entre les bilans secrets où se totalisent les forces et les faiblesses d'une vie. Et la question finale reste posée, à savoir « s'il n'y avait pas mieux pour l'âme » que ce qu'ils ont trouvé.

Mais si nourries, si pleines de vues pénétrantes que soient ces études sur les trois « épicuriens » (en particulier celle sur Stendhal), Jean Prévost a certainement pensé trouver de plus fidèles truchements dans les trois héros imaginaires que son autre livre leur donne pour pendant. *Tentative de solitude*, *Brûlures de la prière* et *Nous marchons sur la mer* (pour citer ces récits dans l'ordre où ils sont nés) racontent trois « aventures d'esprit », trois explorations vers des régions extrêmes de notre nature : histoire de l'hypocondre qui se détruit lui-même en se contemplant du regard inhumain dont il n'est permis de regarder que les astres ; épreuve du mystique qui se cherche en poussant à bout l'expérience religieuse ; enfin, tribulations du passionné qui croit se libérer des sentiments flottants, atteindre une certitude, et qui s'égare dans des climats irrespirables. Ce sont des « hypothèses » spirituelles, destinées à fournir non des réponses sur la vie, mais des occasions de la mieux questionner : voyages vers des points de notre périphérie où notre rayonnement vital devient de plus en plus faible mais où nous surprenons, à l'état pur, certains éléments que nous ne saurions distinguer dans la confusion de nos états moyens. Par une courte préface, Prévost s'efforce de relier ces aventures centrifuges en marquant le point d'où elles partent toutes les trois, le centre qui leur est commun et qui garde « la trace du compas ». Je crains qu'il n'ait ici péché par discrétion et insuffisamment aidé le lecteur à discerner, dans ce qui peut sembler des jeux abstraits, les luttes et les angoisses réelles d'un homme aux prises avec ses problèmes les plus personnels. Dans un temps où chacun court aux solutions commodes, voudra-t-on croire qu'un écrivain ait choisi délibérément ces chemins détournés et ardus, alors qu'il possédait deux sûrs moyens d'émouvoir : la confession directe et naïve ou la confession indirecte, par interposition d'un personnage romanesque ? Sans doute par pudeur (car on peut ne pas rougir à faire se déculotter en public le jeune Merlin, tout en cachant ombra-

geusement certains coins de son cœur), peut-être aussi par respect pour une certaine dignité qui appartient aux idées et leur donne droit à une expression qui dépasse les contingences d'un cas individuel : toujours est-il que Prévost s'est arrêté à une forme rebelle entre toutes à la communication d'une palpitation personnelle. Il a multiplié les raccourcis brillants, les répliques si serrées et rapides que le récit n'est plus toujours au rythme d'une respiration humaine. Reste à savoir si la constatation de ce fait implique une critique. Nous avons beau nous laisser asservir par l'esthétique du roman et capituler devant ses empiétements pérpétuels, nous ne reprochons pas à Montesquieu d'avoir fait tenir à Sylla et Eucrate des propos qui n'ont guère le mouvement d'un dialogue vrai. C'est un échange de paroles sursaturées : au lecteur à les diluer dans ce qu'il faut de méditation pour qu'elles cessent de ressortir à l'entendement seul. Et c'est dire qu'il doit commencer par faire crédit à l'auteur. Mais je ne doute pas qu'il ne soit bien vite sensible au ton sobre et viril qu'il trouvera dans le recueil de Jean Prévost. Qu'il commence par *Brûlures de la prière* ; et, gagné par la droiture d'un langage qui conquiert l'amitié, il reconnaîtra bientôt dans les efforts du mystique déçu, dans le récit de ses espoirs, de ses échecs et de sa lente réacclimatation à l'univers concret, un accent qui atteint à la grandeur. Et du même coup, les deux autres récits s'éclaireront à leur tour, s'animeront et commenceront à livrer leurs graves confidences.

JEAN SCHLUMBERGER

*
* *

1900, par *Paul Morand* (Editions de France).

1900 est d'abord le premier chapitre des Mémoires de Paul Morand, le chapitre de ses « enfances » parisiennes. A quand la suite ? C'est d'autre part un reportage dans le temps. Henri Béraud avait raison quand il réclamait, voilà dix ans, l'admission du reportage parmi les genres littéraires. Mais si on lui avait dit alors que deux des reporters-types de l'époque seraient l'un, l'auteur de *Tendres Stocks*, l'autre, celui de l'*Immoraliste*, sans doute eût-il refusé de le croire. Et pourtant combien de reportages placer au même rang que le *Voyage au Congo*, que *New York*, que *1900* ?

1900 est du Morand facile, du Morand gai, c'est aussi du Morand dans la ligne de *Papiers d'identité*, qui travaille à remonter le cours de sa légende, qui se déclare antisnob et qui, tout de même, risque de favoriser un snobisme de l'antisnobisme, mais c'est du bon Morand, avec un mouvement, un éclat, un bonheur d'expression, une alacrité dans la satire qu'on peut bouder, mais seulement par parti-pris.

Pour juxtaposer ces mille traits justes et directs, il a d'abord fallu les assembler, et ce travail de documentation n'a pas dû être si facile, ni si bref. Il a ensuite fallu les compléter, les recouper par la tradition orale, et Morand n'y a pas manqué.

De 1900, Paul Morand a ridiculisé les modes, les livres, les engouements et les idoles. On lui a reproché de s'en être tenu à cela, on l'a menacé d'un vieillissement aussi rapide de 1920, dont il pâtirait à son tour. Il peut répondre que le ton moyen de la vie et de l'intelligence en 1900 donnait dans des godants terriblement ridicules et qu'il a bien le droit de les dénoncer, en ayant souffert pendant toute son adolescence.

On peut lui accorder cela. Mais il est nécessaire de souligner l'existence d'un autre 1900, celui qui doit durer, prendre place dans l'histoire. C'est ce que chaque époque a de meilleur, non ce qu'elle a de périssable et de médiocre, qui lui donne sa figure. Le Versailles de Louis XIV, ce ne sont pas les excréments qui en couvraient les marches de marbre rose.

Les valeurs profondes de 1900, il faut les dénombrer. Elles sont multiples. Il est certain que la victoire du dreyfusisme en est une ; en montrant au monde une France insurgée contre « les puissances de force », au service du droit et de la justice, elle préparait l'atmosphère de sympathie qui entoura la France en 1914, sympathie qui eût été universelle, si la France n'avait pas combattu aux côtés de la Russie tsariste. 1900, c'est à l'intérieur la consolidation définitive de la République. C'est, à l'extérieur, la consolidation de notre domaine colonial, les débuts de la poussée vers le Maroc ; après l'alerte de Fachoda, ce sont déjà les prodromes de l'accord avec l'Angleterre, prélude de la Triple Entente, du rapprochement avec l'Italie. Socialement, c'est la montée à la vie publique d'une couche nou-

velle, issue directement de la petite bourgeoisie et de la paysannerie françaises.

Pour rester sur le plan des arts, citer, comme le fait Morand, du Jean Lorrain, du Rostand, du Péladan, du mauvais Bataille, c'est se donner un peu trop beau jeu : et France et Barrès et Jammes et Claudel et Colette et Maurras et Moréas et Gourmont et Gide ? (Morand les mentionne, mais, par fidélité à la tâche qu'il s'est donnée, en marge du tableau dont ils sont destinés à occuper le centre). De même c'est simplifier à l'excès que réduire l'art de 1900 au style « nouille ». Mais cela encore Morand le sait fort bien, puisqu'il écrit lui-même qu'à la Décennale du Grand-Palais où trônent Roybet, Detaille, Flameng, Roll, Cormon, on a omis d'inviter « Monet, Degas, Puvis de Chavannes, Renoir, Sisley, Pissarro, Cézanne, Seurat, Denis, Vuillard, tous ceux par qui nous sommes assurés de durer. »

BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

NIETZSCHE, SA VIE ET SA PENSÉE. Tome VI. LA DERNIÈRE PHILOSOPHIE DE NIETZSCHE. LE RENOUVELLEMENT DE TOUTES LES VALEURS, par *Charles Andler* (Bossard).

M. Andler a élevé un monument à la gloire de Nietzsche ; l'œuvre est maintenant complète, et nous en distinguons mieux les vastes proportions depuis ce tome si riche sur les *Précurseurs* jusqu'à cet achèvement apporté par le volume que nous avons devant nous. Nous retrouvons, rassemblée dans ce dernier tome, cette histoire nietzschéenne de l'humanité, avec ses renaissances et ses décadences qui peut faire sur l'esprit une impression aussi forte que la *Phénoménologie* de Hegel dont parfois elle retrouve les thèmes et que M. Andler lui compare. Et nous voici devant le nihilisme actuel dont Nietzsche accélère le rythme par sa propre philosophie qui détruit l'objet et le sujet, les causes et les lois, fait de la vérité une illusion et de l'illusion une vérité, et nous laisse devant la retombée et l'élan sans cesse renouvelé de jets, de poussées inintelligibles et diverses. Ici va se révéler la grande pensée de Nietszche : cette

existence déraisonnable, elle s'est produite une infinité de fois ; elle se produira pendant des infinités encore. Cette pensée est « un marteau qui brise les faibles » ; mais elle exalte les forts, ceux qui diront oui à la vie, même avec toute sa douleur (p. 273, 278), ceux qui veulent être perdus pour être sauvés, car leur perdition est une transition (p. 160) et même un couronnement. Par cette pensée de l'éternel retour, le poids du passé est aboli et nous le déterminons comme à venir ; le présent est marqué du sceau de l'éternel ; le devenir est éternisé ; le mécanisme est transmué en un platonisme (p. 60-70). Ainsi « l'univers ne peut mourir bien qu'il ne repose sur aucun fondement transmondain ». Bien plus, dans le pur phénoménisme, le meilleur se réalise à coup sûr et l'argument ontologique reprend une valeur nouvelle (p. 282, 284). Le hasard est bénédiction ; le surhomme, parce qu'il aime le destin, lui impose un sens ; il est lui-même le destin dans son entière liberté. Il est celui qui accueillera la pensée qui le nie, qui triomphera de sa négation et s'affirmera en elle. Rien ne peut être dépassé. Tout peut être dépassé. L'homme par sa réaction devant l'idée de l'éternel retour « choisit sa qualité d'âme, et décide de s'effacer du livre de la vie ou de s'y inscrire pour l'éternité » (p. 362). Comme l'a montré récemment Jules de Gaultier dans un bel article du *Mercure de France*, Nietzsche a accepté cette idée comme un instrument de supplice, dicté par son instinct de cruauté envers soi, et de ce supplice il devait sortir grandi. Nietzsche, a dit de même Charles Du Bos, est l'homme qui pense contre soi. Mais finalement les deux pensées antagonistes ne font plus qu'une seule pensée. « Que serait une vie surhumaine sans l'éternité ? et comment supporter l'éternité sans y vivre d'une vie surhumaine ? »

Ainsi Nietzsche, suivant l'expression de M. Andler, accueille les extrêmes, joint les manières de penser extrêmes. Il est l'initiateur de la nouvelle tragédie, qui célèbre la victoire dans la défaite, la tragédie du Christ dionysiaque. En allant au bout de ses pensées, il rejoint son sentiment le plus profond devant l'univers (p. 74).

Nous le verrons de même poussant aussi loin que possible le pragmatisme et l'intellectualisme, le naturalisme et le culte de la personnalité (p. 385). Et l'homme suprême sera celui qui

intégrera à son bien la nouvelle méchanceté, et qui, réveillant les énergies inférieures, en même temps qu'il exaltera son intelligence et sa générosité, atteindra le surhumain.

Là est peut-être le mot de l'énigme nietzschéenne : Nietzsche ou la recherche de la noblesse. Comment serai-je noble, sinon devant toute pensée en disant oui, puis non ? chaque fois d'un mouvement excessif et même en disant non à l'idée même de ce mouvement excessif, et acceptant aussi la médiocrité dorée d'Épicure, et après l'enivrement dionysiaque, la divine sobriété. Toute la gamme des idées et des sentiments dans leur diversité et dans leur profonde identité de midi et de minuit ; car le non finalement se transformera en un oui.

Il serait difficile de citer une valeur qu'à un moment ou à un autre de sa vie Nietzsche n'ait intensément appréciée. Avant de renouveler toutes les valeurs, il s'est fait l'héritier de toutes les cultures.

Aussi comprenons-nous comme Socrate et Jésus sont près du cœur de Nietzsche ; le plus souvent détestés, mais aussi aimés, préférés secrètement ; l'un le nihiliste par intelligence, l'autre le nihiliste par bonté ; tous deux les grands modèles et les grands précurseurs ; les grands écueils aussi ; car il faudra une intelligence créatrice et un amour créateur.

S'il faut « ranger » Nietzsche parmi d'autres penseurs, c'est près de Hölderlin et du jeune Hegel, près de Boehme et de Héraclite, qu'il conviendra de le placer, près de saint Paul et de Luther, ceux dont la pensée et la vie sont dialectiques ; et peut-être plus loin qu'eux tous, sauf Héraclite, dans la voie qui mène à penser et à vivre les contradictoires.

M. Andler se demande très justement si Nietzsche destructeur de la finalité n'a pas mis cependant avec la volonté de puissance la finalité dans la nature. On peut se demander par là-même s'il n'a pas suspendu les jugements de valeur à un fait. On peut lui reprocher d'avoir voulu fonder scientifiquement cette idée de l'éternel retour qui est, avant tout, comme le note encore M. Andler, la transcription d'une exigence mystique. Mais l'important, c'est le style de pensée qu'il enseigne, et le plus bel éloge que l'on puisse faire de cette œuvre consacrée à Nietzsche, c'est que ce style, elle nous permet de le

découvrir avec toutes ses perspectives si variées, et dans toutes ses résonnances si profondes.

JEAN WAHL

*
* *

INTRODUCTION A L'HISTOIRE DE L'ESTHÉTIQUE FRANÇAISE, par *Arsène Soreil* (Bruxelles, Renaissance du Livre).

Socrate demande à Hippias ce que c'est que le beau. Hippias : ce qui plaît. Bien entendu, Hippias ne trouve pas tout de suite une formule si simple. Mais, s'il parle d'une jolie fille, d'un cheval, d'un ornement doré, c'est parce que lui, Hippias, bon cavalier, trouve de l'agrément à la richesse et du charme aux jeunes femmes. A quoi Socrate, parlant pour Platon, oppose une théorie à laquelle tous deux ont collaboré : c'est que la beauté existe en soi et qu'une chose y participe quand elle est parfaitement adaptée à sa fonction.

Voilà les deux camps tracés. Les hédonistes qui font de l'esthétique un chapitre de la psychologie, les dogmatiques qui en font un chapitre de la métaphysique. Toute l'esthétique classique est hédoniste. Arsène Soreil, dans ce livre excellent, nous le rappelle par des témoignages nombreux. Seulement, les classiques étaient dogmatiques par tempérament et, comme il leur déplaît de se reconnaître du parti d'Hippias contre Socrate, ils essayent de dissimuler ce que Montaigne reconnaît bonnement : « Voici merveille : nous avons bien plus de poètes que de juges et interprètes de poésie ; il est plus aisé de la faire que de la connaître [c'est l'avis de Platon, seulement Platon ne renonce pas à la connaître]. A certaine mesure basse, on la peut juger par les préceptes et par art : mais la bonne, la suprême, la divine est au-dessus des règles et de la raison. Quiconque en discerne la beauté d'une vue ferme et rassise, il ne la voit pas, non plus que la splendeur d'un éclair : elle ne pratique point notre jugement ; elle le ravit et le ravage. »

Comme les classiques ne disent pas : « est beau ce qui me plaît », mais bien : « est beau ce qui nous plaît à nous tous, hommes », ils arrivent à réintroduire dans leur hédonisme un peu de doctrine platonicienne filtrée par le stoïcisme et qui

s'exprimerait à peu près comme ceci : toute œuvre faite par et pour des hommes doit convenir aux hommes en les rendant plus aptes à tenir leur rôle dans le grand jeu de la nature et de la vie. Et voilà la porte entr'ouverte par où la morale et la convenance et les bienséances vont rentrer dans l'esthétique. On les y accueillera d'autant meilleure grâce qu'on tient pour seules nobles les raisons de la raison et qu'on se résigne malaisément à voir le plaisir faire figure d'argument dernier. Et tout paraîtra ainsi concilié jusqu'au moment où le XVIIIe siècle, découvrant l'étranger qui ne ressemble pas au Français et l'homme antique qui ne ressemble pas à l'homme d'aujourd'hui, ruine définitivement l'humanisme simpliste du siècle précédent ; il en arrive à penser que la raison dans l'esthétique, comme l'amour dans la tragédie, doit être tout ou rien. Baumgarten défend la première thèse et n'arrive pas à convaincre Kant. Voltaire prend la seconde et la pousse à l'extrême : il n'y a pas de goût universel et non seulement la beauté en droit n'existe pas, mais même on ne trouve nulle part une beauté universellement reconnue en fait. Cette fois, la question est bien posée.

Arsène Soreil [1] trace une excellente description de la perplexité des rationalistes qui n'arrivent pas à trouver du beau une définition rationnelle et qui reconnaissent dans la grâce, dans le charme, dans le sublime, dans le je-ne-sais-quoi, les formes d'une beauté irrégulière qu'ils ne savent comment justifier. Car, après s'être donné un mal infini pour mettre les règles en place de lois, ils mesurent tout le champ qui échappe aux règles mêmes. Et devant leurs arguties, on en arrive à se demander comment personne n'a repris carrément le point de vue de Socrate, qui est celui de l'artisan. Il pouvait du moins servir à déblayer le terrain.

Ici, tenons compte d'un fait que Soreil décrit à peu près comme ceci : Le prestige de l'antiquité retrouvée explique que *l'idée du beau se soit constituée en un monde autonome*. On imite servilement les modèles antiques parce qu'on trouve écra-

1. Son étude va de la Pléiade au début du XVIIIe siècle. Le *Traité du Beau*, de J. P. de Crousaz, est de 1715 ; c'est le premier traité d'esthétique qui ait paru en français.

sante la supériorité des Anciens. Il semble que l'on ne puisse accéder à la perfection que par un seul chemin et qu'il existe un bon goût universel dans le temps et dans l'espace parce qu'on voit tous les peuples et tous les siècles consentir aux chefs-d'œuvre anciens. Une sorte de nostalgie collective fait les âmes s'évader vers l'antiquité radieuse et, par contre-coup, se sentir exilées dans le présent. Tout dans l'antiquité leur paraît d'une essence supérieure ; et rien que d'introduire le moderne dans l'antique entraîne pour les imaginations une dissonance douloureuse, une dissipation soudaine du beau mirage...

Il est bien certain que cet état d'esprit prépare mal à regarder une cruche à vin, un panier à provisions en se demandant si leur forme, bien adaptée à leur fonction, leur donne une certaine beauté. L'enthousiasme des artistes italiens devant tels os et tels muscles qui font bien leur office dans la machine humaine, c'est un accent qu'on ne trouve guère chez les classiques français. Le beau est pour eux quelque chose qui doit s'entrevoir dans le halo du dépaysement et d'une antiquité presque fabuleuse. Comment songerait-on à le trouver dans des objets familiers et d'usage quotidien, alors qu'usage et beauté paraissent presque incompatibles ? Comment songerait-on même à le chercher là ? Les classiques sont gens pour qui le réalisme platonicien n'a plus aucun sens ; ils ne poursuivent pas le Beau unique de la plus humble à la plus élevée de ses images éparses et multiples. Pour eux, le beau n'est pas dans le monde, il est un monde à part, monde où tout est gratuit, où rien ne sert sinon à l'agrément. Mauvaise position, à coup sûr, pour apercevoir le problème du beau dans le monde, du beau dans la vie, pour fonder une science du beau.

MARIE DELCOURT

*
* *

LE ROMAN

LE SCANDALE, par *Pierre Bost* (Editions de la N. R. F.).

Voici le meilleur et le plus important ouvrage que nous ait donné jusqu'ici M. Pierre Bost. C'est un grand et long roman qui groupe de nombreux personnages autour de deux jeunes

gens d'après-guerre. Je pensais en le lisant à cette phrase de M. Marcel Arland dans ses *Essais Critiques* : « Je souhaite que, chez les meilleurs, le roman soit l'expression la moins imparfaite d'un problème ou d'un drame qui leur fût essentiel ; qu'ils confient par exemple à la nouvelle le soin d'exposer une anecdote, une étude sur les mœurs, un état d'âme fugitif ; et n'entreprennent de nouveaux romans qui ne correspondent à une transformation intérieure. »

C'est exactement là le cas de M. Pierre Bost dans le *Scandale* qui, à dix ans de distance, reprend et prolonge *Homicide par imprudence*, son tout premier roman. On y suit la « transformation intérieure » qui s'est opérée chez l'auteur entre vingt et trente ans. On y trouve non pas résumée, mais objectivée en personnages vivants, à trois dimensions, sa première grande expérience d'homme. C'est un livre à placer sur le même rayon que l'*Ordre* ou que *Vasco*.

M. Pierre Bost a voulu faire un roman chronologique sans trous, ni lacunes. A peine, pour quelques périodes grises, résume-t-il à l'imparfait les journées et les états d'âme de ses héros. Le reste du temps, il se sert d'actions extérieures, de péripéties pour nous faire connaître ses personnages en incessante évolution morale. Cela à travers un récit aisé et léger comme tout ce qu'écrit M. Bost, parfois un peu lent, ou plutôt dépourvu de vivacité ou insuffisamment incisif.

L'anecdote principale est très simple : deux jeunes étudiants, l'un appartenant à une famille de condition très modeste (c'est le protagoniste), l'autre, son ami, à une famille aisée décident l'un après l'autre d'abandonner leurs études régulières de médecine et d'entrer de plain-pied dans la vie, et même dans la vie parisienne. Ils parviennent à s'y maintenir grâce à la protection d'un homme d'affaires qui s'intéresse à eux comme Vautrin s'intéressait à Rastignac et pour les mêmes motifs. L'auteur nous montre ses héros évoluant dans les milieux d'après-guerre et le roman est ici assez souvent à clé. Une mésentente, doublée d'une rivalité, sépare les deux amis. Le premier sera cause de la mort du second (accident de moto consécutif à une violente partie de boxe) et se retrouvera seul devant la vie, son éducation sentimentale terminée, insurgé devant le « scandale » qu'est la condition faite à l'homme ici-bas.

Mais ce que l'anecdote centrale ne laisse pas voir, ce sont les thèmes qu'elle nourrit et qui font, en s'entrecroisant, l'intérêt de l'ouvrage. Le premier de ces thèmes est celui de l'adolescent d'après-guerre qui refuse adolescence et apprentissage pour revêtir tout de suite la robe prétexte et qui se trouve un peu plus tard dépourvu de tout support, de toute base. Le deuxième, c'est le thème de la course à l'argent, de l'oppression de l'argent mêlé à celui du débrouillage et à celui de la bohême.

On regrette un peu que M. Bost ait plaqué à côté de ces thèmes qu'on sent vécus d'autres thèmes d'époque, comme celui de l'inquiétude et du suicide. Ce qui donne en effet son originalité à la position de M. Pierre Bost, c'est un refus du tragique, mêlé à un pessimisme foncier et apocalyptique sur la valeur de la vie, qui le conduit à une acceptation résignée et féroce du conformisme. A quoi bon se révolter, si cela n'a pas plus de sens que d'accepter ? C'est là le sens profond du *Scandale*, mais M. Bost n'est pas allé jusqu'au bout de son conformisme désespéré. Il aurait pu et dû appuyer davantage sur la nécessité inéluctable de l'échec de ses héros, sur l'inutilité de leur romantisme. Du moins, l'accent et le timbre de son inquiétude, la nuance particulière qui la colore au milieu de la grande inquiétude d'après-guerre s'imposent-ils avec assez de netteté pour qu'on rende avec confiance à M. Pierre Bost sa place dans le peloton de tête de sa génération, — celle des trente ans en 1930.

BENJAMIN CRÉMIEUX

***

HANDJI, par *Robert Poulet* (Denoël et Steele).

Robert Poulet a cultivé pendant quelque temps l'hallucination écrite. C'est un genre difficile, car les repères manquent ; et on n'est jamais sûr d'avoir touché le point qu'il faut. Sans renoncer absolument à l'attitude d'esprit que cette façon de cultiver l'inconscient pur suppose, M. Robert Poulet nous donne cette fois un roman clair ; clair, c'est-à-dire situé. On y peut déceler les emplacements de l'esprit où son dévergondage habituel d'imagination prend source, les points gâtés de la pensée auxquels sa sensibilité correspond : son roman dégage une violente odeur de sang humain, de transpiration, d'urine, toute une physiologie intime qui montre de quelle façon les

choses de l'esprit ont trouvé *leur résolution* dans les faits : on a par moment l'impression d'assister aux ébats intimes d'Handji, le spectre, avec les deux officiers et peu s'en faut que ces rapports ne se réduisent à une économie ménagère de draps changés, de linge sale et de lits prêtés. L'hallucination a pris chair. Comme une scène d'une sexualité bizarre transportée devant quinze cents spectateurs. Mais quelle séduisante gageure de transporter cette énervante alchimie mentale en plein front, en pleine atmosphère de la guerre, jusqu'à faire de la guerre une sorte d'immense rêve où la seule réalité réside dans les cheminements lents des deux esprits.

Ce roman a été accueilli par une grande partie de la critique avec un étonnement irrité : ceux qui le détestent se sont empressés de rechercher ses parentés avec toute une littérature dont les tics de langage, les déformations verbales, et une constante préoccupation, on pourrait même dire un envoûtement de l'anodin, fait tout le prix. Mais Robert Poulet, quelque ressemblance qu'on puisse déceler en lui avec le langage à la mode, porte son style à lui, et qui s'impose dès les premières phrases : on doit reconnaître avant tout dans *Handji* la présence d'un style, un style à part, plein de procédés, de manies, mais qui rend un son singulier, dense et murmurant, comme d'un couteau brusquement enfoncé dans de la terre, un coup de pioche, cause d'éboulements. Un style où tout le problème du langage, de ses retards, de son éventualité, de ses luttes, se montre à nu dans chaque expression. A force d'assister comme en rêve aux éboulements de la pensée dans l'esprit et de l'esprit dans l'expression, tout le système du langage s'effondre, l'esprit perd pied et tout y apparaît également inutile ou également nécessaire dans les éventualités de l'expression : il n'y a plus pour la pensée de tournure qui tienne, il n'y a pas de raison d'accrocher la pensée ici ou là, ici plutôt que là, *il n'y a pas de raison de commencer à penser*. Le squelette de notre horlogerie interne nous apparaît tout à coup mis à nu, aussi virtuel, aussi éventuel à un niveau qu'à un autre, dans une forme que dans une autre. Seule la nécessité de faire vite, de dire aux gens ce qu'ils attendent, et *d'en finir, pour tout dire, avec le Temps*, guide finalement et commande le choix. La langue de Robert Poulet pose ces problèmes et beaucoup d'autres.

Je veux signaler la curieuse conception de l'ennui qui apparaît à certaines pages du livre. Robert Poulet nous donne le diagnostic de l'ennui comme on donne le diagnostic d'une maladie connue, classée, aux caractéristiques nettes. C'est la forme la plus normale de l'ennui, qui soit. Ce n'est pas l'ennui crasse et poison, le cafard sans cause, l'ennui qui neutralise le cerveau : c'est l'ennui qui mesure le temps, donne un relief aux secondes, situe toute action, toute sensation dans le temps. Par lui la pensée inoccupée et qui fait feu de tout bois, évalue les personnes, les gestes, les paysages : « Tel chemin sera celui par lequel passera l'homme qui portera la nouvelle d'un changement, et cet homme aujourd'hui inactif, inoccupé, neutre, prend d'ores et déjà l'importance de son activité à venir. » Ainsi tout ce qui passe est situé, tout ce que le cerveau d'habitude absorbe, sans y prendre garde, par le fait de cet ennui créateur prend sa valeur exacte : aucune parcelle des choses, aucune partie du monde ne demeure inutilisée.

ANTONIN ARTAUD.

*
* *

EST-IL SAGE ? EST-IL FOU ? par *Léon Bopp* (Editions de la N. R. F.).

Après le cruel *Jean Darien*, que Rivière publia dans la *Nouvelle Revue Française*, en 1924 ; après *le Crime d'Alexandre Lenoir, ou le roman d'un moraliste*, que M. Thibaudet loua vivement, et à juste titre, voilà deux ans, M. Léon Bopp vient d'écrire *Est-il sage ? est-il fou ? ou le roman d'un savant.* On pouvait craindre, pour peu que l'on songeât à certains exposés de théories, qui s'accumulaient à plaisir dans *Alexandre Lenoir*, que la science n'offrit au romancier un thème à la fois trop vaste et trop spécial, qui déconcertât le lecteur. Mais la science du héros est de celles que chacun prétend partager, puisqu'il s'agit de psychologie ; puis M. Bopp a mis dans son récit tant d'entrain et d'habileté que le lecteur se sent incessamment piqué, surpris, requis de donner son avis, de juger, de faire figure, lui aussi, de savant psychologue. On devine M. Bopp tout heureux de son intrigue, qui est intrigue de roman policier ; car rien ne semble se passer qu'autour d'un fait-divers : la mort — suicide ou crime — d'un banquier ; et voici le policier amateur,

qui s'éprend, selon l'architecture du genre, de la jeune fille suspecte. Est-elle coupable ? est-elle innocente ? Instruction, révélations, grande séance de cour d'assises : décidément tout cela, à force d'intelligence, est le modèle d'un genre que nous pensions facile. — C'en est la satire aussi, et l'on pense bien que nous atteignons ici la pensée secrète et le but de l'auteur ; et non pas seulement la satire d'un genre, mais celle d'un homme et surtout de la doctrine qu'il représente ; car le livre refermé, l'on n'est guère plus avancé qu'aux premières pages : était-il sage, était-il fou, ce détective bénévole, d'appliquer si logiquement sa méthode ?

Il ne faut demander à ce livre ni une grande complexité ni même un accent très vrai dans la peinture des personnages. Il est à cet égard inférieur aux deux autres romans de M. Bopp ; on ne laisse pas d'être gêné par ce que ses personnages offrent d'un peu *fabriqué*. Toutefois il n'irait pas sans injustice de s'appesantir sur ce grief ; ce qu'avant tout M. Bopp a tenté, il le dit lui-même : c'est un roman d'aventures intellectuelles. M. Bopp annonce, qui doivent paraître ces prochaines années : *le roman d'un artiste, le roman d'un politique, le roman d'un croyant*. On découvre assez la pente de son esprit, qui est une curiosité, à la fois passionnée et un peu ironique, pour tous les modes de l'activité intellectuelle ; un amour : moins des idées et des doctrines que de leur jeu, moins des hommes que de leurs destinées. De là vient que l'on sent presque toujours, dans les livres de M. Léon Bopp, je ne sais quelle réserve de l'auteur, je dirais presque : quel humour, non seulement dans l'exposé ou la critique d'une doctrine ou d'une attitude intellectuelle (et dans ce cas cet humour se fait parfois un peu lourd), mais dans la conduite même du récit, dans l'attitude de l'auteur à l'égard de ses personnages, et parfois, aux instants les plus dramatiques, dans tel sourire ou tel silence.

MARCEL ARLAND

*
* *

LETTRES ÉTRANGÈRES

LES POÈMES DE T'AO TSIEN, traduits par *Liang Tsong Taï*, avec une préface de *Paul Valéry* (Lemarget).

Il est difficile de parler de ces poèmes après Paul Valéry et

Liang Tsong Taï : le premier exprime dans sa préface à peu près tout ce que l'Européen cultivé éprouve devant la Chine : surprise, puis fraternité dans le haut usage de la raison, enfin émerveillement devant tant d'équilibre et de subtilité. En commentant ces œuvres brèves et parfaites qui contiennent à la fois une poésie et une sagesse, le traducteur, Liang, a dit l'essentiel sur T'ao Tsien : *Il a dépassé le stoïcisme.*

Il nous reste à voir comment. Le stoïcisme comporte aussi le renoncement, une certaine ironie, dont Epictète est le symbole, devant le monde et ses biens, un continuel exercice de l'âme qui la place haut sans vanité, une attitude souveraine et paisible devant la mort. Mais il reste rude, il craint de raffiner les sentiments, et par là il enlève beaucoup à la culture humaine ; il semble plus spartiate qu'athénien. Enfin et surtout, toute la police des opinions que pratiquent les stoïciens, toute cette élimination des prestiges est négative. Les stoïciens redoutent l'imagination, ils veulent la tuer.

T'ao Tsien, au contraire, a discipliné, asservi l'imagination pour ses fins supérieures et sa joie esthétique. Aux joies du sage il ajoute le rêve et l'art de jouer avec son rêve, sans y tenir, sans y être tenu. Le côté par où la sagesse orientale l'emporte sur la nôtre, c'est cet art de *dépersonnaliser* l'imagination, de la purifier des appétits, des passions qui la nourrissent chez le commun des hommes.

C'est là que T'ao Tsien est maître ; stoïcien par ses actes, il a le sourire détendu et la nonchalance du sceptique — sceptique vis-à-vis de lui-même, accueillant aux grandes pensées et à la beauté du monde. Logique douce et inventive, images épurées comme un taillis d'automne. Sa pensée et sa poésie ne font qu'un. De même chez Hugo ? Mais c'est que la pensée de Hugo n'est que poésie. De même chez Lucrèce ? Mais la poésie de Lucrèce n'est que l'acharnement d'une grande pensée à saisir le réel. T'ao Tsien nous rappellerait plutôt les mythes de Platon, s'il n'avait cette méfiance devant la grandeur, devant l'infini, qui différencie la Chine de l'Inde classique, qui la rapproche davantage de nous et qui pourtant nous déconcerte, parce que c'est une tendance que nous ignorons en nous.

La traduction, je ne puis naturellement juger sur le texte de son exactitude. Je l'ai vu faire ; mille soins, mille retouches

serrées et fines m'ont averti que c'est une œuvre de conscience et d'amour. Le texte français montre un sens des nuances et de la mélodie infiniment rare chez un étranger.

JEAN PRÉVOST

*
* *

LES ARTS

LA SAISON DE PARIS.

Des événements de grande importance ont illustré la « saison » artistique. *Les Maîtres du XIXe siècle*, chez Paul Rosenberg, où Cézanne, Corot et le douanier Rousseau triomphaient; la 4e *rétrospective Cézanne* chez Bernheim jeune ; *l'Art Byzantin* au Pavillon de Marsan ; *Monet* à l'Orangerie, où les amoureux de peinture étaient gênés par la trop forte teneur en « Nature » de la plupart des œuvres dues à cet *œil* impitoyable ; *Jongkind* inconnu, et révélé (galerie Marseille) par l'ardent et ingénieux Claude Roger-Marx qui, à la galerie Cardo, confrontait des *esquisses* et des *tableaux* de peintres célèbres... Aucune de ces manifestations ne m'a incliné à la méditation autant que ces deux autres dues à l'intarissable et tracassière curiosité de M. Waldemar George : *Les dessins de jeunesse de Degas* aux Quatre-chemins et *Quelques tableaux de J. E. Blanche* à la galerie Pierre Colle.

Avant de condamner les conclusions inacceptables de son commentateur, je dois dire que je considère Degas comme un parfait technicien, au sens où l'entend l'Ecole, et comme un esprit inquiet dont la curiosité et la flamme galvanisèrent maints de ses contemporains. Quant à J. E. Blanche, je le tiens pour un esprit fier et indépendant, capable, comme le prouve son dernier livre : *les Arts plastiques*, de désintéressement et même de générosité dans l'analyse des mouvements d'art auxquels il n'a pas coopéré, et dont l'œuvre, par surcroit, peut fournir, pourvu qu'on y puise avec adresse et parcimonie, des pages fort honorables, qui en valent de plus prisées, comme celles de Ricard ou de Fantin.

Reconnaitre le savoir-faire où il se trouve est une chose à laquelle la critique devrait se borner, mais prendre un ton messianique et clamer, comme le fait mon excellent ami W. George,

que l'intérêt que prend un certain public aux œuvres de Degas et de J. E. Blanche indique un besoin de révision des valeurs, un retour à une plus saine et plus « française » conception de l'Art ; affirmer que l'Art de l'Afrique, et celui de cet Orient hier encore si cher à son cœur qu'il prétendait être prêt à donner « la dernière goutte de son sang » pour le défendre contre l'Occident pourri ; que ces arts admirables et pleins de vertus mystiques sont abandonnés par tous les « gens de goût » ; soutenir enfin que le portrait est le but suprême de l'art, et que la véritable tradition française est constituée par Quentin La Tour et Degas, c'est à mes yeux outrepasser le droit de juger et de cataloguer.

De quelque sujet que parle M. W. George, on est sûr de trouver sous sa plume les mots de *confusions* et de *malentendus*. Il est superflu d'indiquer que chacun de ses articles destinés à les dissiper ne fait qu'en susciter de nouveaux.

C'est pourquoi je me permets de proposer à sa méditation les quelques réflexions qui suivent, et qui pourraient prétendre fallacieusement, elles aussi, à dissiper tous les merveilleux malentendus sans lesquels le monde ne pourrait vivre.

Dans le nº 2, année 1930, de la revue « Formes », qu'il dirige, M. W. George laissait imprimer ceci : « La peinture est l'expressions pontanée de l'individu. L'art ne s'apprend pas. »

Or, aujourd'hui, il reconnaît avec moi que la peinture, comme tout autre métier, s'apprend. Mais il oublie que les sources auxquelles il convient d'envoyer les jeunes s'abreuver, doivent être des sources pures, jaillissantes et non timides et suintantes. Les premières s'appellent Cézanne, Seurat, Renoir, Van Gogh, quant aux autres, Degas en représente le prototype le plus net. Oui, l'Art s'apprend. Cézanne et Rimbaud, avant d'inventer leurs libertés, surent peindre et écrire « français ». Ils nous enseignent que si l'art s'apprend, il doit faire semblant d'être oublié dans les œuvres véritables. La connaissance du métier ne se prouve en définitive que par l'innovation ; l'audace et l'invention justifient la connaissance. Le métier appris est mort s'il n'est que matériaux amassés ; il doit devenir bûcher, s'il veut éclairer. Degas est l'homme dont on peut dire, bourgeoisement : « Il sait dessiner ». Il est bon de savoir dessiner, mais il faut l'oublier à temps. Exemple : Ingres et les

trois vertèbres de trop de l'Odalisque, la douteuse anatomie de Thétis et tant de déformations admirables. Degas *savait qu'il devait oublier* : mais n'oublie pas qui veut. Ses fameuses audaces : danseuses et acrobates, si désespérément exacts de proportions, ne doivent leur apparence révolutionnaire qu'à l'épaisseur insolite du trait et à l'ingénieuse mise en page. Mais l'ingéniosité n'est pas le génie. Il est donc inexact que Degas, comme l'indique M. W. George dans sa préface, « rejoint le Maître de Montauban » : de plus, il est fort imprudent d'envoyer « les jeunes gens » demander « de salutaires conseils » au peintre des *Sémiramis*, des *Malheurs d'Orléans* et des *Jeunes filles spartiates s'entraînant à la course*. Ces œuvres minces, réduites au format voulu, ne dépareraient pas ma célèbre collection de cartes-postales de 1900. Elles puent l'École. Il est certes évident que quelques-uns de ces fameux « jeunes gens d'aujourd'hui », qui ne sont que des femmelins, s'abreuvent à cette source maigre. Les androgynes drapés qu'ils peignent inlassablement, dans une atmosphère carriéresque et whistlerienne, montrent tristement, qu'on m'excuse, leur funeste goût du « pompier », mais il suffit de regarder les murs animés du Salon des Tuileries pour constater que la jeunesse, la vraie, n'a cure de Degas, et que l'exubérance, la turbulence et la joie de peindre en toute liberté sont son apanage. Vivent les vrais jeunes ! Je tends la main à tous les gentils fous qui ne pensent plus à Rome : Garbell, Menkès, Kanelba, Iris, Max Band, Borès, Cossio, Legueult, Chastel, Oudot, Brianchon, Krémegne, Le Molt, Epstein, Blanc, Egger, Korda, Gotlib, etc. Cette frénésie picturale un peu ostentatoire dégage peut-être un charme trop facile, et beaucoup de ces excités mourront, comme on en a vu tant mourir, le jour où ils seront obligés, pour se dépasser, de mettre un peu d'ordre dans leur affaire, mais tels quels, ils sont plus sympathiques, avec leur fauve peinture éclaboussée, que tous ces tristes romanisants qui, habillant les mannequins de Chirico des défroques de Degas, s'imaginent, ou font croire aux snobs, qu'ils retrouvent « la voie traditionnelle qui est la voie française ». Ouvrons l'œil : dès qu'on nous parle, avec les trémolos nécessaires, de la tradition française, c'est *l'Académisme* (qui mieux que le cochon sommeille au cœur de l'homme), qui se réveille. C'est pourquoi, une

bonne fois, tout en tirant notre chapeau à M. J. E. Blanche, de qui l'honnêteté technique est certaine, mais qui se trouve dangereusement tangent au domaine où règnent tous les Boldini de la terre, il convient d'enterrer solennellement et définitivement M. Edouard Degas.

▪

Dans cette même galerie (Pierre Colle) qui abritait paradoxalement les œuvres de J. E. Blanche, M. Salvator Dali expose ses œuvres récentes. S. Dali est à la fois le Lalique et le Gustave Moreau de l'onirocritie. Son outil cisèle habilement des formes fortement inspirées de celles du « Modern style » cher à notre enfance. Ses harmonies sont volontiers celles des planches d'anatomie, où le sang est roi. Le soufre mêle ses tons acides aux lilas des muqueuses refroidies et aux bleus des veines transparaissant sous la peau morte. On parla un instant des « mots en liberté ». Ce sont des membres sadiquement découpés, et des troncs décapités, des entrailles bouillonnantes et des sexes désespérés que le couteau-à-palette disperse ici aux quatre coins du tableau. Comme M. W. George, Salvator Dali nous renvoie à une source impure. Mais, plus clairvoyant que l'apôtre de Rome, il se rend compte de cette impureté : « ...surtout l'art ornemental, l'art ornemental le plus stéréotypé, spécialement celui qui répète et mélange avec le moins de conviction les souvenirs des styles lointains et divers, non sans une *certaine* fantaisie », écrit-il dans la préface de son catalogue. Et plus loin : « ...dans la rue affreuse, l'ornementation délirante et de toute beauté des bouches de métro « modern-style » nous apparaît comme le symbole parfait de la dignité spirituelle. »

Ainsi, sous prétexte de rappel à l'ordre, on nous renvoie au métro, à l'Ecole de Nancy, aux bustes romains, à Degas et à Quentin-Latour. Il s'agit, ici, de s'arracher à la terre (ce qu'on ne saurait trop souvent entreprendre) ; là d'exalter l'homme, d'analyser dévotieusement le masque de ce « Roi de la création ». Mais vraiment tout ceci n'a-t-il pas été fait déjà, — et en France, même ? Je ne veux certes pas parler des Perronneau, Latour et autres Largillière — et justement, je me disais, en visitant l'exposition des *Musées de Provinces* à l'Orangerie : « Quand donc oubliera-t-on, en France, qu'il y eut un

XVIII[e] siècle? Ce siècle fut gâché, picturalement, par tous les faiseurs de portraits. (Il y aurait une étude étonnante à faire sur ce phénomène de stérilisation du peintre par le modèle, que par pudeur, faiblesse, bonté, amour ou calcul l'artiste n'ose contrister d'un portrait *ressemblant*. A titre de document pour cette étude, j'indique que les seuls portraits vraiment beaux qu'il y eut à cette exposition étaient dus à des peintres non spécialisés dans ce genre débilitant : Watteau, Chardin.)

Oui, la conquête de l'homme est celle que doit ambitionner ce fier et fougueux animal qu'est l'artiste peintre ou sculpteur. Mais c'est à travers toutes les violences et injures infligées à l'homme par la technique, que doit être trouvée cette ressemblance. *Elle sera caricaturale, ou ne sera pas*. Et, sans s'amuser à chercher des exemples exténués, bornons-nous tout bonnement à trouver chez nous les artisans de notre rédemption à la fois spirituelle et technique. Ces vertigineuses combinaisons de flammes, de lianes et de cheveux, que réalise le gothique flamboyant, quel plus merveilleux effort de l'esprit pour s'arracher aux lois terrestres de la pesanteur ; quel plus parfait symbole de la « dignité spirituelle » ? Et ces visages sérieux, souriants ou grimaçants que la Révolution française a épargnés aux flancs des cathédrales, y eut-il jamais sur toute la terre portraits plus émouvants ?

— En ces temps délicieux que nous traversons, ne se font remarquer, et ne sont écoutés des gens de goût (français) que les prospecteurs du rare, du compliqué et de l'exotique. Ce qui fait qu'il est devenu du dernier ridicule de voir ce qui crève les yeux et de saisir ce qui est à portée de la main et de l'entendement. Devrais-je en demeurer confondu pour la vie, j'indique timidement aux curieux et aux ratiocinateurs de tout poil cette source ignorée des Français : le gothique.

ANDRÉ LHOTE

***

CHRONIQUE MUSICALE.

Il est hors de doute, me semble-t-il, que l'on ne peut se faire une idée tant soit peu exacte d'un chef d'orchestre de grande classe que s'il dirige l'ensemble instrumental auquel il est habitué et qui est jusqu'à un certain point sa création.

Inviter un kapelmeister étranger et le faire jouer après deux répétitions avec des instrumentistes qu'il ne connaît pas (ainsi que cela se pratique trop souvent), est en somme un non-sens, un crime musical. Si nous ne nous rendons pas suffisamment compte de la gravité de cette faute, cela tient, je crois, à ce que nous considérons l'orchestre comme l'instrument du kapelmeister et jugeons de l'art de ce dernier par analogie avec celui du pianiste, ou du violoniste. Il est préférable évidemment que ces virtuoses jouent sur l'instrument auquel ils sont habitués, mais le malheur n'est pas grand s'ils se trouvent obligés d'en changer (comme cela se produit constamment pour les pianistes). Or cette analogie est fausse : l'orchestre n'est pas un instrument plus ou moins complexe, il est un organisme et constitue le « corps » de l'artiste qui le dirige et qui doit au préalable le former, l'appeler à la vie en travaillant sur cette masse amorphe que représente au début un ensemble instrumental. Et si le chef d'orchestre se trouve en face d'un ensemble déjà organisé par quelque autre kapelmeister, il lui faut au prix de pénibles efforts briser cette forme et en créer une nouvelle, plus ou moins exactement adaptée à sa nature, et qu'il doit apprendre à manier de même que l'enfant apprend à se servir de ses membres. Bien entendu, ce « corps » agit à son tour sur l' « âme » qui le pénètre et l'anime ; il trace en tout cas la limite de ses possibilités, il l'incite à se réaliser de telle façon, dans telle direction. Entre un Mengelberg dirigeant le Concertgebouw et le même Mengelberg au pupitre de l'OSP, il y a une différence essentielle : nous avons à faire à deux personnalités distinctes, et la seconde, quelles que soient les qualités que l'on reconnaisse à l'OSP, est pour ainsi dire un monstre, quelque chose comme le Jekill de Stevenson. Je développe ici un lieu commun en somme, mais il y a de ces vérités évidentes que l'on néglige dans la pratique.

Bruno Walter est déjà venu maintes fois à Paris ; on se souvient encore du Cycle Mozart qu'il dirigea il y a quelques années au théâtre des Champs-Élysées ; mais c'est maintenant seulement que nous avons découvert son vrai visage. L'orchestre de la Gewandhaus de Leipzig, venu à Paris

sur l'initiative de M. Delgrange, constitue un ensemble excellent, d'une discipline parfaite, d'une grande cohésion, et cependant inférieur, par la qualité des instrumentistes, à la Philarmonie de Berlin : les cors en particulier, les trompettes, les violons. Mais si la sonorité laisse parfois à désirer, si la Gewandhaus ne nous dispense pas cette volupté sonore que nous faisait goûter la Philarmonie et davantage encore l'orchestre de New-York de Toscanini, l'orchestre de Leipzig que Bruno Walter dirige depuis près de deux ans, s'est exactement adapté à son chef qui est ainsi parvenu à se créer un corps à la taille de son esprit.

Le style de Bruno Walter est absolument différent de celui de Furtwängler : le kapelmeister de Berlin est l'interprète par excellence, l'artiste qui marque l'œuvre du sceau de sa personnalité. Par son scrupuleux souci d'exactitude, par son « humilité » à l'égard des partitions qu'il dirige, Bruno Walter s'apparente plutôt à ces chefs d'orchestre dont le type idéal reste Toscanini et qui mettent leur ambition à se faire oublier au profit de l'auteur. Certes, Bruno Walter est beaucoup moins rigoureux qu'un Weingartner par exemple ; il y a dans son style plus de liberté et de spontanéité ; on y observe même un certain laisser-aller, du reste plein de charme. Mais son exécution est basée au fond sur la syntaxe musicale, sur l'analyse grammaticale du discours sonore. Si elle atteint à la poésie, si elle nous émeut, c'est parce qu'elle nous révèle le sens musical de la partition, qui est immanent à sa structure même et qui ne peut être saisi que pour autant que celle-ci est mise en lumière. Sous la baguette de Bruno Walter les fonctions harmoniques des accords, par exemple, deviennent pour ainsi dire tangibles (et l'auditeur dépourvu de connaissances techniques le sent comme le spécialiste, bien qu'il soit incapable d'expliquer cette impression de clarté et de logique) : procédé purement technique, semble-t-il ; or c'est précisément grâce à un ensemble de procédés de ce genre que nous découvrons ce qu'on nomme l' « esprit » de l'œuvre.

Le vrai domaine de Bruno Walter, ce sont les classiques (mais non Beethoven dont la Ve appelle à mon avis de

sérieuses réserves), et tout spécialement Mozart. Ce Mozart n'a rien de l'être abstrait, momifié des conservatoires ; et ce n'est pas non plus un Mozart modernisé : il appartient à son époque et en porte les traits distinctifs ; il est situé dans l'espace et dans le temps, et c'est justement pour cela, parce qu'il se présente à nous comme un être concret, avec un visage caractérisé, qu'il apparaît vivant, actuel.

Nous avons entendu à la salle Pleyel deux nouvelles partitions d'Honegger : une *Symphonie* et les *Cris du Monde*, sorte de vaste cantate pour soli, chœurs et orchestre sur un poème de M. René Bizet ! La *Symphonie* est une œuvre excellente, l'une des meilleures d'Honegger selon moi. En somme, en dépit d'un langage harmonique très dur par moments, c'est une musique traditionnelle, de forme quasi « classique » ; et cependant, elle produit une impression de jeunesse et de vigueur. Les idées ont du relief, les développements sont conduits avec une parfaite logique, et dans l'Adagio, par des moyens très simples, sans éclats, sans pose déclamatoire, Honegger atteint à une émotion contenue mais puissante. Avec cela, une instrumentation transparente qui doit mettre en valeur le moindre détail (et pourtant l'exécution fut très approximative et laissa perdre bien des choses intéressantes).

Mais avec les *Cris du Monde* nous retrouvons cet art gros, massif et violemment bariolé qui a fait le succès d'Honegger. Combien je préfère son autre aspect, celui de la *Symphonie* et du *Concertino* pour piano ! Je passe sur les mauvais vers de M. Bizet ; mais l'idée du poème était intéressante. Par malheur, c'est le côté pittoresque et descriptif du livret que le compositeur s'est attaché à traiter en suivant le texte pas à pas : nous entendons le tumulte du monde, ses bruits, ses cris, ses appels ; mais où donc est l'homme qui lutte pour échapper à cette emprise, aspire à la délivrance et clame sa détresse ? Il est musicalement inexistant.

Un jeune chef d'orchestre russe installé en Amérique, N. Slonimsky, vient de diriger à Paris deux concerts de musique Nord et Sud-Américaine. Douze auteurs totalement inconnus, à la seule exception de Varèse. L'audacieuse ten–

tative de M. Slonimsky semblait vouée à l'insuccès : or elle a réussi. Elle correspondait en effet à un besoin en nous que Paris ne parvient pas à satisfaire : le besoin de connaître ce qui se passe dans le vaste monde de la musique, hors des limites de la France, hors des limites de l'Europe. Avouons-le, notre ignorance à cet égard est profonde. Peut-être ne se passe-t-il rien de très intéressant, mais il faut s'en rendre compte par soi-même. Grâce à M. Slonimsky, chef d'orchestre intelligent, au geste précis et sûr, nous savons au moins maintenant qu'il y a aux États-Unis, à Cuba, au Mexique, des compositeurs qui suivent soit Schoenberg, soit le Stravinsky du *Sacre*, et qui ont, sans force et sans talent, des tempéraments de révolutionnaires. Une seule exception : Charles Yves. Celui-là est quelqu'un. Cet autodidacte fut un précurseur qui, il y a un quart de siècle (ainsi que le prouvent ses *Trois coins de la Nouvelle Angleterre)* découvrait déjà nombre de nos procédés rythmiques et harmoniques. Il s'exprime gauchement parfois, mais il a quelque chose à dire, et ce quelque chose, il le dit à sa facon, sans se soucier de personne. Quant aux *Intégrales* de Varèse — un Français, mais qui n'a été encore joue qu'une seule fois à Paris — je crois que cette partition écrite pour onze instruments à vent et treize instruments à percussion, ouvre vraiment une nouvelle voie à la musique, qui acquiert ici une existence en quelque sorte « spatiale ». Nul mouvement, nul développement ; on dirait un bloc sonore, un conglomérat de sons et de bruits formant un tout compact, possédant une structure nettement caractérisée. On peut aimer ou non cette musique, mais elle existe et elle agit, et encore comment !

B. DE SCHLOEZER

***

LE MILLION, par *René Clair* (Film Tobis).

Après cinq années d'existence, le cinéma parlant n'a encore permis que des réussites accidentelles : Le sujet d'*Hallelujah* ou d'*A l'ouest rien de nouveau* implique le son avec une telle nécessité qu'il serait impossible de projeter une version muette de ces films sans qu'elle soit accompagnée par l'orchestre ou par

des bruits de coulisse. C'est ce qui explique qu'à l'heure actuelle, où plus personne ne méconnait l'excellence de l'outil que les ingénieurs ont réussi à créer, on s'accorde à admettre qu'un seul genre est parvenu à l'utiliser d'une manière véritablement satisfaisante : c'est le dessin animé. Trente ans après Méliès, Ub Iwerks a accompli le même exploit de se servir, dans le domaine de la féerie, de l'extravagance et de l'arbitraire, d'un appareil conçu pour reproduire fidèlement la réalité et d'arriver tout de suite à un résultat très supérieur à ce qui se faisait en suivant les procédés réalistes.

Or voici que, pour la première fois, un film nous donne l'équivalent du plaisir que procurent les meilleurs « cartons » sonores sans d'ailleurs rien leur emprunter. René Clair, avec *le Million*, a affranchi le son de sa dépendance à l'égard des images et il a obtenu aussitôt des effets aussi nouveaux, aussi plaisants que ceux-ci : Une petite fille remet un bouquet de fleurs au nouveau millionnaire qui l'embrasse gauchement : une Marseillaise éclate spontanément. Un personnage est en proie à un tourment intérieur : la voix de la conscience lui chante aussitôt d'inutiles conseils. Une dizaine de personnes se disputent un veston : c'est le bruit d'une foule qui assiste à un match de rugby qui accompagne les péripéties de leur lutte. Ces trouvailles procèdent toutes d'une même intention parodique à l'égard de tout ce que le film parlant nous a valu déjà d'inaugurations solennelles, d'attractions musicales et de manifestations sportives. Mais l'acquisition ne manquera pas d'être exploitée pour servir d'autres desseins.

Sans doute, tout le film n'est-il pas de la même veine et on peut reprocher au *Million* de comporter quelques longueurs et de manquer d'accent par endroits. En compensation, il s'y trouve une scène qui compte certainement parmi ce que le cinéma a donné de plus parfait. Pendant qu'à l'Opéra on chante une romance en duo près de la rampe, deux fiancés en querelle sont surpris sur la scène par le lever du rideau ; ils se dissimulent derrière un décor et, réduits au silence et à l'immobilité, ils se divertissent à appliquer à leur situation le chant qui leur parvient. Il y a là un mélange précis d'émotion factice et d'émotion vraie, une caricature de la poésie qui devient par miracle poétique à son tour, une alliance fragile et

profonde entre les éléments les plus suspects et les éléments éternels. Tous ceux qu'une rengaine sentimentale a profondément émus parce qu'elle les obligeait à se livrer à des rapprochements personnels trop directs (voir l'*Apologie de la mauvaise musique* que Proust a écrite) sentiront la délicatesse des nuances par lesquelles l'auteur passe de l'attendrissement à l'ironie et, pour tout dire, l'extraordinaire vérité de cette scène.

René Lefebvre, Paul Ollivier, Annabella et Vanda Gréville assurent une interprétation remarquable.

DENIS MARION

* * *

REVUE DES LIVRES

Anne Fauvet par *Marcelle Auclair* (N. R. F.).

« Vous avez beau essayer de vous donner des airs en fumant, Mademoiselle Fauvet... comme vous êtes jeune fille ! » Voilà qui donne beaucoup de prix à ce roman. *Anne Fauvet* pourrait bien paraître plus tard une peinture fine, assez sensible et nuancée, et surtout très intelligente, de la jeune fille française en 1931. Française, c'est-à-dire née provinciale et devenue parisienne. Son petit drame naturellement commence là-bas et se boucle ici, car elle s'inquiète de son sort : doit-elle chercher à le faire ? Elle cherche, elle s'égare un peu, elle trouve assez vite.

Jeune fille, oui. « Il y a un cristal entre le monde et vous. » Et c'est vrai. Et c'est parfait. Le livre est net, clair, riant, avec une jolie certitude de trait et autant de vie, c'est-à-dire en somme de mystère, qu'il le faut. H. P.

*

L'ennemie intime, par *Marcelle Tinayre* (Flammarion).

Elle se nomme Renaude Vipreux, et il y a en elle de la renarde et de la vipère : figure de vieille fille, d'une allure balzacienne, car des romans que Balzac a oublié d'écrire continuent de se vivre au fond des sous-préfectures. Seulement on leur voit aujourd'hui des dessous encore plus noirs que jadis. Mme Marcelle Tinayre saisit bien le vrai et fait exactement le point devant la province de 1930. C'est un très bon roman de mœurs, mais d'une péripétie vive et rebondissante. Peint de touches colorées et fines, il a du relief, du trait, de la perspicacité psychologique, et l'entente des choses.

H. P.

*

Irlande-Extrême-Occident, par *P. Frédérix* (N. R. F.).

« Je voyage pour compter mes amis, pour connaître la saveur des faits les plus irritants. » Mais le voyage... P. Frédérix ajoute

que les gens les plus vides qu'il ait croisés, étaient des Anglais après trois tours du monde. Il faut rester chez soi, dit-il, ou n'espérer du monde que le plaisir de le créer.

Il crée donc une Irlande, l'île ronde et déchiquetée de l'anarchie et de la fantasmagorie celtiques, l'extrême-occident où l'individu prend tout son être, — plus on va vers l'Orient, plus il diminue et se perd dans la masse.

On peut aimer beaucoup un tel livre, bien nourri de choses choisies, coupé dans le vif, armé de traits plutôt qu'habillé de couleurs. Spirituel ? Mieux que cela, plus naturel, plus libre. Son allure est à celle de l'intelligence didactique ce que courir est à marcher. H. P.

*

Stendhal, par *Léon Blum* (Albin Michel).

La réédition d'un essai d'avant-guerre sur l'homme et l'œuvre comme il n'en paraît plus guère aujourd'hui. Explication et mise au point, bien plutôt que critique. M. Léon Blum y fait valoir son intelligence aiguë et son don des formules. Le complexe « message » de Stendhal s'en dégage avec netteté, sauf peut être en ce qui concerne la vision politique et sociale que néglige M. Blum. Le « message » tend même à l'emporter à l'excès sur le drame de Stendhal. Mais le dessein de M. Léon Blum était avant tout de donner des clés pour l'intelligence de l'œuvre.

Le dernier chapitre sur le beylisme et son évolution est un excellent document. Peut être pourtant Stendhal a-t-il été, dès le *Rouge et le Noir*, compris parfaitement par certains. (Voir par exemple l'article d'Arnould Frémy dans *Vingt chefs-d'œuvre jugés par leurs contemporains* de J. Prodhomme, récemment publié chez Stock). B. CR.

*

Photographie (Arts et Métiers Graphiques).

L'on se demande un instant, en voyant les admirables photos de Nadar par lesquelles s'ouvre *Photographie* si toute l'histoire de la photo n'est pas celle d'une lente déchéance. Ce qui frappe d'abord dans les vues modernes, c'est leur simplicité, la naïveté avec laquelle elles suivent les modes de la peinture, la monotonie de leurs procédés et celle, qui s'en suit, de leurs sujets : trop de locomotives, de jambes de baigneuses, de verres irisés. Pourtant quelques *ensembles* de photographies forment une œuvre, qui durera. Pourquoi *Arts et métiers graphiques* n'ont-ils pas fait plus large place à Atget, à Man Ray, à Germaine Krull, à Roger Parry, à Kertesz ?

J. G.

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.

LA VIE FINANCIÈRE

Les nécessités du tirage de « la Nouvelle Revue Française » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous quinze jours avant sa parution, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne le portefeuille, valeurs à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrages d'un titre contre un autre placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. André Ply, de la Banque de l'Union Industrielle Française, 5, rue de Vienne, Paris, VIIIe Arrondissement.

LA CANADIAN PACIFIC

Le semestre qui s'achève laissera un souvenir pénible dans l'esprit de tous ceux qui s'intéressent de près ou de loin à la prospérité du marché des valeurs mobilières. Tout a baissé ou à peu près et nous allons bientôt aborder la période des vacances sans qu'aucun signe d'amélioration soit venu atténuer le découragement et la lassitude qui laissent le champ libre aux entreprises destructives des vendeurs à découvert.

La conjoncture présente est donc nettement défavorable mais l'on n'ignore pas que les spéculateurs et même les capitalistes ne doivent jamais baser leur politique sur le passé ou le présent, mais bien plutôt sur l'avenir. C'est pour cette raison qu'un pessimisme absolu n'est plus de mise aujourd'hui car la crise mondiale a touché son maximum d'acuité et ceci autorise à penser que la Bourse ne tardera à se réveiller de sa trop longue torpeur.

En attendant les premiers symptômes d'une amélioration qui ne saurait tarder et pour répondre au désir de nombreux lecteurs, nous passerons en revue quelques valeurs de premier plan.

Nous aborderons, aujourd'hui, l'étude de la *Canadian Pacific Railway Company* qui, depuis près d'un demi-siècle, a participé étroitement à la vie économique et à la prospérité du Canada. Possesseur à perpétuité d'un immense réseau de voie ferrées dépassant 40.000 km., propriétaire foncier du plus grand domaine qui soit, cette puissante entreprise possède, en outre, des participations dans les plus importantes affaires industrielles et minières du Canada.

La Société anonyme, dont les actions sont cotées sur le marché de Paris, a été créée en 1881. Le capital actuellement émis est de 430.148.587 dollars, divisé en 100.148.587 dollars d'actions de préférence de 100 dollars et de 330 millions de dollars d'actions ordinaires de 100 dollars également. Ces derniers titres ont été récemment divisés en 4 actions ordinaires de 25 dollars. Il y a donc maintenant 13.400.000 actions ordinaires et il existe, en outre, 406.146.082 dollars d'obligations.

C'est évidemment une énorme affaire et l'on en vient tout naturellement à se demander comment il est possible de diriger et de faire prospérer cet immense réseau ferré, les lignes de navigation, les lignes télégraphiques, les hôtels et les propriétés foncières qui constituent l'actif principal de la *Canadian Pacific*.

Il faut convenir, toutefois, que la Compagnie ne paraît pas avoir souffert de cet inconvénient, puisque depuis 1919, notamment, ses recettes ont été d'une remarquable régularité et ont permis de distribuer chaque année un dividende de 10 %. Il est encore trop tôt pour dire ce que sera l'exercice en cours, notons cependant que le conseil vient de déclarer un dividende de 1 1/4 % seulement pour le premier trimestre de l'année contre 2 1/2 % pour le trimestre correspondant de 1930. Cela, évidemment, ne préjuge pas du dividende total, car ce dernier dépendra surtout des résultats de l'exercice entier, mais il indique éloquemment l'étendue de la dépression économique et son incidence désastreuse sur les entreprises les mieux garanties contre toute diminution de l'activité mondiale.

Nous verrons, d'ailleurs, que l'éventualité d'une diminution du dividende ne peut avoir qu'une influence passagère sur la tenue de l'action *Canadian Pacific* dont la valeur intrinsèque dépasse sensiblement les cours actuellement pratiqués sur le marché de Paris.

André Ply,
de la Banque de l'Union industrielle française.

PETIT COURRIER

Capitaine R., à Vesoul. — 1° Il est certain que la Société dont vous m'entretenez a été atteinte comme beaucoup d'autres malheureusement par la grave crise que nous traversons ; de ce fait, les bénéfices de 1930 sont en régression et aucun dividende ne sera proposé à l'Assemblée qui doit se tenir le 20 juin prochain. L'an dernier, le solde bénéficiaire avait été affecté à la provision pour amortissements du portefeuille « filiale » ;

2° En ce qui concerne vos disponibilités, je suis à même de vous renseigner sur plusieurs valeurs qu'il est bon d'acquérir à l'heure actuelle en raison des bas cours du moment. Il ne faut pas oublier, en effet, que la période que nous traversons est propice aux achats.

La *N. R. F.* publiera le 1[er] Septembre :

JEUNESSE

par

ANDRÉ GIDE